

Il était une fois la guerre

Estelle Tharreau

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Le tourbillon des mots

Thriller

IL ÉTAIT UNE FOIS LA GUERRE

ESTELLE THARREAU



Estelle Tharreau

Il était une fois la guerre

© 2022, Tournada Éditions – Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37258-111-0

ISSN : 2276-0717

Avertissement

Les opinions exprimées par les personnages de ce roman leur appartiennent, elles ne sont nullement le reflet de celles de l'auteur. Ce texte est une fiction, toute ressemblance avec des personnes ou des organismes existants relèverait de la pure coïncidence.

*À tous ceux qui sont partis
et ne sont jamais vraiment revenus.*

*À toutes celles qui les voient partir
et ne sont jamais certaines de les retrouver.*

Je ne sais pas comment débiter ce livre...

Peut-être en expliquant pourquoi j'ai voulu l'écrire : pour faire mon boulot, pour réhabiliter l'honneur d'un homme, pour exorciser mes propres fantômes... Certainement pour toutes ces raisons à la fois, mais on ne peut pas entamer un tel récit en parlant de soi. Non.

La chute inexorable d'un homme est un conte cruel qui ne peut commencer que par « il était une fois ». Alors...

Il était une fois un homme bon devenu une plaie à vif.

Il était une fois un homme et une femme ; un premier de cordée qui entraîne le second dans sa chute.

Il était une fois un soldat ayant dépassé le seuil d'horreur qu'il pouvait endurer et que la vie a transformé en une bombe à retardement que les Hommes ont lentement amorcée jusqu'à l'explosion.

Il faudrait peut-être commencer ce récit tout simplement par « il était une fois la guerre ».

BOMBE AMORCÉE

Malgré les forces de police massées devant l'aéroport, ils arrivent toujours plus nombreux, toujours plus excités. Les plus pacifistes commencent à sortir des bougies, les plus calmes dressent des pancartes, et les plus fanatiques entament des incantations haineuses. Leurs cris redoublent lorsque les feux du gros bourdon kaki apparaissent à l'horizon. Tous sont venus pour cet avion qui amorce son approche sur la piste jalonnée de points lumineux. Au moment où le train d'atterrissage se déploie lentement, ils exultent sous les halos orangés et flous des réverbères nimbés de la brume glaciale de la nuit.

Ils sont là-dedans, les « salauds ». Ceux par qui la défaite est arrivée et le sang a coulé alors que cette même foule les avait envoyés très loin, au Shonga, pour tout arranger, pour que jamais la violence ne déteigne sur leur sol. Les « salauds » ont failli. Si les militaires n'ont pas créé le problème, ils l'ont amplifié en excitant l'ennemi, en le rendant plus fort, en lui permettant d'atteindre leur monde de paix. C'est tout au moins la conviction de tous ces anonymes qui attendent leurs soldats et ne comptent pas leur pardonner.

Alors que l'avion se pose dans un crissement de pneus, la horde suit sa course le long des hauts grillages que protège un écran impénétrable de boucliers antiémeute rivés aux bras d'hommes impassibles et casqués. À travers la rangée d'épaules serrées, ils cherchent à voir sortir les premiers « salauds ». Mais les flics veillent. Alors la foule tente de peser contre cette barrière humaine qui la rejette et la fait reculer un peu plus à chaque assaut.

Puis, la masse oscille et murmure, créant des nappes de vapeur s'échappant de la fournaise de centaines de gorges chauffées à blanc. Elle s'éclate dans le flou de la nuit. Chaque électron qui la compose s'éparpille loin des lumières de cet aéroport militaire en rase campagne puis elle s'évapore dans un grondement de moteur.

Sébastien Braqui est là, dans cet avion s'approchant du sol. Il voit les lumières fixes de la piste et des feux follets s'agitant aux limites de l'aéroport.

Lorsque le train d'atterrissage se déploie, il distingue les gyrophares. Ils les attendent comme les ont attendus les Shongais quelques heures plus tôt. Inconsciemment, Sébastien tâte l'hématome sur sa tempe. Il ravive la douleur sourde causée par cette pierre lancée par un enfant pour le chasser de son pays. Amer, il comprend qu'un comité d'accueil tout aussi furieux l'attend. Le privilège des vaincus : chassés par les vainqueurs et honnis par leurs propres compatriotes.

La porte de l'avion s'ouvre et un froid polaire fige les soldats un instant. Quarante-trois degrés d'amplitude thermique en seulement six heures et rien pour vous réchauffer l'âme. Ils étaient partis du Shonga comme des voleurs dans des camions bâchés. Ils avaient voyagé comme des clandestins, leurs sacs coincés entre leurs jambes. Ils arrivent dans leur propre pays comme des coupables devant presser le pas et embarquer dans des bus pour fuir.

Les ordres fusent dans le ronronnement sifflant de l'avion. Le soldat Braqui serre les dents, remonte ses sacs d'un coup de reins et d'épaule.

« Magnez-vous l'cul, les gars ! Ils vous attendent ! »

« Ils » contre « vous », comme une embuscade.

Le soldat Braqui a 40 ans. Il en a déjà tellement vu qu'il n'a pas peur. Il est simplement amer et usé d'être jeté en pâture, d'être montré du doigt, d'être honni par tous ceux qui ne savent rien des sacrifices et des cauchemars qu'il a endurés pour eux.

Il jette ses sacs dans les soutes du bus. D'autres militaires les agencent à coups de pied rageurs jusqu'à ce que les trappes puissent se refermer tandis que les hommes s'entassent sous les invectives du conducteur et du chef de bord contrariés de s'exposer pour eux. Dans leurs treillis bien propres et repassés, eux non plus ne veulent plus de cette ancienne génération perdue qui revient avec des uniformes aussi usés et crasseux que leurs gueules burinées et austères, qui jette le discrédit sur toute la communauté militaire.

L'autocar s'ébranle sans ménagement pour les soldats trop lents. Ivres de fatigue, ces derniers vacillent et sont récupérés par les bras de leurs frères revenus du Shonga qui hurlent des injures au conducteur.

« Putain, vos gueules ou on vous débarque ! »

La voix grave du chef de bord ravive la colère du soldat Braqui, qui fait un effort surhumain pour ne pas saisir le col de cet uniforme n'ayant jamais rien connu d'autre que le confort de ce siège d'autocar.

À présent, le silence règne dans l'habitacle surchauffé où flottent des odeurs de sueur, de crasse, d'exténuation. Les yeux étrécis et injectés de sang de Braqui sont attirés par les lueurs dans la nuit. Les follets se sont regroupés plus loin et surtout plus vite que les policiers. Il entend des éclats de voix, des bruits de pas précipités, le son mat de corps frappés. Des bruits de guerre alors qu'il vient juste d'en quitter une.

Dans la nuit et la vitesse du bus, il voit défiler les traînées lumineuses des bougies des premiers manifestants, puis les images syncopées des pancartes qui s'agitent au-dessus des têtes aux bouches béantes et, enfin, le bruit des caillasses projetées sur les vitres tandis que des policiers fondent sur les plus féroces pour les immobiliser.

La paix pas la guerre
Tueurs d'enfants

Fachos
Ordures
Salauds

La honte de votre pays

Je suis là pour entendre ce que la foule crache à ces soldats. Moi qui ai vu ce qu'ils ont vu. Qui ai enduré une partie de ce qu'ils ont enduré. Je suis au croisement de tous ces mondes. Moi aussi, je les ai attendus à l'aéroport, car nous savions tous ce qui allait arriver. Je les ai attendus, car je savais que Sébastien Braqui reviendrait avec cet avion et qu'il serait au bord d'un dangereux précipice. Je ne peux pas l'apercevoir dans cette cohue. Une pierre fait éclater une vitre du bus. C'est le moment que je choisis pour partir, car, moi, je sais où va le soldat Braqui.

Sébastien sursaute et porte machinalement la main à sa tempe meurtrie. Une pierre vient de créer une gigantesque étoile dans la vitre du car. Cette fois le verre a paré le coup mieux que la bâche du camion au départ du Shonga. Mais ce n'est pas l'essentiel pour le soldat Braqui. L'important est qu'on le chasse à coups de pierres comme un chien.

Pourtant, avant ce dernier tarmac glacial, il y en avait eu un premier, chaud et merveilleux, même si c'était déjà la guerre.

J-1095 AVANT EXPLOSION

Dix-sept années auparavant, tout avait commencé par un autre aéroport et la porte d'un avion s'ouvrant sur une odeur de braise. Un souffle chaud et moite vous empoignait le visage et crachait ses effluves brûlés qui saturaient l'air du Shonga.

Malgré les cris de son chef de groupe pour faire activer le débarquement des hommes, Sébastien Braqui ne put s'empêcher d'admirer ce ciel toujours bleu, ces palmes qui ondulaient lourdement dans la brise et cette terre rouge qui faisait des saillies éclatantes dans l'épaisse verdure à l'horizon.

« Magnez-vous l'cul ! »

Un adjudant, au visage aussi lisse et rouge que son crâne, vociférait face à cette longue file de fourmis que constituaient les hommes écrasés sous leurs paquetages militaires tellement remplis qu'on aurait dit des fruits trop mûrs menaçant d'éclater sous le soleil brûlant.

Sébastien fit un petit bond pour replacer ses sacs sur ses épaules et pressa le pas. Elles lui paraissaient déjà loin l'impatience et l'appréhension qu'il avait ressenties depuis des semaines et qui s'étaient accrues dans la carlingue de l'avion militaire pansu l'ayant mené en terre africaine.

La peur de ne pas être à la hauteur lorsqu'il aurait à piloter les lourds mastodontes servant à convoier les munitions, les vivres, les médicaments et les pièces de rechange sur les pistes détrempées et défoncées du Shonga en pleine saison des pluies et des guerres.

Non, pas de « guerre », mais de « crise », car Sébastien Braqui était de cette génération où les conflits ne menaçaient plus directement les frontières et l'intégrité territoriale de son pays, mais ses intérêts géostratégiques, géopolitiques, et géoéconomiques. Tant d'intérêts vitaux que ses concitoyens ne savaient plus vraiment distinguer ce qui était légitime, raisonnable et nécessaire dans les discours politiques. Une foule qu'il ne fallait pas effrayer en employant le mot « guerre », mais en parlant d'accords de défense pour aider un pays ami en proie à une crise, bien qu'au final, des armes et des techniques de guerre jetaient des hommes les uns contre les autres pour remporter la victoire.

Les récits des plus anciens regorgeaient d'images pittoresques, d'anecdotes aussi hilarantes que dangereuses. Sébastien aimait les écouter et rêvait de pouvoir, un jour, vivre cette sorte d'aventure.

Alors entre fantasmes et réalité, il avait rêvé du Shonga, il avait préparé ses sacs sur les conseils des anciens qui lui délivraient les mille et une astuces pour se faciliter la vie : les lotions miracle contre

la bourbouille, les boîtes hermétiques pour préserver de l'humidité, les « coupe-chiasse » contre les inévitables diarrhées de bienvenue et bien d'autres petits détails qui pouvaient devenir de vrais problèmes là-bas. Il avait fait l'amour à sa femme. Il avait rejoint la place d'armes du régiment où, dans la nuit, le chef de corps avait parlé à ses hommes rassemblés.

Puis ils avaient chargé leurs sacs dans les soutes des autocars en s'invectivant joyeusement avant que les chefs de groupes ne leur hurlent : « Fermez vos putains de grandes gueules ! ». Les bus étaient partis dans un long cortège de lumières en direction de l'aéroport. Dans le jour qui se levait, le Shonga lui paraissait encore si loin.

L'embarquement avait été long, mais Sébastien commençait à engranger ses premières anecdotes dont, plus tard, il ravirait les popotes ; leur chef de section, un lieutenant ancien, après avoir fait sonner les détecteurs de métaux, s'était retrouvé en slip devant toute sa section avant que le personnel d'escale ne conclue à un problème inhérent au matériel et fasse ses plus plates excuses au lieutenant qui, tout en se rhabillant, les qualifiait de « bite de porc ».

Les sièges étaient presque tous remplis quand il pénétra dans la carlingue. Certains s'étaient déjà endormis, la tête calée sur leur veste de camouflage roulée en boule. D'autres attendaient passivement et la plupart commençaient à se charrier. Mais Sébastien voyait cette étincelle dans le regard de ceux qui, tout comme lui, portaient pour la première fois.

« C'est le jour du dépucelage, Braqui ? » lui lança un vieux sergent-chef.

Même si personne n'était dupe, Sébastien afficha un air goguenard pour montrer qu'il était indifférent, que ce jour n'en était qu'un parmi tant d'autres. Pourtant, comme beaucoup, il vivait son premier départ et son premier vol en avion. L'important était de ne rien laisser transparaître de son appréhension et de son excitation.

En route vers le Shonga, Sébastien Braqui était heureux. Il ignorait alors qu'il connaîtrait de nombreux autres tarmacs dans sa carrière, mais que, toujours, un avion le ramènerait sur ceux du Shonga comme s'il était enchaîné à cette terre et à sa guerre.

Pour l'heure, il humait l'air chaud et fumé de ce pays tout en grimpant dans des camions débâchés qui le conduiraient vers le camp de toile dans lequel il logerait durant quatre mois. Sur les rares pistes de l'aéroport, des Shongais passaient avec nonchalance, des véhicules naviguaient vers on ne sait où, sous les oscillations molles des palmes dans le calme et la moiteur. Une impression de somnolence sans traces apparentes de guerre.

Derrière son air martial, les yeux de Sébastien Braqui pétillaient.

Inconscient des dangers qui allaient le rattraper au fil des ans, il vivait enfin ce dont il rêvait : un dépaysement, une aventure. Mais quand on sait ce que sont les hommes et ce dont ils sont capables, les enchantements sont vite rattrapés par une réalité bien plus cruelle.

La distance n'était pas longue entre l'aéroport et le camp, mais Sébastien prenait sa première leçon dans ce pays étranger : ne jamais prévoir un trajet en kilomètres, mais en durée.

À une allure quasi nulle, il vivait le spectacle que chacun peut éprouver en foulant ces terres : un imbroglio de vitesse et de lenteur où les deux-roues slalomaient à grands coups d'accélérateur entre les voitures avançant laborieusement entre les charrettes tirées par des ânes et les vendeurs à la sauvette qui vous proposaient cacahouètes, journaux, sachets d'eau fraîche, produits ménagers, montres, citrons, pèse-personne ou baskets.

Dans cette marée humaine grouillante, étouffante et jaillissante, l'étourdissement de la chaleur le disputait à celui des couleurs des robes des femmes et aux boubous des hommes tandis que les camions tentaient de se frayer un chemin sans se soucier des piétons qui, habitués à l'anarchie routière, savaient mieux que quiconque évaluer l'intention d'un conducteur, la menace d'un rétroviseur ou d'une roue.

Puis le convoi sortit des faubourgs et emprunta une route en retrait de l'agitation. L'allure s'accéléra et le pays urbain se clarifia pour faire place à une série d'immeubles inachevés coiffés de fers à béton rouillés entre lesquels les femmes tendaient des fils où flottaient au vent des étoffes bigarrées. Des gosses en guenilles jouaient dans les constructions de parpaings bruts crépis de poussière.

Ils dépassèrent de nombreuses charrettes tirées par des mulets squelettiques qui portaient les stigmates du mors et du fouet tandis que certains attendaient en plein soleil, attachés à des poteaux par un mètre de corde.

Sébastien se demandait si les défenseurs du bien-être animal auraient supporté le spectacle de ce taxi jaune et noir lancé à toute allure sur la route défoncée avec deux chèvres entravées sur la galerie ou celui de cet homme qui, malgré le ventilateur rouillé branché à une batterie délabrée posée à côté de lui pour tenter de rafraîchir sa monture famélique, lui faisait tirer une carriole dix fois plus lourde que lui.

Le décalage de lieu, de temps et de valeur était tel que tout lui semblait éblouissant. Ils abordèrent un dernier rond-point pour rejoindre la piste menant au camp. Les check-points étaient les seuls stigmates de la guerre perceptibles depuis son arrivée. À leur approche, les militaires shongais ne les arrêtaient pas, habitués qu'ils étaient au ballet des véhicules militaires étrangers venus leur prêter main-forte pour rétablir le calme et maintenir leur président au

pouvoir. Les yeux de Sébastien glissèrent sur leurs armes comme ils avaient glissé sur la misère omniprésente.

Pourtant il était là, cet homme assis en bordure du terre-plein central. Statue décharnée, à la peau noire rougie de poussière dont les mains couvraient ses yeux. Ce fou en loques que personne ne délogeait semblait attendre sans vouloir la voir la catastrophe en marche qui allait s'abattre sur son peuple puis sur d'autres hommes à des milliers de kilomètres de son pays.

Le prophète du malheur était là, offert au regard de Sébastien qui glissa sur lui tout comme l'avaient fait les journaux auxquels j'avais voulu vendre sa photo, car elle symbolisait, pour moi, les heures sombres qui se profilaient.

Les moralistes des rédactions m'avaient tous objecté que nous n'étions plus à l'époque des images d'Épinal. Si encore le vieux gisait dans une mare de sang ou s'il s'agissait d'un gosse squelettique, ils auraient pu en faire quelque chose. Mais un fou au milieu d'un rond-point, non, franchement, qui cela allait-il toucher dans l'opinion ?

En débarquant dans ce camp de toile verte dont le plastique se teintait de la poussière rouge de la latérite, le gamin aux genoux écorchés avait fait du chemin depuis son tranquille littoral du Nord.

Lorsque Sébastien Braqui avait fait ses classes, ses qualités de tireur avaient décidé ses chefs à le pousser vers les armes de mêlée, celles qui montent au front, tirent, engendrent les mythes et les héros qui attirent les gens dans les salles de cinéma. Sébastien avait souri avant de leur opposer un regard déterminé et un visage entêté. Non, il ne voulait pas être biffin. Il ne voulait pas être en première ligne pour les tirs ou les honneurs, car il savait que pour tirer la première cartouche, il fallait des hommes de l'ombre. Des soldats qui savaient aussi bien tirer que manier un volant pour acheminer tout ce qu'il fallait pour mener le combat ; des vivres aux cartouches qui grailent les chargeurs.

Il voulait manier le volant comme son père l'avait fait des années durant. Les hangars et les containers de la zone portuaire avaient bercé son enfance. De la fenêtre de sa chambre perchée au sixième étage de son immeuble, il suivait le ballet des grues de déchargement et des camions. À 9 ans, il avait demandé une paire de jumelles pour son anniversaire.

« Tu vas pas mater la fille Plouzel, au moins ? »

À l'âge où l'attrait du sexe féminin n'avait pas commencé à poindre ses aiguillons, la voix maternelle avait laissé le petit garçon tétanisé et rouge de honte.

« Je t'avertis, Papouille ! Les Braqui ont jamais eu de meurtrier, de voleurs et de violeurs. Alors ça va pas commencer !

– Papouille en train de mater la fille Plouzel... avait répliqué sereinement son père. Tu débloques, ma pauvre Murielle. En plus, tu le gênes. Hein, Papouille ?

– Ben oui... Moi, c'est seulement pour te voir avec le porte-container.

– Et comment que tu vas le voir, ton père, hein ? Il part la nuit. T'as pas intérêt à pas dormir pour voir partir les camions. T'as école. »

Son père lui avait lancé un clin d'œil. Il savait la fierté de son fils depuis qu'il avait laissé les simples camions pour les véhicules à double plateau pouvant convoier deux containers.

Une paire de jumelles avait finalement trouvé sa place sous le sapin de Noël, et certaines nuits, un camion faisait des appels de phares pour signaler sa présence au petit garçon qui assistait, au loin, aux manœuvres des grues et à la mise en place des gros rectangles

multicolores sur les plateaux. Un dernier appel de phares avant de faire avancer ces tonnes d'acier. L'enfant imaginait son père dans la cabine, tel un personnage magique dans la tête d'un monstre qu'il savait plier à sa volonté.

Au moindre bruit dans la maison, il se jetait dans son lit et cachait ses jumelles sous sa couverture. Maman Braqui était la gardienne du foyer et de la moralité. Son père, quant à lui, était un être mystérieux et bienveillant qui ravissait son enfance malgré ses nombreuses absences. Un personnage qui lui racontait des histoires bien plus pittoresques que celles des livres de conte de l'école et de maman Braqui.

Les récits drôles et parfois inquiétants de son père étaient peuplés de gens qu'il ne croisait jamais dans les rues de sa petite ville du Nord. Des gens qui ne parlaient pas comme lui, qui mangeait des aliments que le petit garçon ne connaissait même pas, qui vivaient et se comportaient de façon étrange. Face à l'air circonspect de son fils, Papa Braqui concluait invariablement par :

« C'est une autre culture, mais c'est bien quand même. »

Le petit Sébastien s'écorchait les genoux avec ses copains à force de revivre les aventures de son père parmi ces peuples lointains bien que jamais M. Braqui n'ait dépassé les frontières de l'Europe.

Alors, quand ils avaient voulu faire du soldat Braqui un fantassin, le petit Sébastien s'était réveillé et leur avait opposé un mastodonte sur roues et des envies de servir dans l'ombre.

Face à son entêtement et sa maestria derrière un volant, ils avaient cédé et le soldat Braqui avait fini par se retrouver en plein air, sous le soleil africain, à se laver le visage et les mains devant la grande rangée de lavabos reliés à une citerne à eau.

Il contemplait les carrés de bâche plastique verte qui constituaient les douches et les tentes de quatre où étaient disposés des lits picots surmontés de moustiquaires, posés sur des palettes qui empêcheraient leurs sacs d'être inondés à la prochaine pluie.

Aux abords de ce camp de toile, des vendeuses étaient assises avec leurs gosses et leurs cuvettes de fruits qu'on pouvait monnayer contre quelques rations. En arrière-plan, les militaires shongais, les soi-disant forces amies, faisaient leur petit business en attendant les ordres, à l'abri des bâtiments en dur qu'ils s'étaient réservés.

Sébastien pressa le pas pour récupérer son gilet de combat, son casque lourd et son fusil. Il allait se rendre à l'un des postes de surveillance aménagés à l'aide de sacs à terre et de barbelés. Comme tout bon militaire, les tours de garde faisaient partie du boulot. Le chef d'équipe rappela les consignes avant qu'ils n'aillent relever leurs camarades. La nuit commençait à tomber, mais malgré la fatigue et le calme de ce poste un peu en retrait de l'agitation du camp, Sébastien

avalait les couleurs violentes du ciel, les odeurs poisseuses à cette heure ainsi que les sons moins mécaniques et plus humains. Il les englutissait comme si cette occasion était sa dernière.

Soudain, il apparut ; deux yeux malicieux à travers l'unique trou dans ce mur de sacs à terre.

« Psitt !!!

– Qui va là ?

– C'est moi, chef ! »

Sentant la tension monter chez Sébastien, Sandreau, son binôme plus expérimenté, reprit la main.

« Qu'est-ce tu fous là, toi ? T'as pas le droit d'être ici !

– Si, si ! Les autres y me connaissent. Demande avec ta radio. Ils connaissent Momar. Moi, je les aide.

– Ah ouais ? fit Sandreau, goguenard. Mets-toi un peu sous la lumière qu'on voit ta ganache. »

Un petit gosse maigre aux genoux écorchés et à la tête ronde se posta fièrement devant les barbelés. Un peu déstabilisé, Sébastien contempla son tee-shirt sale et troué qui devait représenter Captain America dans un lointain passé. Ce haut trop grand bâillait sur une de ses épaules et lui descendait à mi-cuisses, dissimulant presque entièrement un short éculé en jean. En habitué des lieux et des militaires étrangers, le gamin en profita pour planter ses yeux noirs dans ceux du jeune soldat. Le plus vulnérable, car c'était un nouveau et Momar savait instantanément les repérer à leur martialité trop marquée ou à leur surprise en le contemplant.

« Je peux tout trouver pour toi. Tu veux quoi ? Des bières, des clopes, des chéries ? »

Sandreau avait compris. Lui aussi les connaissait bien ces gosses de misère qui rôdaient autour des camps pour grappiller des rations et quelques pièces en échange de petits services.

« T'as quel âge ? » renchérit Sandreau.

Le gamin l'ignora et continua à ferrer Sébastien :

« Tu veux quoi ? Tu veux des filles ? Tu veux des clopes ?

– Hé ! Lâche-nous !

– Je parle pas à toi. Je parle à ton copain. Tu veux quoi, chef ?

– Une puce de téléphone », lança Sébastien spontanément.

Le gamin détala dans la nuit.

« T'aurais dû négocier le prix avant, s'amusa Sandreau. Il va te baiser.

– Ouais, mais faut que j'appelle ma femme. Elle va péter un plomb. Ça fait presque deux jours et je lui ai toujours pas dit qu'on était arrivés.

– T'inquiète ! Pour elle, c'est le métier qui rentre. Bientôt, elle saura que “pas de nouvelles, bonnes nouvelles”. Tant qu'y a pas le chef de

corps en grande tenue à sa porte pour lui annoncer que tu reviens dans un sac à viande. »

Moins d'un quart d'heure plus tard, le gosse était de retour avec la puce de téléphone. Sans le moindre début de négociation, Sébastien lui tendit sa ration qui comprenait ses repas du lendemain.

« T'es à la 9 sous les tentes. J'ai vu les camions. Vous êtes beaucoup. Dis à tes amis que je peux avoir tout ce qu'ils veulent. Toi, t'es Braqui, hein ? fit le gosse en pointant la bande patronymique de Sébastien. Momar, c'est l'ami de Braqui. Si tu veux quelque chose, tu demandes pour m'appeler, tout le monde connaît Momar Dembé. Tu demandes Momar, hein ? »

Sébastien éclata de rire et hocha la tête. Le gamin partit à toutes jambes et s'évapora dans la nuit. Face au sourire persistant de Sébastien, Sandreau rigola à son tour.

« Tu l'as bien payé, mais tu vas bouffer quoi demain ? »

Le sourire de Sébastien s'effaça en comprenant son geste un peu trop généreux. Sandreau s'amusa encore un peu.

« Tu t'es mis un sacré boulet aux pieds ! Il va plus te lâcher. »

Le vieux soldat ne croyait pas si bien dire. Momar serait une sorte de fantôme derrière lequel Braqui courrait toute sa vie de soldat.

Sandreau appliqua une forte tape sur l'épaule de Braqui.

« Beau boulot, p'tit ! Tu t'en es sorti comme un chef pour ton premier convoi. On m'avait dit que t'étais un as du volant, eh ben putain, on m'avait pas menti ! »

Les deux hommes sautèrent de la cabine en ignorant le marchepied. Sans fanfaronner, Sébastien n'en affichait pas moins un sourire éclatant. Lors de ce premier convoi, ils avaient pénétré de deux cents kilomètres dans les terres. Au fil du temps, la route goudronnée avait fait place à une croûte terreuse parsemée de plaques de bitume, puis à un chemin assez plat en latérite pour finir par une piste ravinée où les flaques le disputaient aux nids-de-poule.

Le long de la route, ils avaient vu des camionneurs shongais attendant des dépanneurs potentiels à l'abri de leurs véhicules antédiluviens, des femmes et des enfants jaillissant ou s'engouffrant dans les hautes herbes à éléphant sans qu'aucune zone de vie soit visible ou audible, des villages sortis d'une autre époque avec des gamins courant près des véhicules en hurlant dans l'espoir que quelques gâteaux secs de ration leur soient envoyés. Dans ce cas, les camions laissaient derrière eux un nuage de poussière rouge et une rixe de gosses se disputant le maigre butin.

Lors d'une pause, Braqui avait demandé à Sandreau de le prendre en photo devant le camion.

« C'est pour mon père. Il est camionneur. Ça va lui faire plaisir. »

En attendant que Sandreau trouve le bon angle pour mettre en valeur l'imposant camion sans dissimuler l'arrière-plan africain, Sébastien repensait aux mots de son père :

« C'est bien, Papouille. T'as bien fait de leur dire non pour l'infanterie. Ta mère aurait préféré que tu tiennes un volant plutôt qu'un fusil. »

Sa mère était morte peu de temps avant son engagement et son père l'appelait toujours Papouille. Comme il l'aimait, son « vieux »... Cette photo c'était pour lui, pas pour une lutte virile ou générationnelle, non, juste pour lui dire « je suis bien le fils de mon père ».

« Attends ! » avait fait Sébastien à l'adresse de Sandreau, qui l'avait vu dissimuler son fusil.

Même si son père n'était pas dupe quant à la place des armes dans le métier militaire, Sébastien préférait ne pas insister sur ce point. Le père et le fils se mentaient mutuellement parce qu'ils s'aimaient. C'était pour cette raison également qu'il ne lui parlerait jamais, pas plus qu'à sa femme, de la peur qu'il avait ressentie lors du passage

d'un check-point tenu par les forces rebelles et qu'ils avaient dû aborder de nuit à cause d'une portion de route éboulée.

Le chef de convoi avait négocié le droit de passage après d'interminables palabres. Les rebelles alcoolisés et drogués paraient autour des camions, laissant traîner leurs yeux rouges le long des bâches. Dans leurs tenues dépareillées, bas de treillis, short, veste de survêtement, tee-shirt, sweat, bonnet, rangers, sandales en plastique et baskets, ils cherchaient à accrocher un regard dans les cabines.

« Putain ! lança Sandreau. Font chier, ces connards ! Ils cherchent à négocier le passage.

– Mais on est dans la zone de confiance. Ils étaient d'accord pour qu'on passe.

– Ouais, mais c'est toujours pareil ! Ils ont des petits meneurs de merde qui s'en cognent des accords. Ils veulent juste faire leur business. Par contre, ça craint à cette heure-là. Ils sont tous khatés ! La journée, c'est plus calme ; le matin, ils se remettent de leur défonce de la nuit et l'après-midi, ils rackettent les gens qui passent. »

Les feux stop des camions les précédant s'éteignirent. Le convoi s'ébranla lentement dans la nuit. Et toujours, les regards fous des rebelles qui les scrutaient au passage, les mains sur leurs armes avec ou sans chargeur, le doigt ou non sur la gâchette. L'un d'eux accrocha le faciès trop figé, trop tendu de Sébastien. Il était à la hauteur du poste de pilotage et suivait le véhicule qui roulait au pas sans détacher ses yeux de Braqui. L'entrée du check-point approchait. On pouvait apercevoir les chicanes anarchiques faites de parpaings, de troncs, de pneus et de barbelés. Le visage impassible, le rebelle leva la main.

Lorsque Sébastien ralentit et regarda dans son rétroviseur pour aborder le premier passage, un grand Noir en bonnet crasseux, tricot de corps et pantalon de treillis, se posta devant le camion coupant ainsi le convoi en deux, séparant la queue de la tête. Tout comme le gamin au poste de sécurité, l'homme s'adressa directement à Sébastien.

« Faut payer pour passer. »

Ce gars puait la sueur, l'urine et l'alcool. Pas encore le sang, mais cela viendrait... dans quelques années, au prochain tarmac du soldat Braqui.

« On paie rien, lança fermement Sandreau, qui avança son buste vers Sébastien pour être vu du rebelle.

– Tu paies la taxe ou tu passes pas.

– Mon chef a négocié. C'est le même convoi. On passe.

– Non. Tu passes pas. T'as quoi dans le camion ?

– Occupe-toi d' ton cul ! »

Le mec s'agita et d'autres types se regroupèrent autour d'eux en les invectivant dans leur langue. Sébastien sentit son cœur et sa

respiration s'accélérer.

Ne rien laisser transparaître. T'es un soldat oui ou merde ?

La radio crépita.

« Alpha 1 à Golf 3, parlez. »

Sandreau s'empara du combiné.

« Ici Golf 3, parlez. »

« Ici Alpha 1, problème sur votre position ? Parlez. »

Sandreau agita le combiné en direction du rebelle.

« Tu vois ça, mon gars ! Dans moins de cinq minutes, mon chef va appeler son chef qui va appeler ton chef. Et à mon prochain passage, je verrai plus ta gueule sur ce check-point. »

Le rebelle fit signe à ses hommes de se calmer. Il savait ce que lui coûterait de perdre ce point de passage sur lequel il rançonnait les populations civiles malgré l'interdiction. S'il voulait que tout le monde continue à fermer complaisamment les yeux, il ne fallait pas se montrer trop gourmand, surtout avec les militaires. Il ne balança pas longtemps entre humiliation et business. Il fit signe de laisser filer le convoi. Il prit le temps d'imprimer le visage des deux soldats dans sa mémoire et leur jeta un regard haineux. Sans même lui prêter attention, Sandreau appuya sur le combiné.

« Ici Golf 3. On redémarre. Terminé. »

Entre convois, entretien du camion et tours de garde, les mois défilaient et l'heure de repartir approchait. Revoir son pays et sa femme, à qui il n'avait pas accordé beaucoup de temps et de pensées, lui paraissait irréel, car tout ici se déroulait en accéléré.

Comme l'avait prévu Sandreau, le petit Momar était vite revenu à la charge et ne décollait plus de Sébastien. Au fil des semaines et des mois, leur relation avait dépassé le stade des « affaires ». Momar lui racontait sa vie réelle ou imaginaire. À chaque départ et retour de convoi, le gosse était là. Il n'agitait ses bras qu'au passage de leur camion. Sébastien lui réservait toujours des gâteaux, des bonbons, des gadgets. Il lui frottait affectueusement la tête comme son père le faisait avec lui quand il était gamin.

« Tu vois, elle, c'est Claire, ma femme, fit Sébastien en faisant défiler les photos sur son téléphone.

– Elle est belle.

– Ouais, elle est belle.

– Et t'as pas d'enfants avec une belle comme ça ?

– Non, rigola Sébastien.

– T'aimes pas les enfants ?

– Ben, si.

– C'est elle qui aime pas les enfants ?

– Au contraire ! Elle a même dit que t'étais beau et qu'elle en voudrait plein comme toi.

– Tu lui as montré la photo de nous que lui qui m'aime pas, il a fait ? » lança Momar en coulant un regard mauvais vers Sandreau, qui fit mine de ne pas avoir entendu.

« Mais si ! Il t'aime bien.

– Non, il casse mon business. »

Puis sans crier gare, le gosse partit en lui faisant signe. Sandreau le regarda s'éloigner puis observa le visage souriant de Sébastien, qui lança :

« Il est gentil, ce gosse.

– Ouais, alors fais gaffe de ne pas trop t'attacher. Tu devrais commencer à le mettre à l'écart.

– T'es con ou quoi ?

– Ces gosses, ils sont plus durs et roublards que tu le crois, mais ça reste des gosses. Ne rien leur promettre et surtout ne pas leur donner de faux espoirs.

– Qu'est-ce que tu débloques ?

– Je crois qu'on n'en a pas fini avec ce foutu pays. On va y revenir.

Ce gosse, il t'oubliera pas, et un gamin déçu ça devient un adulte enragé. »

Sébastien avait regardé Sandreau reprendre son boulot en silence. Il ne voyait pas où était le mal. Ce gosse était gentil, mais Sébastien croyait savoir faire la part des choses. Les semaines à venir lui prouvèrent le contraire.

La situation s'était subitement tendue. Pour faire pression sur les rebelles, le président shongais excitait les foules et faisait remonter ses partisans vers le nord aux mains des séparatistes, et ce, bien au-delà de la zone de confiance qui séparait les belligérants. Après des appels à la retenue, les dirigeants politiques avaient haussé le ton pour rappeler à leur allié shongais les accords en cours. Ce dernier leur opposa sa liberté d'action dans son propre pays et leur adressa une menace sans équivoque.

Ce jour-là, bien avant de les apercevoir, Sébastien vit les militaires shongais se claquemurer dans leurs bâtiments puis il entendit un bourdonnement sourd. Ils apparurent dans le ciel au-dessus des palmes indolentes qu'ils plièrent à leur approche tout comme le camp de toile qui vacilla. Les ailes inclinées des Mi-24 leur donnaient une allure massive et agressive qu'accentuait la gueule rouge de requin peinte à l'avant, là où les quatre fûts 12,7 de la mitrailleuse s'avançaient. Les mercenaires balkaniques engagés par le président shongais simulèrent une attaque du camp. Simulation, certes, mais avec des paniers à roquettes chargés.

Le camp s'agita. Tout le monde regagna son poste de combat. Dans la précipitation, Sébastien agrippa Momar par-dessus la barrière en le saisissant par la taille. Il le souleva du sol, courut et le dissimula avec lui dans un trou de combat. Il mit son doigt sur la bouche. L'enfant tremblait. Sans quitter des yeux son secteur de surveillance, la main de Sébastien pressa la sienne. Il savait que Momar était présent lorsque son village au sud de Tombacou avait été pilonné par ces mêmes Mi-24. Il avait fait partie des survivants s'étant enfuis vers la capitale. Après l'attaque, sur le sol du petit village, il n'était resté que des dizaines de corps déchiquetés par les mitrailleuses des hélicoptères de combat.

Pour la première fois, le regard de Momar n'était plus celui d'un enfant des rues aguerri, mais celui d'un gosse terrorisé. Puis, les bourdonnements infernaux s'éloignèrent.

Lorsque Sandreau vint l'avertir que l'alerte était levée. Il aperçut le gamin blotti contre Sébastien.

« Il a rien à foutre ici ! »

Malgré ses inquiétudes, Sandreau ne le dénonça pas pour cette faute qui aurait pu lui coûter cher. Lorsque Sébastien voulut aborder le

sujet, son binôme le coupa :

« Le mieux est l'ennemi du bien, Braqui. »

Sébastien effaça vite cet incident de ses préoccupations : le soir même, en moins d'une heure, il apprit qu'il avait bien travaillé et donc qu'il serait muté, mais aussi qu'il serait papa. Claire lui annonça la nouvelle en lui envoyant des photos d'idées de décoration pour une chambre d'enfant auxquelles Sébastien répondit par la photo d'une ville paumée, lieu de leur future affectation. Il essaya de l'appeler. Claire déclina l'appel et lui écrivit par message qu'elle allait se coucher, laissant Sébastien perplexe et déçu. Sur cela aussi, il ne s'attarda pas. De toute façon, il rentrait dans onze jours.

L'heure du retour était arrivée, mais Sébastien était contrarié. Depuis la simulation d'attaque des Mi-24 qui avait fait couler beaucoup d'encre et de paroles diplomatiques, il n'avait pas revu Momar. Pourtant, le gosse savait ce que voulait dire l'arrivée d'une relève. Sandreau le regardait du coin de l'œil. Il se doutait de ce qui le chagrinait. Quand il vit le gosse arriver, un autre gamin à califourchon sur son dos, il tenta d'éloigner Sébastien, mais l'enfant criait déjà :

« Braqui, mon ami. Je suis venu.

– Momar ! Je croyais que j'allais partir sans te voir.

– Si, je suis venu.

– Alors, tiens, Momar, tout ça c'est pour toi. »

Sébastien poussa une caisse à munitions remplie de toutes les affaires que Momar pourrait monnayer. Braqui avait fait la collecte dans toute l'unité. Les yeux de l'enfant s'assombrirent. Sébastien aperçut le grand sac que traînait le gamin. Il l'ouvrit et fourra encore quelques objets. Sandreau se pinça les lèvres nerveusement.

« On embarque, les gars ! »

Avant de prendre sa place dans le camion, Sébastien se hâta de sortir son téléphone et le colla sous les yeux de Momar.

« Regarde, petit ! »

L'image de Claire exhibant un pyjama pour bébé avec un sourire radieux se refléta dans les yeux noirs et brillants du petit garçon.

« Je vais être papa, Momar ! »

Il déposa un baiser sur le crâne du gosse et courut rejoindre la file d'embarquement en agitant la main à l'adresse du gamin qui portait toujours son petit frère sur son dos.

Lorsque les camions firent demi-tour et passèrent devant eux, les deux enfants n'avaient pas bougé. Sébastien fit signe à Momar, qui ne répondit pas. Il ne vit qu'une larme couler dans la poussière qui poudrait le petit visage. Une saignée noire se dessina sur la joue ronde de l'enfant. Circonspect, Sébastien baissa fébrilement la main. Face à son incompréhension, Sandreau lança d'une voix neutre :

« T'as pas vu son petit frère et son sac. Tu l'as caché alors que t'en avais pas le droit. Il a cru que tu ferais la même chose pour le ramener avec toi. »

Sébastien détourna le regard. Il tenta de chasser ce sentiment de honte et de malaise qui ne disparut que lorsque le sol du Shonga ne fut plus visible à travers les hublots de l'avion qui le ramenait chez lui.

Ce n'est que lorsqu'il posa la main sur le ventre encore plat de son épouse que lui revint l'image de ce gosse planté entre une caisse à munitions et un sac à demi éventré. Un gamin de 6 ans, aux genoux écorchés, portant son petit frère sur son dos et versant une larme amère.

Il décida de ne plus penser à Momar. Mais on ne chasse jamais les fantômes. Ce visage scarifié par une larme allait le suivre comme une malédiction, comme le Shonga et sa guerre.

Sans sentiment de joie ou de soulagement, les passagers du bus à la vitre éclatée passent le poste d'entrée du régiment. Lorsque la porte s'ouvre, le froid glacial chasse la chaleur de l'habitable.

À pas lourds, les hommes descendent récupérer leurs sacs jetés en vrac sur le sol gelé. Dans l'obscurité, chacun essaie de lire l'étiquette sur tous ces paquetages identiques. Sans ménagement, le car crache ses gaz d'échappement à leurs visages avant de repartir, les laissant seuls sur cette place bitumée mal éclairée par un lampadaire.

Au loin, ils entendent les cris virils des jeunes à l'instruction tandis que leur groupe commence à s'éclater dans l'indifférence générale. Ils s'en doutaient. Aucun gradé du régiment n'est venu les accueillir. Seul l'adjudant d'unité est là, et leur annonce qu'un café les attend. Mais personne n'a le cœur à rester suite au double échec de leur départ du Shonga et de leur arrivée dans leur propre pays.

Les plus chanceux, les plus jeunes, ceux qui n'ont pas encore usé leur couple sont récupérés par leurs épouses. Quant aux autres... Certains tentent de rebrancher leurs câbles de batterie et de faire redémarrer leur voiture laissée là, deux mois auparavant. D'autres se dirigent vers la sortie où les attend un camarade ou un taxi.

Puis reste Sébastien, que personne n'attend et qui ne veut pas regagner son appartement vide de chaleur et de vie. L'adjudant le regarde comme s'il allait lui présenter ses condoléances. Pour qu'un tel homme affiche de l'empathie, la situation est plus grave que Sébastien l'imaginait.

« Un café, Braqui ? »

– Hum.

– Viens poser tes sacs dans mon bureau. »

Ce simple geste et la seule présence de cet homme qui le guide jusqu'à la popote chauffée sentant le café frais, lui donnent l'impression d'avoir retrouvé sa vraie famille et sa maison.

« T'as rien pour pousser le café ? demande Braqui.

– Rien. Finex⁽¹⁾. Tu vas voir que ça a beaucoup changé ici en peu de temps. Maintenant, ils veulent une armée d'enfants de chœur. Plus d'alcool, plus de photo d'cul, plus de "grossièretés". Ils n'ont plus qu'à nous couper les couilles et nous enlever nos armes... »

Par la fenêtre, Braqui regarde les jeunes engagés effectuer la première marche de leurs classes.

« Et eux ? fait-il.

– Eux ? ricane l'adjudant. Ben, ils vont marcher quatre kilomètres dans le camp avec un sac vide. On va les attendre avec un petit

déjeuner pour admirer le lever de soleil et puis dodo.

– C'est quoi ces conneries ?

– Une armée politiquement correcte qui fait du sport, très peu de tir, sait faire à peu près fonctionner le matériel et basta.

– Et sur un théâtre d'opérations ?

– Quel théâtre ? La guerre est devenue impopulaire depuis que nos politiques font croire à tout le monde que la guerre est une affaire de cyberdéfense et de forces spéciales.

– C'est pas faux, mais pas que...

– Non pas que, mais c'est dans l'idéologie et les budgets du moment.

– Ils devraient aller voir là-bas ce qui va nous tomber sur la gueule.

– Ouais, mais en attendant, y aura plus personne pour aller voir. »

Des bruits de voix et de pas se rapprochent.

« C'est les premiers groupes qui reviennent de la marche. Tu devrais lever le camp. Ils veulent pas que les jeunes assistent à votre retour.

– Ils vont faire quoi ? Nous parquer en zone technique ? Ils vont faire comment sans les anciens pour apprendre le métier à ces gosses ?

– Écoute, c'est pas moi qui décide. J'ai déjà eu du mal à négocier un café pour votre retour. T'as quelqu'un pour te ramener ?

– Je vais me démerder.

– Sinon, je peux...

– T'emmerde pas. J'suis pas loin. »

L'adjudant le raccompagne et lui donne une tape dans le dos, comme Sandreau l'avait fait au retour de son premier convoi. Un geste de fraternité d'une autre époque.

Braqui récupère ses sacs et se dirige vers la sortie du régiment.

Chargé comme une bête de somme, je le vois arriver en simple treillis dans le froid. Un nuage de condensation l'entoure et lui donne l'aspect spectral en cette fin de nuit.

Cela fait deux heures que je l'attends. Je sors de mon véhicule. Ce simple mouvement le met en alerte. Il braque son regard sur moi. Ses traits se crispent. Un rapide tour d'horizon, il accélère le pas dans ma direction. Il ne compte pas reculer. Il me montre que je ne lui fais pas peur. Il avance encore. Ses traits deviennent de plus en plus durs. Il a envie d'en découdre. Il est encore là-bas. Il n'est pas revenu de cette guerre. Je le sais. Moi, je ne suis revenu d'aucune.

Encore un pas pour me rejoindre dans l'obscurité. La lumière intérieure de ma voiture jaillit lorsque j'ouvre la portière côté passager. Il stoppe sa marche. Il doute. Il fronce les sourcils. Puis il me reconnaît enfin, mais ne comprend pas.

« Venez chez moi puisqu'on n'a personne pour nous attendre. »

Cela fait longtemps que celle qui aurait dû assister au retour de mission de son mari ne vient plus l'accueillir. Claire Braqui a été témoin des discours politiques et des manifestations demandant le retrait militaire du Shonga.

Leur fille, Virginie, est partie se coucher. La jeune fille s'est écharpée avec sa mère à ce propos. En fait, concernant l'unique sujet qui déclenche de violentes disputes entre elles : son père et son « sale » boulot !

« Ils ont raison de les faire revenir. C'est eux qui nous ont foutus dans cette merde.

– Tu crois que stopper la guerre là-bas va empêcher les attentats ici ?

– Tu vas voir comme tout va s'arrêter quand on leur fichera la paix.

– Si tu le dis...

– Ton mari serait pas militaire, tu dirais comme moi.

– Ça n'a rien à voir ! Et mon mari, c'est aussi ton père !

– Si, ça a tout à voir ! Il nous a pas fait assez chier, hein ? Combien de fois je t'ai vue pleurer à cause de lui et de son foutu boulot ? Il en a jamais rien eu à faire de nous !

– C'est faux !

– Alors pourquoi tu vas plus le chercher ? Pourquoi vous vivez plus ensemble ? »

Virginie est partie en claquant la porte de sa chambre. Claire reste seule face à l'écran noir de la télévision jusqu'à ce que le bruit du téléphone la sorte de ses idées noires.

Elle sait que c'est lui. Elle va attendre que les sonneries s'épuisent avant de couper son portable, sinon il va insister jusqu'à ce qu'elle cède. En fureur ou pas, Sébastien s'en moque, il veut qu'elle décroche. Il va appeler encore et encore. Comme à chaque fois depuis qu'ils sont séparés.

Son mari n'a plus la notion de quoi que ce soit. Il ne comprend plus que les réactions brutales et tranchées. Lui-même ne sait plus se comporter autrement. S'il ne l'effrayait pas autant, elle ne lui aurait jamais demandé de partir. Mais désormais... avec leur fille de surcroît. Non. Elles ont peur de leur propre mari et père.

Claire est amère, car, avant la peur, il y a eu si peu de moments de bonheur et, si vite, une incompréhension entre eux ; entre une femme et un soldat.

Claire et Sébastien s'étaient connus lors d'un festival de musique. Elle, fêtait sa première embauche dans une chocolaterie de luxe. Lui, sa première affectation dans cette jolie ville de garnison. Ils avaient trop bu. Elle lui avait parlé de sa jeunesse avec sa mère célibataire omniprésente et victimaire. Il lui avait raconté son enfance avec Maman Braqui, un personnage, et Papa Braqui. L'intonation avec laquelle Sébastien prononçait ces deux mots suffisait à faire comprendre toute l'admiration et l'attachement qu'il vouait à son père. Elle ne s'attarda pas sur la morosité de ses jeunes années. Il lui décrivit les siennes, faites de tout ce à quoi Claire aspirait : la simplicité, la stabilité, l'affection.

Puis le temps avait filé avec la vitesse et la puissance d'une cataracte : des ébats enfiévrés, l'accueil à bras ouverts de la famille Braqui, les projets d'avenir, les promesses d'amour éternel devant monsieur le maire, l'excitation et l'appréhension de la première mission et enfin ce premier tarmac.

Ils ne le savaient pas encore, mais la fin était déjà amorcée.

Il était parti pour le Shonga. Elle l'avait déposé au régiment et avait ressenti un pincement au cœur en le voyant se précipiter vers ses camarades. Juste un dernier signe de la main. Il courait presque vers ces soldats et ce pays inconnu. C'est également pour cette raison que deux jours sans nouvelles lui avaient paru si longs.

L'esprit un peu ailleurs, tirée à quatre épingle dans son élégant uniforme, elle avait servi les amateurs de chocolat qui affluaient dans la boutique. Elle s'inquiétait un peu, mais elle repensait surtout à cette hâte de la quitter. Sébastien avait fini par appeler, prétextant des passages de consignes dans le temps contraint d'une relève entre unités, des gardes à assurer, une puce téléphonique à trouver. Elle avait été compréhensive et ne lui en avait pas tenu rigueur, mais au fond, elle ne pouvait oublier cette hâte à les rejoindre, eux, les soldats. Un empressement et des contraintes professionnelles qui la reléguaient au second plan, elle, sa propre épouse.

Le premier clic de l'effacement.

Très vite, elle avait reçu les photos de « l'aventure » : des paysages de rêve, des moments joyeux de fraternité masculine, des situations incongrues et souvent cocasses dans ce pays lointain, un petit enfant noir à la tête ronde et aux yeux malicieux. Tout, sauf une guerre. Elle montrait ces images et racontait cette épopée à ses amis, à la famille, qui suivaient l'action victorieuse de leurs soldats pour ramener la

stabilité au Shonga. Elle était fière de ce que son mari faisait. Une victoire par ricochet que pourrait, un jour, ressentir leur enfant quand il se déciderait à éclore.

Le deuxième clic de l'effacement.

Puis il y eut le jour de l'anniversaire de Claire auquel se rendirent sa mère et son beau-père. Sébastien avait trouvé le temps de se connecter et de lui adresser ses souhaits de vive voix. Ensuite, elle avait laissé l'écran à M. Braqui. Cinq minutes pour elle et quarante minutes pour son beau-père, à parler de camions, de chargements et de routes. Face à l'agacement contenu de sa fille, la mère de Claire ne put s'empêcher de glisser :

« Au fond, ma fille, j'ai bien peur que ta vie finisse par ressembler à la mienne...

– Je ne vois pas le rapport ! Ton mari s'est barré avant que je naisse et il ne m'a jamais reconnue.

– Je ne parle pas de ça. Je pense que tu vas vivre aussi seule que moi. »

Claire s'efforça de sourire, mais les mots de sa mère lui vrillaient l'estomac. Peut-être, parce qu'au fond d'elle-même, Claire savait qu'ils étaient vrais.

Le test de grossesse avait relégué ces angoisses, que la jeune femme s'était empressée de mettre sur le compte du bouleversement hormonal qu'elle subissait. Elle s'était jetée à corps perdu dans son aventure à elle : être mère. Elle avait commencé à écumer les magasins et les sites pour enfants afin de préparer le nid du bébé à venir. Elle avait attendu la confirmation de la prise de sang pour avertir son employeur, qui l'avait félicitée en lui promettant que sa place l'attendrait à son retour. Son employeur, mais aussi Sébastien. Elle lui avait envoyé des photos de jolies chambres pour enfants avec ce message : « *Il va falloir se décider rapidement. On va bientôt être trois !* » Il avait répondu par la photo d'une ville inconnue et triste, loin de la vie qu'elle aimait. Une unique photo et un message : « *On n'a pas le choix. On va bientôt être mutés ! Super pour le bébé.* »

Il avait voulu appeler. Elle n'avait pas décroché. Juste un message pour couper court à toute discussion. Elle avait instantanément compris que le bonheur d'être parent éprouvé par son mari n'était pas à la hauteur du sien, mais aussi qu'elle allait devoir sacrifier ses amis et son travail avec cette mutation.

Troisième clic de l'effacement.

Enfin, il était revenu. Le sourire de Sébastien avait chassé l'amertume. Il avait touché son ventre, mais une ombre était passée sur son visage. Comment aurait-elle pu imaginer les remords de son

mari envers le petit Momar, envers un autre enfant que le leur ?

« Ça va ?

– Oui... Oui. Je suis juste fatigué.

– En fin de semaine, je suis en repos. On pourrait partir quelques jours. »

Un long silence avant qu'il ne dise :

« Quoi ?

– Je te disais que je vais être en repos et qu'on pourrait partir un peu.

– Non, pas tout de suite. Il y a une prise d'armes pour notre retour. Après si tu veux. Je vais avoir des permissions.

– Oui, mais on va être en pleine période de Pâques. Je n'aurai que le dimanche.

– Alors, après. C'est pas grave. »

Elle s'était tue. Deux jours plus tard, il repassait son treillis de défilé. Elle avait ressenti une vague rancœur en le voyant le décrocher à côté de sa tenue de travail qu'elle allait devoir abandonner dans quelques mois. Il était parti en avance après avoir consacré un temps infini à vérifier que son uniforme était irréprochable. Elle l'avait rejoint pour la cérémonie à laquelle les familles étaient conviées.

Elle assista à cette curiosité virile dont elle ne comprit rien : ni les commandements, ni le déroulement, ni le protocole. Elle se laissa envahir par la solennité et la gravité de ce cérémonial militaire. Une retenue et une hiérarchie stricte qu'elle ressentit jusqu'au cocktail où les grades des conjoints étaient physiquement identifiables dans la répartition des familles. Comme certaines épouses isolées, nouvelles ou résolues à ne pas se voir assigner un groupe d'appartenance, elle attendit le retour de son mari.

Il mit un temps infini à saluer et discuter avec ses chefs et ses camarades puis il la récupéra avec sa petite assiette en carton et son gobelet de mousseux. Il était si heureux de la reconnaissance du travail accompli à travers cette médaille et cette cérémonie qu'elle ne voulut pas lui montrer dans quelles solitude et gêne, elle avait vécu cette matinée.

Il lui annonça avoir invité des camarades partis au Shonga. Leur petit appartement fut envahi de treillis tintant sous le mouvement des médailles qui s'entrechoquaient sur les poitrines. Les bouteilles furent sorties. On trinqua à la grosse de Claire puis très vite, il ne fut plus question que de vies de soldats racontées dans un jargon incompréhensible. Des acronymes à n'en plus finir, des valeurs et des codes étranges. Une fraternité d'armes égocentrique et exclusive.

Claire s'éclipsa dans le bruit des rires et le tintement des verres.

La femme et le soldat ne se comprenaient plus.

Le bonheur était déjà fini.

La nuit a été courte. Je ramène Sébastien devant son régiment.

« Ça va aller ? »

Il ne me regarde pas. Son sourire est aigre.

« Faudra bien... En tout cas, merci. Ça m'a fait du bien de parler et de pas me retrouver... Enfin, vous avez compris. »

Je ne réponds que par un hochement de tête. Je ne veux pas le gêner. Il est déjà si proche du précipice. Je le vois s'éloigner. Son commandant d'unité l'attend, ce matin. C'est urgent. C'est étrange. Sébastien ne voit pas ce qui peut nécessiter un tel empressement. Ce retour ne ressemble décidément à aucun autre.

Sébastien frappe à la porte.

« Entrez ! »

Il se présente avec toute l'assurance réglementaire.

« Repos. Assieds-toi, Braqui. »

Son capitaine le regarde, mais affiche un air embarrassé que Sébastien ne lui connaît que lorsqu'il doit donner des ordres auxquels il n'adhère pas. Il se balance encore un peu avant de se lancer :

« Tu as dû remarquer que beaucoup de choses ont changé en votre absence. »

Méfiant, Sébastien acquiesce mollement.

« Il y a de nouvelles procédures pour le retour des opérations extérieures. Vous devez effectuer une visite médicale.

– Reçu, fit Braqui dans un soulagement amusé.

– Attends, c'est pas tout. Vous devez aussi appeler un numéro.

– Un numéro ?

– Oui, un numéro avec un identifiant qu'on va te donner à l'infirmerie.

– Pour appeler qui ? »

La mâchoire du capitaine se serre un peu.

« Un psy.

– Pas besoin !

– Je te demande pas si t'en as besoin. C'est obligatoire. »

Le silence s'approfondit pendant que les deux hommes se sondent de leurs regards durs, chacun évaluant les intentions de l'autre. Puis le visage de Braqui devient mauvais.

« C'est pour le retour de toutes les opérations ? »

Le regard du capitaine reflète la dure vérité de ses mots.

« Non, juste le Shonga. »

Sébastien fixe un point imaginaire derrière son commandant d'unité

pour s'efforcer de conserver son calme avant que ce dernier ne reprenne :

« J'ai été deux fois là-bas au cours des dix-sept dernières années. Toi, quatre fois. Je sais la quantité de saloperies qu'on peut y voir. Alors, c'est peut-être pas mal d'appeler ce numéro. »

Sébastien voit défiler la triste galerie des morts, des mutilés, des déchiquetés, des affamés, des brûlés, des sacrifiés. Et de Momar...

« De toute façon, j'ai pas le choix.

– Non. C'est un ordre. Dès la fin de la visite et de l'appel. Tu es en perm.

– Je préférerais revenir au boulot, mon capitaine.

– Non. Tu peux y aller. »

Sébastien se lève et se met au garde-à-vous. Le capitaine lui fait signe de disposer.

Lors de l'écriture de ce livre, j'ai pris contact avec ce capitaine. Bien qu'il ne serve plus sous les drapeaux, je ne révélerai pas son identité. Il m'a confirmé tant de choses qu'on m'avait racontées ou dont je me doutais, sur Braqui ou sur « l'après-Shonga ». Mais je vous livrerai simplement cette conversation qu'il m'a rapportée, celle qu'il eut avec le chef des ressources humaines après le départ de Sébastien :

« Vous n'avez pas autre chose à foutre que de nous emmerder avec cet appel ?

– Je ne vois pas où est le problème.

– Putain, je reçois les mecs un par un pour leur dire d'appeler un psy.

– C'est une simple ligne d'écoute pour une évaluation.

– Et pourquoi aucun n'est venu au régiment pour voir mes hommes ?

– Pas assez de psys pour faire le tour des régiments.

– Les mecs auraient pu au moins appeler de l'infirmerie ou de chez eux ?

– Non. C'est obligatoire. On doit vérifier l'appel.

– Putain, c'est comme si on les montrait du doigt dans tout le régiment. Ça ne se fait pas.

– Je ne sais pas si ça se fait ou non, mais, en attendant, si un de ces types pète un plomb ou commence à faire chier, ça va sauver le cul de pas mal de monde, peut-être même le vôtre. Qui sait, “mon capitaine” ? »

Sébastien a l'impression que malgré le temps qui passe, les infirmeries militaires ne changeront jamais. Un guichet d'accueil, une salle d'attente puis de longs couloirs aux murs nus et aux portes closes. La rigueur du monde médical mêlée à celle du monde militaire. Des blouses blanches sur des treillis.

Comme pour toute consultation, Sébastien veut passer en tenue de sport et se faire inscrire sur le registre des consultants de son unité.

« Pas la peine. Tu y vas comme ça. Ils savent pour quoi tu viens. »

Alors, il part « comme ça ». Il passe à l'accueil. À la simple vue de son treillis, le caporal s'empare d'une liste à part. Il lit la bande patronymique sur la poitrine de Sébastien.

« Je viens pour la consultation de retour.

– Je sais. »

Il raye un nom et cherche dans une boîte en carton. Le caporal lui tend une enveloppe.

« C'est votre identifiant. Vous allez au bâtiment 275. Ils vont vous dire comment faire.

– Mais la consultation ?

– C'est ça, la consultation. »

Sébastien est perdu. Ça l'énerve. Il s'énerve.

« Le capitaine m'a parlé d'une consultation et d'un numéro. C'est quoi ce cirque ?

– On nous a juste dit de vous donner cette enveloppe pour pouvoir faire la consultation.

– Putain ! Mais j'y comprends que dalle ! C'est qui "on" ?

– Le bureau des ressources humaines.

– C'est quoi le rapport entre l'infirmerie et le BRH ?

– Moi, j'en sais rien...

– Ouais, t'obéis aux ordres. Je sais. »

Sébastien n'insiste pas. Il sort et se dirige vers le bâtiment 275, un bâtiment qui servait de club aux lieutenants avant son départ. Visiblement, le temps des réunions et des facéties des jeunes officiers est révolu lui aussi.

Une file de soldats attend devant l'entrée sous le regard intrigué de tout le régiment. Sébastien avance et reconnaît chaque réprouvé de la dernière mission au Shonga. Tous sans exception de fonctions ou de grades. Les officiers sont bombardés de questions :

« Vous savez ce que c'est que ce bazar ?

– C'est une évaluation médicale par téléphone.

– Pourquoi pas à l'infirmerie ?

– Ce sont les ordres. »

Malgré une voix ferme et cette fin de non-recevoir, le regard des officiers est marqué par un trouble qu'ils ne parviennent pas à dissimuler totalement. Une tension si semblable à celui de leurs hommes. La même sensation d'être sur une pente glissante. Mais déjà les premiers ressortent et sont assaillis de questions à leur tour. Leur air surpris, mais soulagé calme la troupe.

« Alors ?

– Pas grand-chose. On appelle et on répond à deux, trois questions.

– Quel genre de questions ? » demandent les plus anciens, trop échaudés pour ne pas se contenter d'une telle réponse.

« Des conneries, style...

– Restez pas là quand vous avez terminé ! Quittez le régiment et bonnes perms ! » l'interrompt un major des ressources humaines qui, comme un cerbère, reste près de la porte pour s'assurer que les échanges soient limités.

« Braqui ! »

Sébastien franchit le seuil. On lui désigne un box avec un ordinateur muni d'un casque. Il doit entrer son identifiant. Un visage apparaît : une femme à l'air rassurant et inoffensif avec une blouse blanche. Elle lui parle d'entretien banal pour des dossiers aux noms compliqués, une avalanche d'acronymes inconnus ponctue son discours. Rien que quelques questions anodines et une oreille bienveillante au cas où... Elle sourit. Elle continue de parler en le noyant dans un magma médico-administratif. Puis une première question tandis que Sébastien est perdu avec ce casque et dans ce box qui l'isolent du monde extérieur.

« Commencez par me parler de votre premier départ au Shonga.

– Je sais pas... Vous voulez savoir quoi ?

– Rien en particulier. À vous de me dire. Cet entretien est le vôtre. Malgré toutes ces années, un fait vous a peut-être marqué.

– Un truc grave ?

– Non pas forcément...

– Ben... Momar.

– Momar, c'était un de vos camarades ?

– Non. C'est un gosse. Je n'ai jamais arrêté de penser à lui.

– Vraiment ?

– Oui... Je l'ai trahi.

– Je ne comprends pas. Vous pourriez m'expliquer ? »

Un long silence. Une hésitation aussi grande que cette envie de se confier à quelqu'un depuis si longtemps, mais jamais, jamais une oreille suffisamment neutre pour entendre ce qu'il a vécu, pour le comprendre.

« Monsieur Braqui ?

- Oui... Il est venu le premier soir... Mais c'est pas vraiment là que... enfin, je crois que c'est plutôt quand les Mi-24 ont...
- Prenez votre temps, monsieur Braqui. Cet entretien est le vôtre. »

Claire a fini par céder. Sébastien a appelé sans arrêt. Elle n'a pas pu couper son téléphone indéfiniment. Elle a temporisé sous le regard noir de leur fille et ses gesticulations agressives pour l'inciter à raccrocher, à le congédier. Mais Claire a dit :

« O.K., passe demain. »

Pour la millième fois, elle s'est disputée avec Virginie, qui refuse de voir son père :

« Si tu as envie de le voir, eh ben, pas moi !

– C'est ton père quand même !

– C'est ton mari surtout ! »

Claquements de portes, pleurs pour finalement se retrouver aujourd'hui sur ce canapé à se ronger les ongles en attendant l'arrivée de Sébastien. Chacune emmurée dans son anxiété de découvrir dans quel état il leur reviendra cette fois.

Il sonne. Claire ouvre et a un mouvement de recul en contemplant celui qui fut le jeune homme plein de vie qu'elle avait épousé dix-neuf ans plus tôt. Sa maigreur, son teint grisâtre et ses yeux durs lui signifient que son mari a encore avancé dans l'abîme qui ne cesse de l'engloutir. Elle sursaute lorsque Virginie allume la télévision. Elle frémit quand elle entend le sujet du reportage.

« Virginie, éteins ! »

Sébastien avance et toise sa fille. Blottie dans le canapé, elle ne le regarde pas. Derrière cette indifférence frondeuse, son père sent sa fébrilité quant à sa réaction. Il s'immobilise au centre du salon. Claire parle, parle, parle pour ne rien dire, pour maintenir la tension à un niveau raisonnable. Elle ne dit rien sur lui pour éviter de provoquer Virginie. Elle ne dit rien sur elles pour éviter que Sébastien critique leur vie. Elle parle, parle pour des gens qui n'ont plus rien à se dire et qui se méfient les uns des autres.

« Assieds-toi, j'apporte des verres. On va trinquer à ton retour. Virginie, tu veux quoi ?

– Rien ! »

Sébastien coule un regard mauvais et contenu en direction de sa fille tandis que Claire n'insiste pas et se hâte d'apporter une bouteille de whisky. Elle remplit les verres encore plus vite.

« À ton retour ! »

Il lève à peine son verre. Il fixe l'écran où défile le reportage sur cette nouvelle armée qui n'est pas la sienne malgré les sacrifices, les horreurs et cette famille brisée.

« ... Notre retrait du Shonga permet à nos hommes de se recentrer sur

leur cœur de métier. Comme vous le voyez, ils s'entraînent dur pour être prêts à parer toutes les situations d'urgence et d'assistance à nos concitoyens... »

Claire parle. Sébastien ne l'entend plus. Sa fille le fixe avec dégoût, car elle sait qu'il n'est déjà plus avec elles. Sa mère feint de l'ignorer en se saoulant de ses propres paroles. Mais elle aussi le sait. Excédée, Virginie s'en va. Claire ignore également ce départ. Seule, elle parle à un corps immobile dont l'esprit est avec ces hommes en treillis, ceux qu'il ne peut jamais quitter.

Sébastien vide mécaniquement son verre et se sert de nouveau. Il assiste à cette parade télévisuelle où des militaires sans armes simulent une évacuation lors d'une inondation, où ils montent des hôpitaux militaires en cas de pandémie, où ils portent assistance à des personnes isolées par des intempéries. Une opération de charme pour refuser d'avouer que le « cœur de métier » d'un soldat est de faire la guerre, de tuer ou de se faire tuer. Un immense mensonge pour raviver le mythe de la « der des der » comme si les Hommes parviendraient un jour à ne plus se faire la guerre.

Il s'est resservi quatre fois. Son visage est crispé par une tension haineuse sous le regard de Claire qui ne parle plus. Elle ne peut plus. Elle n'ose plus. Elle redoute l'explosion de son mari. Elle a peur. Elle prie pour qu'il parte de lui-même... vite et sans esclandre.

Sébastien se lève. Il voit sa peur.

« Toi aussi, t'es d'accord avec cette armée de boy-scouts ? Tu penses que les vieux comme moi sont des tueurs cinglés.

– Non...

– Alors pourquoi tu me regardes comme ça ?

– S'il te plaît... » murmure Claire, les larmes aux yeux.

Sébastien engloutit la fin de son verre et saisit violemment son blouson.

« C'est bon, j'me casse. Pas de soutien. Jamais. Même dans ma propre famille. Seul ! Juste bon à crever ! »

Claire pleure. Sa peur retient sa colère.

« Je te laisse, toi et ta fille, dans votre monde de grandes idées et de bons sentiments. Vous allez moins rigoler quand vous allez voir ce qui va nous tomber sur la gueule ! »

Sébastien vient directement chez moi. Quand j'ouvre la porte, il est ivre d'alcool et de colère. Moi aussi, je ne suis plus dans l'air du temps. L'époque n'est plus aux gueules burinées par les atrocités de la guerre. La merde sous la semelle de nos godillots salit les tapis de la bien-pensance des salles de rédaction. La seule et énorme différence avec Sébastien est qu'on peut difficilement éliminer un homme ayant une voix publique. On ne m'élimine pas. On me met au placard. Une

mort douce.

Quant à lui, je sais ce qui se trame pour les anciens du Shonga dans les couloirs des ministères. Les indiscretions politiques ont filtré jusqu'à mes oreilles. J'attends le lendemain matin pour lui annoncer ce que va être son avenir.

« Ils ne peuvent pas faire ça...

– Ils ont l'opinion pour eux. Vous, vous l'avez perdue. Même si ce n'est pas votre faute, même si vous avez obéi aux décisions politiques, ils vont se servir de vous pour cacher leur retournement de veste. Les politiques vont vous lâcher. Ils vont tout faire pour effacer la débâcle du Shonga. Ils vont la rayer partout où ils le pourront et la première chose qu'ils vont faire c'est de purger tous les anciens du Shonga de l'institution militaire. »

Il s'écroule. Il pleure comme s'il venait de perdre un être cher. Moi, je comprends qu'on vient de lui enlever une famille, un passé et un avenir.

« Sébastien, il faut que vous prépariez l'après, même si ça fait mal. Pensez à un avenir professionnel et surtout, ne faites pas comme moi : parlez à votre fille. Dites-lui maintenant ce que vous n'avez jamais pu lui expliquer avant. »

Incrédule et désespéré, il relève les yeux vers moi et me dit :

« Vous y étiez, vous aussi. Depuis le début. Comment voulez-vous que je raconte ça à une mère ? »

L'éclat des premières décorations de Noël n'arrivait pas à faire oublier la grisaille et l'humidité pénétrante de cette petite ville de garnison dans laquelle Sébastien et Claire avaient été obligés d'atterrir après le premier retour du Shonga, quatre ans auparavant.

Sébastien déambulait dans les rues à peine plus enfiévrées que d'habitude. À l'approche des fêtes, certains entamaient leurs achats pour prendre de l'avance. Lui le faisait pour anticiper son absence. Avant son deuxième départ au Shonga, il s'était mis en quête d'un très beau cadeau pour Claire qu'il lui offrirait en la priant de le mettre elle-même sous le sapin et de l'ouvrir, seule, le matin de Noël, puisqu'il serait déjà loin. Il entra dans une bijouterie et porta son attention sur une bague :

« Vous connaissez la taille de doigt de votre épouse ?

– Non.

– Ce n'est pas grave. Vous pourrez revenir la faire retailer. »

Sébastien se contenta de secouer la tête d'un air renfrogné. Elle allait devoir ouvrir ce cadeau toute seule. Il ne voulait pas que le charme se rompe définitivement en découvrant une bague mal ajustée.

Il repartit donc avec un très beau bracelet. Pas assez onéreux pour être unique, mais une création en série déjà trop chère pour leur budget. Peu importait le prix pour racheter une petite part de sa mauvaise conscience matrimoniale.

Il regardait cette ville que Claire n'avait jamais aimée. Elle lui avait volé l'euphorie de l'annonce de sa grossesse. Elle avait été le lieu de ses trois fausses couches. Elle lui avait confisqué un travail idéal pour des emplois sporadiques et sous-qualifiés. Elle lui avait été imposée quand Sébastien était parti pour la première fois au Shonga.

Le Shonga qu'il s'apprêtait à rejoindre dans quelques jours. Il avait eu beau opposer ses départs en opération plus fréquents que les autres, sa femme enceinte et les nombreuses fausses couches que le couple avait dû affronter, la difficulté de s'organiser dans un délai aussi court, le capitaine était demeuré inflexible :

« Je sais, Braqui, mais on nous demande de détacher un mec. Tu connais la situation au Shonga. On peut pas se permettre d'envoyer un tocard. T'es le meilleur. Je suis désolé, mais c'est toi qui vas t'y coller.

– Je suis bon, alors on me punit ?

– C'est pas une punition. C'est ton boulot ! T'es soldat. Ton devoir est de répondre présent en tout lieu et en tout temps et, ça, c'était pas écrit en petites lettres dans ton contrat. »

Ce qu'il n'avait pas mentionné, pas plus à son chef qu'à sa femme,

était, qu'au plus profond de lui, il avait peur. Pas pour sa vie, mais pour son âme. S'il avait suivi son intuition, s'il avait su ce qui l'attendait là-bas, il aurait trouvé le moyen de ne pas partir. Il aurait préservé ce qu'il était, avant de s'accoutumer à l'horreur au risque de devenir ce qu'il est aujourd'hui : une bombe à retardement.

Il aurait écouté son instinct et aurait obéi aux yeux de Claire, car elle aussi avait ce pressentiment. Il était souvent parti dans d'autres pays en crise, mais les images actuelles du Shonga inondaient de sang tous les écrans de la planète.

En quatre ans, la crise politique avait viré à l'affrontement ethnique. Les Nations unies avaient décidé de ramener les belligérants à la raison en envoyant des contingents de militaires de plusieurs pays. Un patchwork de tenues, d'équipements, de savoir-faire, de cultures et d'intérêts divers pour ne pas dire opposés sur certains points. Un maelström de carnaval uni derrière un drapeau et des bérets bleu ciel. Encore un artifice pour faire croire que les guerres peuvent se gagner avec des couleurs tendres, de beaux discours et sans cartouches.

Il avait quitté les rues froides pour regagner la chaleur de son foyer que Claire s'efforçait de maintenir apaisant et familial. Plus pour très longtemps. Heureusement, ou malheureusement, ils ne le savaient pas encore. Elle l'avait accueilli avec un sourire. L'une des dernières fois.

« Tu rentres bien tard aujourd'hui.

– C'est pour la bonne cause.

– Pour... Comment ils ont dit ? Ah, oui ! Pour la défense de nos grands principes et conserver notre place dans le concert des Nations...

– Non, pour conserver une place ici », fit Sébastien en pointant son doigt sur le cœur de sa femme, qui lui sourit malicieusement.

« Tu m'en diras tant !

– Tiens ! fit-il en déposant un petit paquet à l'emballage élégant dans la main de Claire. Tu l'ouvriras le 25 décembre en pensant à moi. »

Le sourire de sa femme se crispa un peu. Elle baissa les yeux. Sa voix se voila :

« Je te le promets. Merci. Tu feras attention à toi là-bas.

– Ça passera vite, tu verras. »

Mais tandis qu'il embrassait le front de Claire pour cacher son regard inquiet, brièvement, il ne fut plus avec elle, mais dans « la fourre » de son unité où il avait perçu son équipement pour partir « là-bas ». Un équipement avec ce béret, ce plastron, ce couvre-casque et cet écusson ridiculement bleu ciel.

Dans le petit local sentant la toile et le plastique, l'humidité et la poussière, entre un long comptoir et des rangées d'étagères où s'entassaient rangers, pantalons, bérets, vestes et sacs, le fourrier avait étalé devant lui tout le barda nécessaire. Il avait énuméré chaque effet

avant que Sébastien ne les entasse dans les grands sacs de toile qui allaient l'accompagner durant sa mission. En lui faisant signer la feuille de perception, il avait lancé :

« Putain, qu'est-ce qu'on a l'air con avec ce béret bleu !

– J'te le fais pas dire !

– C'est ta première mission ONU ?

– Ouais et je m'en serais bien passé.

– Tu m'étonnes ! Surtout avec le bordel là-bas. S'ils font comme d'habitude, tu vas voir un paquet de mecs se faire découper avant qu'on t'autorise à tirer une seule cartouche. »

L'odeur des cheveux de Claire le ramena au présent douillet de son foyer. Il ressentit le besoin de se rassurer en touchant le ventre de son épouse. À cet instant jaillit une image qu'il avait crue oubliée depuis toutes ces années ; celle du petit Momar. Comme une répétition de l'histoire. Celle de ce visage scarifié par une larme. Comme une malédiction.

La première fois, tout avait commencé par un aéroport et la porte d'un avion qui s'ouvrait sur une odeur de braise. Quatre années plus tard, la porte d'un avion similaire s'ouvrait sur une odeur de charogne. Ce n'était plus un adjudant au crâne lisse qui les faisait se hâter d'embarquer dans des camions débâchés, mais un militaire tchadien au visage dur et impassible ceint d'un chèche bleu ciel.

Sébastien s'immobilisa une fraction de seconde en découvrant les camions dont les vitres étaient protégées par des grillages solidement rivés à la carrosserie. Seules les palmes continuaient leur valse indolente au-dessus de la folie des Hommes.

Plus personne ne circulait nonchalamment sur les pistes d'atterrissage tenues par les Casques bleus tchadiens. Les postes de combat, les sacs à terre et le barbelé avaient emprisonné l'aéroport de la capitale. Des indices de la terreur, mais pas encore le choc de la guerre.

À chaque tour de roue qui le rapprochait de la sortie, Sébastien la sentait dans l'air et dans la tension sur les visages.

Ils rejoignirent rapidement la route qui les mènerait au camp de toile. Un chemin qu'il croyait connaître, mais qu'il ne reconnaissait plus.

Le tourbillon multicolore et truculent des rues avait laissé place à des dégradés de noir et de rouge : le noir grisâtre de la peau des morts abandonnés, la peau noire des agonisants, le noir profond de la suie des incendies avortés. Le rouge orangé de la terre, le rouge vif des plaies béantes, le rouge violacé de la boue coagulée au sang des assassinés.

Le déferlement de vie avait laissé place à l'immobilisme des morts enchevêtrés. Des corps désarticulés au-delà de l'imaginable, des faciès difformes jusqu'au grotesque, des membres éjectés ou jetés dans des endroits tellement insolites qu'ils en devenaient ridicules.

C'était le premier choc de la guerre. Quand l'esprit parvint à ôter toute réalité humaine à ces morts atroces. Une désincarnation, une déshumanisation de la mort qui firent basculer Sébastien dans l'abîme. Tout comme ce pays, il venait d'être pris d'une folie dont il ignorerait et refuserait longtemps le nom. Ni le Shonga, ni le soldat Braqui ne s'en relèveraient.

La mort d'un homme au terme d'une vie est une peine, celle d'un enfant massacré est un traumatisme pour l'esprit, une parcelle d'humanité qui se sépare de l'âme. Toutes les morts ne pèsent pas de la même manière sur une conscience.

Sébastien ne reconnut la route qu'à l'arrivée sur le rond-point. Le vieux prophète de malheur était encore là. La même silhouette décharnée. Le même visage occulté par ses mains osseuses. Le même refus de voir le monde qui l'entourait. Les partisans de Kanoute étaient venus du Nord pour régler définitivement ses comptes avec l'ethnie qui détenait le pouvoir et les richesses depuis des décennies. Ils n'avaient visiblement pas trouvé nécessaire de sacrifier ce fou ou tout simplement ne l'avaient-ils pas vu.

Plus de toiles vertes saupoudrées de poussière, plus de vendeuses de fruits au loin, mais un camp invisible derrière des *bastion walls* et des mitrailleuses en batterie.

Plus aucun enfant aux abords du camp, mais un drapeau bleu flottant dans le ciel azur comme la marque infamante de l'impuissance et de l'incapacité à accepter de tuer quand cela est nécessaire.

Inconsciemment, Sébastien toucha sa poche où reposait la photo de Momar prise dans un Shonga qui lui paraissait si lointain. À l'insu de Claire, il avait tiré cette photo. Il avait ressenti l'urgence de l'avoir avec lui pour son retour «là-bas». Comme pour conjurer une malédiction en tentant de laver une faute originelle même si la mission était impossible.

Sébastien avait été détaché auprès d'une compagnie d'infanterie. Le commandant d'unité avait reçu ce renfort avec scepticisme si ce n'est agacement. Un mec de la logistique alors que des civils se faisaient découper à chaque coin de rue. Il fit signe à Braqui de s'approcher. Celui-ci se posta devant lui au garde-à-vous, avant de se présenter de façon réglementaire.

C'est déjà ça...

« Repos ! »

Braqui s'immobilisa, les mains dans le creux des reins, les jambes légèrement écartées. La pose était martiale et sa tenue impeccable.

C'est un début.

« D'après ton régiment, t'es un as du volant.

– J'ai tous mes permis et j'ai conduit sur des terrains difficiles.

– T'es déjà venu ici.

– Oui, y a quatre ans. On est remonté jusqu'à Tombacou en pleine saison des pluies.

– Ici, ça te servira à rien. On est en zone urbaine.

– J'ai déjà fait aussi. Pas ici, mais ailleurs en Afrique.

– Hum... Mais tu sais te servir de ton arme ?

– J'ai toujours été premier en tir. Pendant mes classes, on m'a même proposé d'aller dans l'infanterie.

– Alors qu'est-ce que t'as fait comme connerie pour finir dans la logistique ?

– Rien. J'ai voulu. »

Incrédule, le capitaine le regarda en souriant.

« T'as pas voulu l'infanterie ? T'as choisi la log'. Tu te fous de moi ?

– Non, mon capitaine. Moi, je voulais conduire comme mon père.

– Il est militaire lui aussi ?

– Non, camionneur. »

Le capitaine le contempla avec un œil nouveau. Intrigué, mais intéressé.

« O.K., Braqui. Si t'es bon avec un volant et que tu sais te servir de ton arme, ça me suffit. D'autant qu'ici, tu vas certainement te servir plus de l'un que de l'autre. Bref ! Tu vas être détaché dans la section de l'adjudant Thomas. C'est un ancien. Tu pourras t'appuyer sur lui. Consignes permanentes : pas d'usage de ton arme sans ordre et pas un mot aux journalistes.

– Reçu, mon capitaine. »

Le commandant d'unité accrocha durement son regard.

« Je vais être clair : malgré ce que tu as pu voir à la télé et sur la

route en arrivant au camp, on n'est pas là pour les Shongais. Ça, c'est l'affaire des diplomates. On est là pour évacuer les ressortissants occidentaux. Le plan d'évacuation a commencé. Nous, on se contente de récupérer et d'évacuer les civils bloqués dans le centre de la ville. C'est le point le plus chaud. C'est moche. Alors, écoute-moi bien : quoi qu'il se passe à côté, devant ou derrière toi, tu ne ralentis jamais. »

Moins de quarante-huit heures après cet entretien, Braqui s'équipait comme le reste de sa section pour aller récupérer trois familles au cœur de la vieille ville que les rebelles du Nord commençaient à investir en ratissant les ruelles à coups de machette. Ils avaient emprisonné le cœur historique dans un étau de check-points infranchissables pour les civils.

Les hommes se taisaient tandis que les moteurs se mettaient en route. Tous avaient compris qu'ils allaient devoir garder en tête une seule et unique mission : extraire les civils occidentaux. Les évacuer et seulement cela. Rien d'autre quoi qu'il se passe. Quoi qu'il en coûte au plus profond de leur conscience.

Braqui prit place dans le véhicule de tête, celui de l'adjudant Thomas qui effectua un contrôle radio pour s'assurer qu'aucun de ses groupes ne se trouve coupé de leur chef en cas de problème.

« À tous les Delta, contrôle radio, parlez !

– Delta 1, fort et clair.

– Delta 2, fort et clair.

– Delta 3, fort et clair. »

Un dernier coup d'œil à l'itinéraire. Sans un regard, l'adjudant ordonna :

« En avant ! »

Pas un mot n'était échangé. Tout le monde savait ce qu'il avait à faire, à quel endroit et à quel moment. L'attention et la tension étaient extrêmes. D'abord, affronter l'horreur puis ramener tout le monde sain et sauf.

Ils roulèrent un bon moment dans une ville déserte où seuls les cadavres les accompagnaient. L'état des corps montrait que cette zone avait été ratissée dans les premières par les rebelles qui avaient quitté les faubourgs pour continuer les massacres au centre de la ville. Un ratissage méthodique et implacable. Rue après rue. Maison après maison. Partout les mêmes scènes d'atrocités.

« T'as déjà vu ça, Braqui ?

– Non, mon adjudant ? Et vous ?

– Ouais... Mais jamais à ce point-là. »

Le silence revint.

Mais, rapidement, tout était allé de travers : les services de renseignements bangladais avaient sous-évalué le dispositif de check-points. Plus nombreux et plus mobiles, ils constituaient un véritable

parcours d'embûches pour atteindre le centre. Un temps infini. Une mission maintenue. Une dernière famille à récupérer et la nuit qui tombait.

« Putain de saloperie ! Voilà ce que ça donne sur le terrain de travailler avec des armées étrangères sous-équipées et sous-qualifiées. Putain, on se retrouve à partir en mission avec leur travail de merde ! Je t'avertis, Braqui, on va pas pouvoir extraire les derniers avant la nuit. Le retour va être chaud. Tu ralentis jamais. T'as compris ?

– Reçu ! »

À 22 heures, huit heures après leur départ, dans la moiteur du Shonga, ils avaient embarqué la dernière famille que les militaires en caisse avaient du mal à rassurer. Malgré le bruit du moteur, Sébastien entendait les pleurs des enfants, les paroles des mères tentant de les consoler d'une voix puant la terreur. À l'arrière du camion, l'immobilisme des soldats tranchait avec les tremblements des silhouettes des civils tassés au sol. L'odeur de la graisse des fusils était masquée par les odeurs d'urine des familles apeurées. Les doigts fermes sur les détentes s'opposaient aux mains tremblantes des pères sur la bouche de leurs femmes et de leurs enfants.

La nuit était définitivement tombée, effaçant le silence et l'immobilisme morbides du jour. La ville reprenait vie aux sons des cris des massacrés et du fracas des machettes, aux couleurs des feux sporadiques éclairant les courses désespérées des pourchassés et des tueurs. La fureur partout dans ce clair-obscur et dans la touffeur des rues dantesques.

Rouler de check-point en check-point. Rouler sans voir ni entendre. Rouler sur des corps. Rouler en se forçant à ignorer le bruit des crosses sur les malheureux s'accrochant au camion dans l'espoir que cette couleur bleu ciel soit leur sauf-conduit pour la vie.

« Ralentis pas ! Roule ! Roule ! »

L'homme avait sauté sur la portière de l'adjudant. Il avait les yeux exorbités de terreur. Sa chemise était couverte de sang. Ses lèvres criaient des prières d'appel à la pitié. Ses doigts noirs blanchissaient tant il s'accrochait à cette grille, à sa seule chance, à la vie. Sébastien tourna un peu la tête.

« Roule ! »

Un nouveau check-point approchait. Le dernier. La grappe humaine agrippée au camion attira les massacreurs. Ils puaient la sueur, l'urine et l'alcool comme la première fois. Il y avait quatre ans. Mais, maintenant, ils puaient également le sang. Une odeur ferreuse qui saturait l'air de la capitale chaque nuit. Des bains de sang qui parvenaient à supplanter l'odeur de charogne du jour jusqu'à ce qu'elle revienne dès que l'aube se levait. Les machettes luisaient dans

les flammes des braseros.

« Roule ! »

Le bruit du métal qui vibrait et les cris de l'homme qui suppliait malgré la douleur. Les muscles des bras de l'adjudant qui se bandaient pour reprendre de l'élan et taper sur ces doigts accrochés comme des serres dont le sang ruisselait sur la grille.

« Accélère ! »

Le pied qui s'écrasait sur la pédale. Le moteur qui s'emballait tout comme le cœur. Les oreilles qui bourdonnaient. Le champ de vision qui se réduisait et se fixait sur le check-point. Le corps de l'adjudant redevenant immobile et un bruit mat de chute couvert par les cris du massacré eux-mêmes couverts par ceux des massacreurs. Le check-point ouvrit ses barrières ; les rebelles laissaient les soldats emporter leur butin de civils puisqu'ils avaient accepté d'abandonner les victimes à leurs bourreaux. Le champ de vision de Sébastien se resserra un peu plus et se focalisa sur le trou obscur de la sortie.

« Accélère ! »

En trombe, Sébastien entra dans le gouffre. Avec sa machette maculée de sang, un gosse surgit à côté de Braqui. Il devait avoir 10 ans à peine. Il lui sourit comme l'aurait fait un vieil ami. Sa tête ronde et poupine se balançait sur son corps trop maigre. Des yeux si durs et des genoux écorchés.

Momar, l'enfant des camps. Momar, l'enfant soldat.

Sébastien ralentit.

« Putain, qu'est-ce que tu fous ! Accélère, bordel ! Accélère ! »

Le gamin leva sa machette en riant. Il les salua jusqu'à ce qu'ils ne soient plus visibles dans la nuit.

« Qu'est-ce que t'as foutu ? »

– Ce gamin, je crois qu'il me connaît.

– Mon cul ! Ils font toujours ça. Ils se foutent de notre gueule. Il nous remercie de les laisser massacrer en paix ! »

Malgré la fatigue, le sommeil fut impossible cette nuit-là. La tension ne disparaissait pas. Des flashes. Des images. Des cris. Le visage de l'homme. Le bruit de sa chute. Les voix acharnées de ses tortionnaires. Les images syncopées de l'enfant : une larme amère scarifiant un visage et un sourire cruel qui frôle le tranchant d'une machette. Une honte poisseuse malgré le succès de la mission. Un réveil comme une gueule de bois qui fit oublier à Sébastien que c'était le matin de Noël.

Le calme était revenu dans la capitale. Depuis des semaines, les rebelles avaient commencé à retirer une partie de leurs hommes. Leur mission principale venait de s'achever en ratissant les dernières personnes à massacrer. Le reste des habitants appartenait à leur ethnie. Ces civils acquis à leur cause ne leur poseraient pas de problèmes et leur serviraient de relais de renseignement en cas de mouvements suspects ou de personnes leur ayant échappé.

La capitale conquise, ils se déployèrent vers le sud. Il restait des « cafards » à l'abri des forêts et des villages. La traque reprenait et les colonnes de réfugiés grossissaient tandis que les Nations unies et l'Union africaine tergiversaient. Quant à Sébastien et au reste de la compagnie, ils avaient été mis en réserve. L'attente était longue. Trop longue. Au fil des jours, il devenait de plus en plus difficile de conjuguer sous-emploi chronique et maintien en alerte permanent afin de pouvoir intervenir au coup de sifflet.

Alors, Sébastien appelait Claire. Il s'était excusé pour Noël. Il avait voulu lui expliquer, mais les mots ne venaient pas. Comment faire comprendre ce genre d'horreurs sans choquer ou inquiéter ? Comment expliquer son impuissance sans passer pour un lâche ou un salaud ? Il bloquait. Il éludait. Il préférait qu'elle lui parle d'elle et du bébé même si ses réponses lui semblaient préconçues, dépourvues de sincérité à sa propre oreille. Malgré sa volonté de les faire surgir, les mots et les émotions ne prenaient plus forme dans son âme comme ils le faisaient quelques semaines en arrière.

Claire paraissait ne pas s'en rendre compte. Elle ne s'était pas offusquée de son « oubli de Noël » et de ses silences. Elle semblait moins inquiète malgré les reportages qu'elle devait inévitablement voir sur son écran de télévision. Elle relativisait la perte de son dernier « nouvel emploi ». Il ne devait pas s'inquiéter ; elle « gérait » la maison, sa grossesse et ses états d'âme. « C'est le métier qui rentre », comme l'avait dit Sandreau quatre ans auparavant, ou l'euphorie d'être mère, Sébastien n'aurait su dire d'où Claire tirait sa patience et sa gaieté, mais il se sentait soulagé. Au moins, le front familial lui épargnait un nouveau sentiment d'impuissance.

Puis la compagnie s'enfièvre en quelques heures. L'alerte venait d'être lancée. Une mission était tombée. Des humanitaires ayant refusé d'être évacués se retrouvaient bloqués. Le camp de réfugiés se situait loin de Tombacou, qui monopolisait le gros des compagnies onusiennes. Les nouvelles étaient alarmantes : la situation sanitaire du camp était déplorable et les rebelles menaçaient de les encercler.

« Je croyais que les humanitaires avaient quitté cette zone, fit Braqui à l'adjudant Thomas.

– Oui, les organisations pros l'ont fait. Ils ne sont pas débiles. Ils préservent leur personnel. Ils ont compris qu'un humanitaire mort, ça n'aide plus personne. Ils se sont installés dans des zones moins craignos où ils peuvent faire leur boulot. Mais là, c'est un ramassis d'amateurs qui n'ont aucune logistique et aucun sens des réalités. Ils n'ont que leurs idéaux pour sauver le monde. Ils vont juste réussir à se faire trucider ou à faire trucider ceux qui vont essayer de les sortir de cette merde !

– On y va quand même ?

– À ton avis, Ducon ?

– Ben, si c'est des types complètement barrés, pourquoi on...

– On te demande pas de comprendre ou ce que tu en penses. On te demande d'obéir aux ordres.

– Pourquoi on leur apporte tout ce matériel si on doit les évacuer ?

– C'est pas pour eux. C'est pour monnayer nos passages sur les check-points. »

Pareillement à la route de l'aéroport qu'il connaissait, mais n'avait pas reconnue, Sébastien roulait vers Tombacou. Comme dans ses souvenirs, la route goudronnée avait fait place à une croûte terreuse parsemée de plaques de bitume, puis à un chemin assez plat en latérite pour finir en piste ravinée. Mais avaient disparu les camionneurs shongais attendant un dépannage, les femmes jaillissant des hautes herbes à éléphant, les gamins courant après les véhicules.

Leur colonne remontait celles des réfugiés ou parcourait de vastes no man's land. Ils avalaient les kilomètres sans l'ombre d'un barrage ou d'un pick-up rebelle.

« Ça se passe mieux que prévu », lâcha Sébastien d'un air léger.

L'adjudant s'assombrit.

« Au contraire, ça pue ! Y a trop de réfugiés en mouvement et pas assez de rebelles sur leur chemin.

– Ils peuvent pas être partout.

– Justement.

– Alors quoi ?

– Alors j'ai l'impression qu'ils attendent, qu'ils se regroupent pour leur tomber dessus. Et sur nous aussi par la même occasion.

– Ils peuvent pas être sûrs d'où ils vont.

– Ah ouais ? Ben, ils sont moins cons que toi. T'en connais beaucoup des camps de réfugiés dans la zone. T'en connais des humanitaires encore présents après Tombacou.

– Ben non, mais ils se doutent bien qu'on va pas les laisser.

– Tout comme ils savent qu'on est presque tous consommés entre la capitale et Tombacou. »

Sébastien comprit le piège qui se refermait sur eux lorsqu'il s'aperçut qu'il ne restait que trente kilomètres avant leur arrivée à destination et que les colonnes de réfugiés se rejoignaient comme des rivières pour alimenter un fleuve. Pour la première fois, il se sentit vulnérable parce qu'isolé, en sous-nombre et sous-équipé pour affronter une telle situation.

Son agitation tranchait avec le calme empreint de fatalité de ces gens qui quittaient le peu qu'ils avaient pour bien moins encore. Puis l'ordre tomba dans le dernier kilomètre.

L'adjudant fit stopper la colonne et demanda à Braqui de quitter la cabine pendant qu'il recevait de nouveaux ordres. Sous le regard de son adjoint et de ses chefs de groupe rassemblés à côté du véhicule, il tenta de conserver un masque d'impassibilité même si les muscles de son visage et sa voix plus ferme trahissaient sa colère. Il resta un moment à réfléchir au-dessus d'une carte. Il griffonna quelques notes et appela ses hommes ainsi que Braqui.

« Les gars, c'est la merde, mais va falloir montrer ce qu'on a dans le ventre. Le corridor d'évacuation n'est plus sécurisé. Une compagnie tchadienne va décrocher de Tombacou pour ouvrir un axe plus à l'est. En attendant, le PC bangladais nous demande de tenir ce carrefour et cet axe, fit l'adjudant en pointant son doigt sur la carte.

– À une section ?!

– Pas la peine de gueuler. C'est la mission.

– Et la route qu'on vient de prendre ?

– Il réarticule le dispositif. Trois compagnies vont décrocher pour s'en occuper.

– Mais avec tous ces réfugiés, ils vont être débordés ! »

L'adjudant se pinça les lèvres.

« Ça va s'arrêter. »

Devant le regard perplexe de ses hommes, il hésita un moment avant d'indiquer un tronçon sur la carte : un goulot d'étranglement.

« Là, il n'y aura aucun Casque bleu. »

Le silence se fit. Tout le monde venait de comprendre que, faute de pouvoir canaliser un tel afflux de personnes, les grands chefs aux bérets bleu ciel couleur de paix laisseraient les rebelles massacrer les colonnes en marche pour dissuader les réfugiés de s'engager sur cette route.

« Autre chose, fit-il, embarrassé. On va avoir besoin de tout le monde sur ce putain de carrefour. Mais on peut laisser le PC sans nouvelles des humanitaires. »

Il se tourna vers Sébastien.

« Tu vas prendre deux mecs avec toi, un camion, un poste trans' et tu vas leur expliquer qu'on sécurise leur évacuation. Tu restes en écoute permanente et tu me remontes des comptes-rendus de situation.

– Mais...

– Je peux pas t'emmener, mon gars. T'es sûrement pas un manche avec ton fusil, mais si ça chie, j'aurai besoin de gars qui savent manœuvrer sous le feu. »

Face au regard perdu de Sébastien, l'adjudant ajouta :

« T'inquiète ! Tu seras plus en sécurité que nous. T'as juste à canaliser les humas⁽²⁾ bloqués dans le camp et à filer des infos sur la situation pour le PC. Ça devrait aller vite. »

Il lui tapa sur l'épaule. Un geste qui voulait dire : « T'es un soldat, comme moi. »

La colonne se scinda rapidement et Sébastien se retrouva à la tête de deux hommes : lui au volant, eux, fusil en main, en surveillance sur ce dernier kilomètre jusqu'à ce qu'émerge un décor apocalyptique.

Pas de tentes alignées pour accueillir les réfugiés, pas de points organisés pour la distribution d'eau et de nourriture ni de zones d'hygiène. Non. Rien ressemblant à un travail humanitaire raisonné, organisé, efficace.

Juste des amas d'abris de fortune. Des gens à moitié morts de fatigue ou d'absence de soins, attendant la fin, à même le sol, tandis que des gosses en guenilles couraient parmi eux. Les nouveaux arrivants s'installaient où ils pouvaient sans la moindre surprise, déception ou colère. Les mêmes traits impassibles.

Leur arrivée provoqua un attroupement de gamins qui partirent très vite en voyant que les soldats n'apportaient rien de comestible ou de monnayable. Puis ils surgirent, si blancs au milieu de cette foule si noire. Des visages blafards aux yeux cernés. Tout comme leur folie utopiste, leurs vêtements étaient en lambeaux. Arborant sa chemise crasseuse aux couleurs de son association, elle s'avança, aussi miteuse que ses congénères, mais elle n'avait pas encore perdu son air supérieur de martyr des grandes causes.

« On a dit qu'on ne voulait pas partir ! »

Sébastien donna quelques ordres aux deux soldats l'accompagnant afin qu'un premier compte-rendu soit transmis par radio à l'adjudant.

« Vous avez compris ! On ne veut pas être évacués et on ne veut pas de militaires dans nos pattes !

– Ben, c'est pas trop le moment de jouer au CRS et à l'étudiante, fit Sébastien avec un aplomb qui le surprit lui-même.

– Qu'est-ce que je dois comprendre ?

– Que les vrais humanitaires ont quitté la zone pour installer des camps viables dans des zones accessibles aux réfugiés. Les rebelles avancent et croyez-moi, quand ils vont tomber sur votre bidonville, ils vont s'en donner à cœur joie.

– Je ne vous permets pas ! »

Il la saisit par les épaules pour la tourner face au désastre. Elle se dégagea en s'énervant jusqu'à ce qu'il hausse le ton :

« Vous voyez ou pas ? Vous aidez qui au juste ? Ils sont tous en train de crever. Vous avez provoqué un attroupement de centaines de personnes que vous êtes incapables de gérer et de secourir. Il date de quand votre dernier approvisionnement ? Tout est bloqué. Vous

croyez que vous allez tenir encore combien de temps ? »

La fille se raidit. Elle ravala sa colère quelques instants avant de se draper dans son habit de sainte.

« On ne les abandonnera pas.

– Super ! Ça va leur faire une belle jambe que vous creviez avec eux. »

Puis Sébastien embarqua pour reconnaître la zone et trouver un emplacement. Il stoppa près d'un îlot de tentes encore potables. Certainement les premières avant que les apprentis humanitaires ne se fassent submerger par le flot des déplacés. Des tentes aux couleurs de « Rescue », cette association humanitaire improvisée en deux mois avec quelques sponsors qui s'en mordaient les doigts.

Un homme s'avança vers eux.

« On part quand ?

– Vous avez changé d'avis ? Vous ne voulez plus vous faire découper avec les Shongais ?

– Je ne fais pas partie de l'équipe. Je suis reporter de guerre. »

C'était la première fois que Sébastien et moi nous nous rencontrions. J'avais été bloqué dans une colonne de réfugiés que je suivais pour un magazine. Je n'en étais pas à mon premier conflit. Je savais ce qui nous attendait si nous n'étions pas évacués.

Méfiant les premiers jours, Sébastien est venu me voir sous ma tente de fortune le troisième soir. Il m'a demandé si j'avais beaucoup sillonné le pays ces derniers temps. J'ai dit « oui » avec prudence quant aux informations que ce militaire pouvait vouloir me soutirer. Puis il a fouillé sa poche et m'a tendu une photo de lui, un peu plus jeune visiblement. Lui et un gosse.

« Vous avez croisé ce gamin ?

– Vous avez laissé un souvenir de mission à une Shongaise ? » ai-je fait en rigolant.

À son air grave et absent, j'ai compris qu'il s'agissait de plus que cela. Je ne savais pas encore quoi, mais j'ai ressenti une faille en lui. Alors, je n'ai rien trouvé de mieux que l'honnêteté.

« Je ne sais pas qui est ce gamin et ce qu'il représente pour vous, mais vous ne le retrouverez jamais dans tout ce merdier.

– Il s'appelle Momar Dembé. Il a vécu dans la capitale, mais sa famille venait du sud de Tombacou. S'il n'est pas resté là-bas, il est peut-être ici.

– Il est de quelle ethnie ?

– J'en sais rien. »

Puis il est parti. Inconsciemment, c'est peut-être à cet instant que ce livre a germé ou bien quelques jours plus tard quand j'ai vu quel homme était Sébastien, lorsqu'il a répondu à l'appel de détresse de

cette humanitaire paniquée qui l'avait stoppé à la sortie de ma tente en criant :

« On a un problème ! On est dans la merde ! »

« C'était pas à toi de décider pour moi ! »

De nouveau, Virginie s'oppose à Claire au sujet de son père.

« Il veut te parler. Il veut t'expliquer certaines choses maintenant que tu es grande.

– Faux ! Il veut me parler maintenant qu'il est tout seul. Quand il est barré en mission avec ses potes, jamais il nous appelle. Il se souvient de nous quand il rentre et qu'il s'emmerde dans son appartement. Tout seul comme un con à pleurer sur son sort et à nous pourrir la vie ! »

Claire voit les larmes poindre dans les yeux de sa fille. Elle perçoit toute la peine ressentie des années durant quand son père lui manquait, quand chaque retour était synonyme de regard absent et de silence pesant. Une colère trop vive et des mots trop durs qui cachent si mal une douleur immense.

« Il a insisté.

– Comme toujours !

– Donne-lui une chance de s'expliquer.

– Pourquoi je lui laisserais une chance ?

– Il a fait ce qu'il a pu, soupira Claire.

– Et toi, hein ? Toi ? T'en a pas fait beaucoup aussi ?

– Alors, fais-le pour moi. Parle à ton père. »

Virginie ravale ses larmes et se tait. Elle voit sa mère s'emparer du téléphone.

« Allô, Seb ? C'est Claire. J'ai vu avec Virginie. C'est bon si tu veux passer à la maison samedi. J'ai des courses à faire... Vous pourrez discuter. »

Vaincue, l'adolescente s'enferme dans sa chambre et ne ressort pas pour l'heure du repas malgré les sollicitations douces de sa mère qui se résout à dîner seule sur cette table entourée de chaises vides.

Claire s'interroge sur sa propre obstination à réparer le lien entre sa fille et son père.

Un lien...

Elle se demande si, depuis le début, avant même le premier cri de Virginie, ce lien avait eu une chance d'exister.

Cette seconde mission au Shonga avait marqué une étape décisive dans le lent basculement de Claire : de renoncements en sacrifices, de silence en colère rentrée. Il avait débuté avant même le départ de Sébastien. Lorsque la mission était tombée, ils ne contemplaient plus l'écran de télévision de la même manière. Chacun se murait dans son appréhension et son silence face aux images de massacres. Mais, en son for intérieur, même si elle ne comprenait rien à ce métier des armes, elle ne pouvait s'empêcher de trouver antinomique le bleu des soldats de la paix et le gris acier de leurs armes.

Elle n'avait pas osé lui demander ce qu'il éprouvait lorsqu'il avait paru si troublé en touchant son ventre après lui avoir remis son cadeau de Noël. Il avait certainement pris conscience qu'il pourrait ne jamais connaître son enfant si les événements venaient à dégénérer plus encore. Claire ne pouvait pas se douter qu'à cet instant, l'image du petit Momar venait de reprendre place dans l'esprit de son mari. Il était préférable qu'elle n'en ait pas eu conscience ; elle ne lui aurait pas pardonné. Elle n'aurait certainement pas été aussi compréhensive lors de ses appels en provenance du Shonga.

Dès le premier, elle avait compris que quelque chose n'allait pas. Jamais, il ne l'avait contactée si tôt après son arrivée. Jamais, il ne la laissait parler aussi longtemps. Jamais, il ne s'intéressait autant à sa vie de famille. Même le son de sa voix était différent : plus retenu, plus voilé, plus hésitant.

De tels changements l'avaient empêchée d'évoquer sa rancœur lorsque sa grossesse allait lui interdire d'honorer le premier emploi intéressant qu'elle avait fini par trouver au bout de quatre années de disette dans cette ville sinistrée, maintenue en vie grâce à la présence du régiment et des centaines de familles de militaires. Elle ne lui parlait pas, non plus, de ces longues journées de solitude dans ce bel appartement trop vaste pour eux, dans un immeuble à moitié vide de ses occupants. Non. Pas un mot sur ses douleurs physiques et morales, sur ses angoisses et son amertume. Serrer les dents parce que ce qu'il vivait devait être bien plus dur. Opposer aux silences de son mari le flot enthousiaste de ses paroles. Repenser aux images des informations et ne pas rajouter ses propres problèmes aux siens. Subir pour qu'il puisse remplir sa mission et lui revenir vite, sain et sauf, inchangé comme si le Shonga et ses massacres n'avaient jamais existé.

Son ventre s'arrondissait, les appels de Sébastien s'intensifiaient tout comme les combats au Shonga. Claire ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi les Casques bleus n'intervenaient pas. Pourquoi

son mari avait le temps de lui téléphoner quand des gamins se faisaient massacrer en direct à chaque journal de 20 heures ? Au fond, elle commençait à se réjouir de ne pas travailler. L'époque des images de beaux paysages et de soldats glorieux était révolue. Elle était contente de ne pas avoir à subir les questions de collègues sur l'inaction des militaires. Claire était heureuse de ne pas avoir à se justifier à la place de son mari.

Puis les coups de fil avaient subitement cessé. Sébastien l'avait prévenue qu'ils étaient en alerte et qu'une mission pouvait se déclencher sans qu'il ait le temps de la prévenir. Elle ne devait pas s'inquiéter. En cas d'urgence, elle pouvait contacter son régiment. Ils sauraient quoi faire pour venir en aide à Claire et l'avertir au Shonga.

Mais elle aussi était en alerte et n'avait pas eu le temps de prévenir. Les contractions étaient apparues en pleine nuit, si fortes, et si précocement. Elle avait tenté d'appeler le portable de Sébastien. Rien, hormis la voix préenregistrée d'une femme sans visage et sans âme qui l'invitait à renouveler son appel. Le flot du liquide amniotique l'avait saisie si vite. Les cours théoriques de préparation à l'accouchement lui parurent soudainement abscons, déconnectés de la réalité de ce premier accouchement qu'elle affrontait seule.

« Ça ne devait pas arriver maintenant ! » répétait-elle à haute voix, bloquée dans sa panique.

Dans un éclair de lucidité, elle composa le 18. L'opératrice la calma en quelques mots :

« Ne vous inquiétez pas, madame. Détendez-vous. Je vais avoir besoin de votre adresse. »

Claire se calmait au son de la voix humaine qui lui répondait.

« Les secours sont en route. Déverrouillez votre porte afin qu'ils puissent intervenir au cas où vous ne pourriez pas le faire. Allongez-vous. Ils arrivent. »

Une voix apaisante qui répondait à sa détresse contrairement à celle du répondeur de son mari, hautaine et incapable de lui offrir un peu d'aide ou tout au moins un réconfort.

Ce furent les mains d'un pompier, puis celles d'une infirmière, d'une sage-femme, d'une aide-soignante et enfin celles d'une puéricultrice qui accompagnèrent Claire dans les douleurs de l'accouchement. Les premiers bras masculins que connut Virginie ne furent pas ceux de son père, mais d'un obstétricien. Dès le départ, rien n'était prédisposé pour qu'une belle histoire se noue entre eux. Certes, à l'époque, il ne s'agissait que d'un minuscule point sur la ligne d'une vie, mais l'avenir et le métier de Sébastien allaient leur voler le reste, tout ce qui aurait pu s'écrire tendrement entre eux.

À la maternité comme à son retour chez elles, la mère et l'enfant n'avaient pas été seules. Évelyne, la mère de Claire était venue les

aider dans cette période compliquée. Cependant, Claire avait payé cher cette main tendue. Évelyne avait profité de l'absence de son gendre, de l'inexpérience et de l'isolement de sa fille pour lui asséner des litanies de conseils sur l'art de s'occuper d'un enfant et tant pis si les temps avaient changé, tant pis si elle n'avait pas été, elle-même, exempte de certaines erreurs, tant pis si sa fille avait besoin qu'on lui foute la paix.

Claire lui avait demandé de la laisser seule pour Noël. Campée dans le salon dont elle avait pris possession, Évelyne s'était entêtée :

« Je ne vais pas t'abandonner le soir de Noël avec ton bébé. Quelle mère je serais ? »

Quelle mère avait-elle été bien avant ce réveillon ? Cela, Évelyne ne se le demandait jamais. Il s'agissait plutôt de savoir pour qui elle passerait devant ses amis s'ils apprenaient qu'elle réveillonnait sans sa fille et sa petite-fille alors que tous savaient que son gendre était absent. Les amis d'Évelyne, qui téléphonaient à chaque sursaut médiatique au Shonga. Des gens qui assouvissaient leur curiosité malsaine et malade en tentant de savoir ce que le mari de Claire avait vu.

Prête à saisir la moindre indiscretion, Évelyne rôdait près du téléphone lorsque Claire recevait un appel. Heureusement que Sébastien ne se manifestait plus depuis des jours. Elle tentait d'en savoir toujours plus :

« C'est normal qu'il appelle pas ? »

« Tu crois qu'il est courant pour ton accouchement ? Parce que c'est quand même bizarre qu'il appelle pas ? »

« Qu'est-ce qu'il fait, au juste, là-bas ? Parce que ça doit être vraiment spécial pour qu'il appelle pas. »

« Hier, Martine a vu un reportage sur les viols des femmes là-bas. C'est une honte que personne ne fasse quelque chose. Il t'a pas dit pourquoi ils ne font rien ? Enfin, ça et le fait qu'il n'appelle pas, c'est bizarre. »

Claire et Virginie sortaient de moins en moins de la chambre afin d'éviter de tomber sur celle qui devait les aider. Un secours que Claire payait au prix fort à grands coups de patience et d'acceptation de violation de son intimité.

Au bout de neuf jours, prit forme en elle le premier ressentiment envers Sébastien : celui de l'avoir mise dans cette situation infernale en n'assumant pas la part de ce qu'il avait voulu et engendré.

Tout en douceur, Claire avait fini par congédier sa mère en lui expliquant que Sébastien rentrait plus tôt que prévu et qu'il fallait qu'ils se retrouvent tous les trois pour la première fois... seul à seul.

« Je t'assure. On va se débrouiller.

– Je peux louer un gîte et venir t'aider pour les courses et les repas. Il va sûrement être crevé. Il ne pourra pas trop te donner de coups de main.

– Non, non. Je te remercie, tu en as déjà fait beaucoup.

– T'inquiète pas. J'ai de la ressource.

– Je sais. Je n'en doute pas, mais ça va aller. Je t'assure.

– Moi, j'en suis pas si sûre. Avec tout ce qu'il a dû voir là-bas...

– On verra. Au téléphone, il avait l'air d'aller bien.

– Si tu le dis... Y a quand même des choses qui laissent des traces et avec la petite qui ne fait pas ses nuits.

– Merci, maman. Mais, ça va aller. »

Après l'avoir flattée au-delà du raisonnable et l'avoir remerciée tout autant afin de ménager la susceptibilité de sa mère, Claire avait enfin pu se retrouver seule quelques jours avant que Sébastien ne revienne. Commencèrent alors les angoisses. Les mots d'Évelyne tournaient dans la tête de Claire comme toutes les fois qu'elle lui jetait crûment des vérités amères. Avec tout ce que Sébastien avait vu, quel homme allait-elle découvrir dans quelques jours ? Quelle vie allaient-ils mener maintenant qu'ils étaient trois et que son mari était allé « là-bas » ?

Elle n'eut pas longtemps à attendre la réponse à ses questions. Lorsqu'elle le vit sur la place d'armes du régiment, elle faillit ne pas le reconnaître ; maigre, des rides creusées sur son visage, le regard froid. Il tourna la tête. Elle esquissa un sourire qui respirait si peu la joie qu'elle préféra l'effacer. Il s'avança vers elle comme si on l'y obligeait, comme s'il voulait repousser ce moment.

Lorsqu'ils furent suffisamment proches, comme pour retarder les premières phrases qu'aucun des deux ne trouvait, Claire avança le cosy face à Sébastien, qui ne le saisit pas. Il le contempla d'un regard froid. Il ne poussa pas la couverture pour découvrir son enfant. Face au visage déconcerté de Claire, il se crut obligé de préciser :

« Je préfère la voir à la maison. »

Elle n'insista pas. En silence, ils regagnèrent la voiture. Elle s'installa au volant. Au fil des kilomètres, il resta interdit face au paysage qui défilait sous ses yeux comme s'il découvrait un monde inconnu, comme s'il ne reconnaissait plus le décor de sa vie d'avant.

Puis ses traits vacillèrent à l'approche du bois qui bordait la route

nationale. Il lui demanda de se garer au plus vite. Affolée, elle se rangea sur le bas-côté.

Il se détacha. Il jaillit de la voiture. Il ouvrit la porte arrière. Il se jeta sur le cosy, serra son enfant et s'effondra en larmes.

Chaque jour, il esquiva les tentatives de Claire pour l'inviter à se confier sur ce qu'il avait vécu là-bas. Il ne lui demanda pas non plus de raconter son accouchement et les premiers jours de Virginie. Elle se trouvait face à un mur de silence et au regard d'un homme qui l'effleurait, mais ne la voyait pas.

Cependant, les journées étaient encore préférables aux nuits où les cris de son mari brisaient le silence et la quiétude. Des hurlements de terreur auxquels répondaient ceux, apeurés, de Virginie. Sans le savoir, Claire serait condamnée à entendre leurs cris de désespoir se faire écho des années durant. Seul son cri à elle demeurerait muet.

Au bout de trois mois, ivre de fatigue, d'impuissance et de colère, elle lança d'une voix étranglée :

« Mais qu'est-ce que t'as fait là-bas pour devenir comme ça ?

– Le bébé et toi, vous allez bien, c'est l'essentiel.

– “Allez bien” ? Mais tu veux rire ? Tu ne vois pas la vie de merde qu'on a ? Tu ne vois pas ou tu ne veux pas voir ? Tu ne dis jamais rien. Tu hurles toutes les nuits. Tu n'appelles jamais ta fille par son prénom. Tu ne la tiens jamais. »

Le regard impassible, il continuait de se taire. Il ne manifestait aucune réaction, pas même la fuite.

« En tout cas, y aura jamais de deuxième. Je n'ose même pas imaginer la catastrophe avec un second enfant. T'es pas un père. T'es même plus un mari ! »

Si j'avais connu Claire à cette époque, si j'avais été proche de Sébastien comme aujourd'hui, j'aurais pu expliquer ce que ni l'un ni l'autre ne comprenaient. Sébastien n'était pas revenu du Shonga tout comme moi je n'étais pas revenu de certains reportages. Quatre divorces avaient été le prix à payer.

À partir de cette seconde mission, Sébastien n'en reviendrait jamais plus.

J-1065 AVANT EXPLOSION

Sébastien roule en direction de l'appartement de Claire. Malgré des années de guerre, se retrouver seul avec sa fille lui fait peur. Il commence à regretter de s'être laissé convaincre de lui parler. Il ne sait pas ce qu'il faut avoir le courage de dire et ce qu'il faut oser taire pour qu'une adolescente comprenne sans se méprendre. Reculer n'est plus possible. Une énième défection romprait définitivement les liens avec sa femme et sa fille.

Immobilisée dans un bouchon, la voiture ne bouge plus. Si seulement il pouvait demeurer là, pendant des heures sans pouvoir avancer ou reculer. Il serait dans l'incapacité d'honorer ce rendez-vous avec sa fille. Cela ne serait pas de sa faute. Au fond de lui, il pressent que l'histoire va se répéter.

Il avait déjà tenté d'expliquer « là-bas », de faire comprendre pourquoi il ne pouvait plus être comme « avant ». Il avait essayé avec son père que Claire avait appelé au secours après tant de nuits blanches passées à entendre les hurlements de son mari, face à son mutisme entêté répondant à ses interrogations. Claire s'était dit que seul un homme comme son père pourrait les libérer de cette croix. À lui, Sébastien arriverait à se confier.

Malgré les klaxons qui s'énervent dans cet agglomérat de véhicules bloqués, Sébastien n'est plus dans cette rue envahie de visages impatients derrière des pare-brise. Il est face à son père. Il contemple la peine dans les yeux de ce vieil homme qui a du mal à reconnaître son fils. Un regard également rempli de remords.

« Si j'avais su, je t'aurais dit de ne pas t'engager.

– C'est la faute de personne.

– Peut-être... Mais c'est jamais beau la guerre. »

Cette perche tendue par son père, Sébastien avait tenté de la saisir pour parler et se libérer, mais, comme au téléphone avec Claire, les mots étaient restés bloqués.

Il embraye. Il avance d'un mètre et stoppe de nouveau.

Un blocage, des images dans son esprit qu'il ne parvenait pas à faire vivre en mots. S'il n'y était pas arrivé avec son père comment le pourrait-il avec sa fille ? Comment ne pas tuer l'insouciance en expliquant ce qu'il avait fait après que cette humanitaire était allée le chercher à la sortie de la tente ? Les quelques heures, les quelques jours, les quelques années après.

Celle qui voulait mourir avec les Shongais avait jailli face à Sébastien à la sortie de la tente. Elle était paniquée.

« On a un problème ! On est dans la merde ! »

J'étais sorti à mon tour et je les avais suivis jusqu'à cet abri de fortune fait de bâches trouées. Des enfants en guenilles attendaient à l'entrée. Intrigués, mais nullement affolés, ils jetaient des coups d'œil au spectacle. Bien avant de pénétrer dans la tente, nous fûmes saisis par une odeur infecte d'excréments et de mort.

La femme souleva un pan de plastique. Ils étaient allongés à même le sol. Une femme et cinq enfants, le corps déjà gris, baignant dans des flaques de diarrhées et de vomissures. Sébastien grimaça sans comprendre l'urgence pour autant. Moi, j'avais déjà saisi la catastrophe qui s'abattait sur nous.

« Choléra... » lâchai-je.

La femme hocha mollement la tête tandis que Sébastien écarquillait les yeux. Un homme de l'organisation humanitaire nous rejoignit.

« Aline, y en a d'autres qui ont des symptômes. Va falloir les isoler en vitesse et passer des consignes dans tout le camp.

– T'as de quoi les soigner ?

– Putain, réveille-toi ! Ça fait trois semaines qu'on vit sur nos stocks. À part des pastilles de javel, j'ai à peine de quoi nous soigner si on chope cette saloperie. Faut les isoler pour pas contaminer les autres, mais on ne peut rien faire ! Je t'avais dit qu'il fallait préserver les points d'eau et les obliger à tout faire bouillir. Je t'avais dit qu'on devait aménager des latrines ! Je t'avais d...

– Merde ! Je sais ! Merde ! »

Puis j'ai vu Sébastien se ressaisir, réfléchir et demander d'une voix posée :

« C'est combien le délai ?

– Le délai de quoi ? D'incubation ?

– Oui.

– Douze heures à cinq jours. »

Sébastien s'accroupit et prit sa tête dans les mains tandis que les humanitaires présents se déchiraient entre mesures à prendre et reproches. Moi, je ne regardais que Sébastien, cet homme si jeune, mais tellement conscient du drame qui se jouait et de la responsabilité dont il se sentait investi. Il se redressa.

« O.K. ! Y a des Shongais qui peuvent nous aider ?

– Oui, mais...

– Alors je vais mettre mes hommes à la sécurisation des points d'eau.

Vous faites dégager tous les réfugiés dans un rayon de trois cents mètres. Vous prenez des types pour creuser des latrines à l'écart. Vous mettez en place une autre zone éloignée pour les malades. Vous organisez des maraudes pour les consignes sanitaires et pour détecter les gens qui ont des symptômes.

– Et les morts ? demanda l'infirmier.

– Qu'est-ce qu'il faut en faire ?

– Les enterrer au plus vite.

– Pas le temps... » fis-je, songeur.

Sébastien se tut et son visage devint dur comme si un effort intense lui cisailait le corps.

« Trouvez-moi dix gars. »

Il laissa les humanitaires s'éloigner et me prit à l'écart. Je me doutais de ce qu'il s'apprêtait à faire et de ce qu'il allait me demander.

« J'ai pas envie de voir dans la presse des photos de militaires brûlant des cadavres de gosses et de femmes.

– J'ai pas envie d'en prendre. Je suis reporter de guerre. C'est mon boulot de raconter ce qui se passe, mais je ne fais pas de politique. Je sais ce que c'est que la guerre.

– Vous, oui, mais pas vos chefs.

– Je ne parlerai pas de vous ni de ce camp. Vous avez ma parole. On va juste essayer de survivre à ça. »

À la fin de la journée, le « bidonville » commençait à se réarticuler. Des zones avaient été dégagées et des pastilles de javel, distribuées aux Shongais qui aidaient au transport des cadavres en lisière de forêt, dans un coude juste assez grand pour ne pas être visible de la « zone vie » bien que personne ne puisse ignorer cet étrange cortège moyenâgeux : des charrettes à bras faites de brique et de broc effectuaient leurs sinistres enlèvements puis allaient décharger les dépouilles sur un lit de bois improvisé pour faire partir le feu. Une simple amorce pour un brasier qui se nourrirait d'une chair humaine toujours plus abondante au fil des jours.

En détail, Sébastien avait rendu compte de la situation. De ma présence également. Il avait présenté les mesures conservatoires envisagées. L'adjudant avait lui-même fait remonter ces informations. Tous deux avaient attendu les ordres. « Attendez » était la seule réponse à leurs nombreuses relances pendant que l'épidémie, elle, ne patientait pas. Puis le vieux militaire rompu à l'urgence appela :

« On n'a toujours pas reçu les ordres. Point de situation.

– Ça va vite. On en ramasse de plus en plus. L'infirmier dit que si on s'occupe pas des cadavres très vite et qu'il pleut, on risque de polluer les points d'eau.

– On va pas pouvoir évacuer avant cinq jours et on peut pas avoir de

renfort et de ravitaillement. Les humas et le journaliste, tu les sens comment ?

– Dans la merde. »

Un long silence puis...

« Je te donne l'ordre de brûler les cadavres.

– Mais si le PC...

– Je peux pas allumer le feu, mais j'en prends la responsabilité. »

Lorsque la nuit tomba, une lueur et des fumées âcres s'élevèrent dans la pénombre tandis que les tombereaux de misère continuèrent leurs norias infernales.

Les humanitaires et moi étions là lorsque Sébastien déversa l'essence et jeta les allumettes. Il avait décidé de ne laisser cette responsabilité et, peut-être, cette culpabilité, à personne d'autre que lui. Il l'avait acceptée comme un devoir. Tels des complices, nous avions choisi d'être présents pour tenter d'alléger son fardeau, mais aussi pour sceller un pacte de silence sur ce que nous étions obligés d'accomplir et que d'autres pourraient ne pas comprendre ou seraient tentés d'utiliser à des fins moins altruistes.

Nous étions là, les mines blafardes, sales, hirsutes face à ce bûcher funéraire incongru. Sébastien, en chaman improbable dans son treillis raidi de sueur et de terre rouge, embrasa le bois et fit jaillir des flammes avalant les corps.

Les jours qui suivirent, nous l'avons laissé gérer les groupes de Shongais chargés de surveiller la crémation et l'arrivée des cadavres. Sébastien avait organisé des équipes, des relèves, le rationnement alimentaire. Mort de fatigue, il n'arrêtait pas. Il s'affairait partout. Il fuyait la peur de se retrouver seul avec ses pensées.

Dans ses yeux qui glissaient sur le feu, sur les morts, sur les mourants et la misère, je regardais naître le mal qui le ronge aujourd'hui. Ce n'est que le lendemain que j'ai vu cette gangrène mentale exploser au grand jour. Il était face au bûcher, une dépouille à ses pieds. Les Shongais le forçaient à s'éloigner, mais il était bloqué, les yeux baissés vers ce corps. J'ai accouru et j'ai vu.

Un enfant d'une dizaine d'années, le visage rond et les genoux écorchés le regardait de ses yeux fixes.

« C'est pas lui, Sébastien, ai-je dit en le reculant avec douceur.

– Attendez ! Je suis pas sûr !

– Sébastien, ce gamin s'appelait Moussa », mentis-je.

Il n'eut même plus le discernement de me demander comment je pouvais connaître le nom de ce gosse.

Maintenant que les années ont passé et que je sais ce qui a découlé de ces quelques secondes, j'aurais dû le laisser tomber de fatigue devant ce cadavre en lui disant qu'il s'agissait bien de Momar.

Le lendemain, je le trouvais encore plus affairé que la veille avec une autre lueur dans le regard. Je le vis donner des biscuits de ration à des gosses qui partirent naviguer dans le camp de tente en tente. Aline, l'humanitaire se porta à mes côtés et ne le quitta pas des yeux.

« Pour un militaire, il est étrange cet homme.

– Pourquoi ?

– Ce matin, il a consulté la liste des morts.

– Des morts ?

– On a eu beau lui dire qu'on arrive plus à la tenir à jour, il s'est tapé les vingt-trois pages avant de retourner au bûcher.

– Il cherchait quoi ? fis-je avec la peur qu'elle me confirme ce que je redoutais.

– Un gosse qu'il a connu au Shonga. »

Je fermai les yeux.

« Et les gamins à qui ils donnent des biscuits ?

– Il leur demande d'interroger les gens. C'est beau quand même. »

Je ne répondis pas à sa remarque d'une naïveté affligeante. Tout comme elle avait été incapable d'accepter la réalité de ce camp désastreux, elle ne voyait pas la folie qui se dissimulait dans l'obsession de Sébastien, dans sa lutte contre l'impossibilité de retrouver un gosse et de racheter son impuissance à guérir un pays qui n'était pas le sien.

Quatre jours à mener une vie de mort. À voir les gens s'éteindre, à s'empressement de ramasser les corps pour les livrer aux flammes. Une odeur infernale où se mêlaient la fumée, la maladie et la saleté. Sébastien tenait à grands coups de café, de cigarettes et d'alcool, lui qui en buvait si peu et ne fumait pas. Malgré ces expédients, il conservait une lucidité et une énergie anormales. Une fuite en avant pour ignorer les horreurs de son quotidien. Mais tôt ou tard, ces images, ces sons et ces odeurs le rattraperaient, le traqueraient malgré le temps et les kilomètres.

Soldat en alerte constante et jamais relevé, Sébastien Braqui luttait contre une maladie avec un brasier comme unique arme. Je devais l'obliger à s'arrêter quelques heures. De force, je le tirais et l'infirmier prenait sa place malgré sa répugnance évidente à voir ces monceaux de corps carbonisés. Nous sillonnions entre les tentes pour arriver à celle que nous partagions tous deux désormais.

Chaque fois, elles nous attendaient face à l'entrée, telles des statues sans âme. Elles relevaient leurs débardeurs en loques pour dévoiler leurs seins et nous faire comprendre que nous pouvions en disposer contre un peu de vivres ou quelques pastilles de javel supplémentaires. Pas de paroles dans leurs bouches closes, pas de gêne dans leurs yeux vides, juste un moyen comme un autre de survivre à l'enfer de la misère, de la guerre, de ce camp et de l'épidémie. Nous les chassions sans ménagement même si nous savions qu'elles reviendraient inlassablement comptant sur la fatigue, le désespoir et la faiblesse masculine.

Après ces femmes, arrivaient les gosses. Ils venaient livrer le fruit de leurs recherches, monnayer des informations fausses et réclamer encore plus pour questionner les réfugiés :

« Tu comprends, c'est dangereux. Très dangereux. La maladie, moi, je dois aller parler à la maladie dans toutes les tentes. Je prends tous les risques pour lui.

– Et lui, tu crois qu'il fait quoi ? » fis-je face à cet adolescent qui refusait de partir sans une plus grosse rétribution.

Je n'en pouvais plus de perdre mon temps à entendre tout et son contraire. À écouter ces gosses entretenir de faux espoirs auprès de Sébastien, car ils avaient immédiatement compris le filon inépuisable qu'ils détenaient.

« Casse-toi !

– Non. Je veux lui parler. C'est lui qui cherche et qui dit.

– Il faut qu'il dorme.

– Il dit aussi qu’il faut retrouver l’enfant. »

Je finis par lui lâcher quelques pastilles de javel. Ne pas réveiller Sébastien. La quête insensée de Momar Dembé, je m’en chargerais pour lui. Quand il dormirait, je supporterais temporairement cette part de sa folie. Le reste du temps, face au brasier, je savais pourquoi il s’imposait le spectacle de chaque visage, charrette après charrette, dépouille après dépouille. Il cherchait Momar dans la mort.

Je suis resté longtemps à me prendre la tête dans les mains. L’un des gosses était arrivé avec cet éclat de sincérité dans les yeux. Alors moi aussi, j’avais fait ce que je savais faire. J’avais recoupé les informations. J’étais allé à la source. J’avais poussé le pan d’une autre tente. J’avais écouté. On m’avait traduit. J’avais rétribué grassement le gosse et la vieille puis j’étais retourné d’où je venais. J’ai passé des heures à prendre une décision, à revenir dessus jusqu’à comprendre qu’elle ne m’appartenait pas. Alors, lorsque je suis allé extraire Sébastien de son brasier, je l’ai conduit jusqu’à elle.

La vieille était toujours là, assise sur le sol à attendre que les heures de sa vie passent. D’une voix monocorde, elle a redit dans sa langue la même histoire traduite par un autre gosse à rétribuer. Elle a parlé d’une famille Dembé originaire d’un village bombardé au sud de Tombacou. D’une mère et de trois enfants morts. De deux autres de ses enfants partis pour la capitale dans le flux des réfugiés. Momar et Coly Dembé, ses voisins. Momar qui « travaillait » avec les militaires pour subvenir à leurs besoins.

C’est à ce moment que nous aurions dû partir. Avant qu’elle ne prononce ces mots qui allaient finir de déchirer la raison de Sébastien.

« Momar devait partir avec son frère. Il a préparé le sac pour le voyage. Mais il est revenu. Les militaires l’ont pas ramené avec eux. Et puis Coly, le petit frère, est tombé malade. Il est mort. Alors Momar est parti travailler avec les buveurs de sang. Je pense que Momar il vit encore et il tue maintenant. »

Je n’ai jamais su ce que Sébastien avait donné comme informations aux gamins. Je n’ai jamais pu avoir la certitude que la vieille disait vrai ou avait savamment concocté ce discours aux accents de vérité pour plaire à la générosité de Sébastien. En revanche, je sais sans l’ombre d’un doute que Sébastien y a cru sans hésitation.

Si l’ordre de repli était arrivé quatorze heures plus tôt, Sébastien n’aurait rien su et aurait pu se rendre à l’évidence, déposer les armes face à cette quête impossible, envisager la mort de Momar et mettre un point final à cette obsession.

Mais la radio a craché cet ultime message quatorze heures après que la vieille avait livré son histoire. Lorsque Sébastien nous a annoncé la nouvelle, nous n’avons pu réprimer un soulagement, une joie de quitter cet enfer. Il a donné des ordres. Nous nous sommes préparés à

partir comme des voleurs pour ne pas alerter les réfugiés, pour ne pas provoquer d'émeute. Nous sommes partis avec presque rien. Nous avions si peu et le reste risquait d'être contaminé.

Comme d'habitude, au petit matin, après une dernière livraison de corps à jeter aux flammes, je suis allé chercher Sébastien. Nous avons traversé le camp encore endormi que le bruit anormal du moteur du camion a mis longtemps à sortir de sa torpeur. Comme des voleurs, nous avons rapidement embarqué. Encore poisseux de sueur et de crasse, puant la fumée âcre, Sébastien a accéléré, les yeux rivés sur son rétroviseur. Nous avons fui.

Tous ceux qui ont eu le malheur de jeter un dernier regard en arrière n'ont pas pu oublier ces gamins aux yeux remplis de sommeil et d'incrédulité voyant ce camion s'évanouir dans une traînée de poussière.

Tout comme Sébastien, je les revois encore face à ce bidonville livré à lui-même. Nous ressentirons toujours ce sentiment de honte de les livrer à la double menace de la maladie et des machettes.

Dans la grisaille de poussière et de fumée, les enfants ont couru et nous ont adressé de grands signes d'au revoir face au charnier ardent.

Ce que nous avons trouvé sur cette route qui nous menait au point de jonction avec le reste de la section de Sébastien nous révéla la violence des combats. Des corps de rebelles jonchaient l'axe. Sporadique au début de notre approche, le nombre des « buveurs de sang » morts ne cessait de croître à mesure que la distance s'amenuisait. Des corps cisailés, tranchés, défigurés par les balles. Assis dans la caisse du camion avec les humanitaires évacués, je contemplais le visage statufié d'Aline, qui devait enfin saisir l'ampleur du massacre auquel elle venait de réchapper.

Lorsque l'adjudant Thomas nous accueillit avec ses hommes, nous semblions tous dans le même état ; sales, émaciés, érodés par la fatigue. Des naufragés de l'horreur et de la mort. Il m'expliqua ce que je savais déjà : dès notre arrivée, les humanitaires et moi-même serions immédiatement pris en compte par les renseignements pour être « débriefés ». Ne sachant pas si, un jour, nous reverrions Sébastien, nous lui avons dit au revoir. L'infirmier et moi-même l'avons remercié également, peut-être parce que nous étions les seuls à comprendre la dureté de sa tâche et surtout à quelle part d'humanité il avait dû renoncer pour nous sauver.

Nos routes se sont séparées, mais je sais que lorsqu'il a rejoint la capitale à son tour, le compte-rendu de ce qui s'était passé dans le camp de réfugiés avait déjà été transmis et traité en haut lieu, bien loin du Shonga. Ni Sébastien ni moi ne pourrions révéler ce qui s'était vraiment passé. Des précautions avaient été prises. J'avoue ne jamais avoir cherché à savoir lesquelles. Je ne voulais pas rester enfermémentalement dans ce camp de fortune où je verrais sans fin des corps se faire dévorer par les flammes sous les yeux d'enfants attendant leur tour en riant.

Dès que Sébastien put rejoindre le capitaine de la compagnie, ce dernier lui annonça son retour anticipé et la naissance de sa fille quelques jours plus tôt lorsqu'il embrasait des corps d'enfants. Un médecin militaire était présent et insista pour que Sébastien s'entretienne avec la cellule psychologique, il n'eut pas son mot à dire. Le soldat répondit au docteur :

« Pas maintenant ! Il a certainement plus envie d'entendre la voix de sa femme que celle de votre psy. »

Belle intention aux conséquences irréversibles et mortifères, car, seul face au téléphone, Sébastien aurait voulu et pu parler à un psy, à un padre, à un soldat et même à un reporter de guerre, à quiconque ayant vécu « ça » ou quelque chose d'approchant. À quiconque excepté sa

femme.

Il composa le numéro et raccrocha aussitôt avant de s'isoler jusqu'à la consécration de sa honte quelques jours plus tard, une poignée d'heures avant notre retour chez nous.

Sous bonne garde, je m'apprêtais à être transféré vers l'aéroport. Profitant d'une période de cessez-le-feu, certains esprits toujours aussi loin de l'enfer du Shonga avaient cru bon d'organiser une cérémonie de remise de médailles. Idée tout aussi inutile que dévastatrice face à l'ampleur du désastre. Elle ne ferait jamais oublier que l'action des soldats de la paix avait été paralysée. Elle n'avait pas contribué à sauver des vies et encore moins à rétablir la paix comme l'avenir allait le prouver si violemment.

Sur le sol poussiéreux de la place d'armes de fortune au centre du camp, je voyais ces soldats dont les treillis propres et impeccables ne parvenaient plus à faire oublier la défaite militaire et humaine. À la lecture des lettres les félicitant pour leur évacuation des ressortissants et leur attitude exemplaire, je voyais leurs regards s'emplir d'amertume, malgré leur air martial.

Sébastien avait dépassé l'amertume pour s'élancer vers l'aigreur et la rancœur. Comment ne pas sombrer lorsqu'on vous félicite pour avoir sauvé des vies alors que chaque téléspectateur savait que vous aviez fermé les yeux sur des dizaines d'autres qui auraient pu être épargnées si votre main avait appuyé sur la détente de votre fusil ? Comment ne pas entrevoir les oscillations des flammes d'un charnier fumant dans celles de ce drapeau bleu flottant au-dessus de cette cérémonie d'opérette montée à la hâte avant d'embarquer dans des camions et de décamper de cet enfer ? Comment ne pas avoir envie d'arracher l'épingle de cette médaille lorsqu'elle vous transperce le cœur en même temps que la veste sur votre poitrine ? Comment réussir à continuer sa vie comme si de rien n'était alors que vous porterez à jamais cette marque d'opprobre déguisée en reconnaissance glorieuse ?

Le sac sur l'épaule, prêt à partir, je m'étais retourné une dernière fois. J'ai vu la honte dans les yeux de ces hommes mis à l'honneur. La honte de n'avoir rien pu empêcher alors qu'ils y étaient préparés.

Un sentiment de n'avoir pas été un soldat, mais le complice attentiste des buveurs de sang.

En quelques heures, Sébastien était passé des terres damnées du Shonga au monde de paix de son sol natal. En si peu de temps, le soldat devait redevenir le fils, le mari, le père que ses proches et ses concitoyens avaient connus quatre mois auparavant.

Sébastien avait obéi et était revenu sans avoir pu vider son sac d'horreurs. Dans l'avion, il n'arrivait pas à croire que le cauchemar était terminé, qu'il allait revoir sa femme et découvrir son enfant. Il ne faisait que ressasser ce qu'il avait vu, entendu et aurait pu faire. Dès qu'il pensait à sa fille, ses pensées dérivait vers l'enfant du check-point, celui à la machette ensanglantée... Momar peut-être. Un effort également pour penser à sa fille et à sa femme. Une femme comme toutes celles qu'il avait vues dans les rues de la capitale... violées, égorgées, démembrées, éventrées. Il somnolait, se réveillait en sursaut. Il minimisait ; il était encore trop proche du Shonga, mais tout changerait quand il reverrait son pays, la paix, sa femme et son enfant. Le Shonga et ses suppliciés seraient un lointain souvenir. Il pourrait mettre « ça » de côté. Il y arriverait. Il en était sûr. Il le faudrait bien.

Très vite, trop vite, Sébastien se retrouva sur une autre place d'armes bitumée, et propre, celle-ci. Claire était déjà arrivée. Il l'avait aperçue en entrant dans le régiment, mais il ne se précipita pas. Il prit son temps pour récupérer ses sacs, pour s'entretenir avec son commandant d'unité. Il voulait repousser le moment d'affronter cette nouvelle vie qui l'attendait, pour retarder les éventuelles questions, car il ne savait toujours pas comment parler de l'indicible, comment trouver des excuses à ce qu'ils n'avaient pas fait « là-bas ».

Mais bien vite, il ne resta plus qu'elle et lui sur cette place d'armes qui lui parut soudainement si vaste à traverser. Quand elle fit mine de s'approcher en esquissant un sourire, il sut qu'il n'avait plus d'autre choix que de l'affronter, elle et ce cosy qui pesait au bout de son bras. Plus vite qu'il ne l'aurait souhaité, ils se firent face. Sans un mot, elle lui tendit ce couffin comme pour le charger d'une autre mission.

Sébastien ne se sentait pas prêt pour ce nouveau rôle que Claire lui assignait sans comprendre qu'un être humain ne peut pas passer si vite d'une vie à l'autre, sans transition, sans un mot. Pourtant, elle devait bien s'en douter. Elle avait dû voir les infos à la télé. Elle ne pouvait pas faire comme si elle ne savait pas, comme si de rien n'était.

« Je préfère la voir à la maison. »

Repousser encore et encore l'échéance avec cette peur de ne pas être compris, de craquer. Dans un mutisme entêté, loin de l'euphorie des

retrouvailles, ils se dirigèrent vers le parking et Claire prit le volant.

Sous les yeux de Sébastien se déroulaient des scènes de vie étranges : des supermarchés d'où sortaient des chariots pleins d'abondance, des rues où des gens ne fuyaient pas, des enfants armés de cartables. Il se sentait étranger à ce monde qu'il avait pourtant connu toute sa vie. Accaparé par ce sentiment de décalage, il ne pensait plus directement au Shonga jusqu'à ce que cette lisière de bois apparaisse.

Soudain, il ne se trouva plus dans cet habitacle embaumé du parfum de sa femme se mêlant aux effluves de crème pour bébé. Il ne vit plus les voitures et les passants. Il fut assailli par une odeur de fumée âcre. Elle l'oppressait. Il avait l'impression de la voir derrière ce rideau d'arbres.

En quelques secondes, il était retourné « là-bas ». Dans sa tête, il entendait bourdonner le crépitement des flammes léchant les corps. Il ne pouvait s'échapper. Il devait se raisonner. Il était parti de cet enfer. Mais les images, les sons et les odeurs l'écrasaient dans cet habitacle confiné.

« Arrête-toi ! »

Claire stoppa précipitamment. Il s'expulsa du véhicule. L'odeur de fumée s'entêtait. Il lui fallait une odeur de vie. Vite. Il se rua sur la portière. Il se précipita sur son enfant qu'il ne regarda pas. Il le sentit. Il le serra.

Lorsque l'odeur de ce petit être vivant chassa l'odeur de mort, son esprit et son corps cédèrent. À genoux sur le bitume, face à cette portière ouverte, il s'effondra en larmes.

Lorsqu'ils rembarquèrent après de longues minutes, Claire n'osa prononcer le moindre mot.

Dès cet instant, Sébastien ne parviendrait plus à s'intéresser à une discussion sur ce qui touchait à ce monde de paix, car tout lui paraîtrait futile par rapport à ce dont il avait été témoin. Il ne pourrait plus tenir son enfant de peur de le salir, de lui porter malheur, de lui faire du mal si une autre vision venait à le submerger. Il ne se ferait plus confiance et seule la guerre aurait une place dans son esprit et dans sa vie.

Une guerre qu'il revivrait toutes les nuits à grands coups de réminiscences cauchemardesques. La seule explication de ce qu'il avait vécu au Shonga et de ce qui avait fait de lui ce qu'il serait désormais, il ne pourrait que le hurler à sa famille dans le supplice de leurs nuits familiales.

Il est en retard, très en retard et il n'appelle pas.

« Il ne viendra pas, lance Virginie. Comme d'habitude, il veut beaucoup de choses et se dégonfle. Je t'avais dit que je ne voulais pas le voir.

– Il va arriver, réplique Claire.

– T'es prête à parier ?

– S'il te plaît, Vivi, c'est pas un jeu.

– Moi, je le sais. C'est plutôt à lui qu'il faut le dire. »

Elle ne l'avouera pas, mais Claire craint également une nouvelle défection de la part de Sébastien. Il a voulu parler à sa fille. Claire a insisté, s'est même fâchée avec elle pour qu'elle accepte. Il ne peut pas lui faire ça. Elle ne trouvera pas les mots et la force de lui trouver une nouvelle excuse. Elle tente de lui téléphoner de nouveau.

« “Monsieur pas d réponse” a encore frappé ! » ironise Virginie.

La sonnette retentit. La jeune fille blêmit. Elle prend conscience que son père a tenu parole et qu'elle devra tenir la sienne. Elle n'a pas envie de l'entendre. Il pourrait lui révéler des choses qui l'obligeraient à l'excuser, à le revoir, à renouer un lien filial. Mais c'est trop tard ! Il a gâché son enfance. Elle ne veut rien entendre qui pourrait contrebalancer cet état de fait.

Sébastien entre dans ce salon qu'il n'a jamais occupé, mais pour lequel il se souvient avoir acheté le confortable canapé bleu marine, le buffet en bois clair et cette table qui a connu tant de cris, de larmes et de promesses non tenues jusqu'à ce qu'elle s'exile avec sa femme et sa fille sous un autre toit que le sien.

« Bonjour.

– Je vous laisse, fait Claire, enjouée au-delà du crédible. Je ne suis pas en avance pour les courses. »

Elle hésite un instant en prenant son sac puis disparaît sans un mot. Il ne reste que Sébastien et Virginie. Le père sait que sa fille ne le regardera que lorsqu'il parlera. Il devra faire le premier pas puisque c'est lui qui a demandé à se mettre dans ce guêpier. Il s'assoit. Elle se fige.

« Je sais que tu ne m'aimes pas et que c'est pas ta faute »

Virginie se pince les lèvres. Elle ressent de la colère, mais aussi un relent d'affection viscérale qu'elle ne voudrait pas éprouver. Ce même sentiment qui provoque cette colère et la fait souffrir.

« Dans mon boulot... »

Virginie soupire, excédée par cette rengaine que lui sert sa mère à tout bout de champ pour excuser son père. Sébastien le sait. Il se

ravise.

« Enfin, il y a des choses que j'ai vues et que j'ai dû faire qui me... Enfin, je peux pas... Ça ne veut pas sortir de ma tête.

– Quoi comme choses ? » fait Virginie au bord des larmes.

Il la fait encore pleurer. Sébastien détourne la tête. Elle est si jeune et pleine d'espoir, d'illusions. Comment espérer être pardonné et aimé en avouant avoir laissé des gens se faire massacrer sous ses yeux, avoir brûlé des cadavres, avoir tué des hommes et avoir trahi un gamin ?

« Je ne crois pas que ce serait bien de te parler de tout ça. Même à ta mère j'en ai jamais parlé. Pas la peine qu'on soit trois à savoir comment tourne le monde et ce que les Hommes peuvent se faire.

– Alors ça sert à quoi d'être venu si tu veux pas parler !

– À te dire que si je suis comme ça avec vous c'est pas parce que je ne t'aime pas. C'est pas votre faute.

– Alors qui ?

– Moi... Même si je ne l'ai pas voulu. »

Un long silence s'instaure entre eux. Ni l'un ni l'autre ne sait vraiment ce qu'ils sont venus chercher. Sébastien lève les yeux vers sa fille. Elle s'est avachie. Les digues de la colère ont cédé pour faire place à un sentiment qu'elle n'avait jamais exprimé devant lui. Peut-être de l'affection, le doute ou un pardon possible. Sébastien sait qu'il s'agit de sa seule chance. Il ne réfléchit plus. Il s'engage.

« Je te promets d'être plus présent et de te voir plus souvent. Je vais essayer d'aller mieux. Ça ne va pas effacer tout le reste, mais mieux vaut tard que jamais comme on dit, fait-il dans un rire timide et forcé. Je vais tout faire pour aller mieux.

– Tu vas aller voir un psy ? »

Sébastien est pris de court par cette question. Il voulait faire des efforts, mais pas celui-là. Pas admettre qu'il est fou parce qu'il n'y a que les dingos, les maboules, les fêlés, les tarés, les dégénérés pour aller voir un psy ! Et lui, il n'a jamais été cela. Il n'a pas pu devenir « ça » même si, parfois, il sait que son attitude est un peu étrange, que des choses malsaines tournent dans sa tête. Mais pas fou. Cependant, il doit énoncer à sa fille ce qu'elle attend de lui.

« Oui... Je vais me faire suivre. »

Face à cette réponse trop franche pour être crédible, il découvre le regard que Virginie lui a si souvent adressé : celui d'une énième promesse à laquelle elle ne croit pas.

Depuis des semaines, la vie régimentaire poursuit sa longue mutation. Mis en permissions dès leur retour, les anciens du Shonga sont rentrés dans leurs unités, mais ils sentent que les hommes sont scindés en trois camps : les jeunes, étendards de la nouvelle armée de la bien-pensance, sportifs confirmés, secouristes aguerris ; les anciens qui n'ont pas connu le Shonga et pour lesquels une carrière est encore possible ; et enfin, eux, les anciens du Shonga, les sursitaires. Connus, ils ne font plus partie de cet ensemble. Le commandement ne leur assigne plus de mission. Leurs compagnons d'armes les évitent, se détournent lorsqu'ils osent ouvrir la bouche. Ils sont à la dérive dans cette famille à qui ils ont tant donné. Même leur « gueule » dérange.

« Le capitaine va quand même pas le mettre sur les rangs pour la cérémonie !

– J'en sais rien. Le vieux l'aime bien. Lui aussi est allé là-bas. Tu sais, tous les mecs qui y sont allés, ils ont tendance à être à part.

– Je comprends pas ça. C'est une armée ou une bande ? On va avoir l'air de quoi avec Braqui et sa gueule de cas soc ? J'ai pas envie qu'on soit la seule unité à avoir l'air de clodos. »

Ce que ce jeune qui n'a jamais connu le moindre conflit armé appelle « bande », Sébastien l'appelle « fraternité d'armes ». Une situation où l'épreuve affrontée ensemble crée un lien indéfectible. Un état de fait se transformant en état d'esprit où la solidarité est une valeur à vivre et à transmettre entre générations de militaires.

Sébastien entre dans ce bureau dont la porte est restée négligemment ouverte. Il toise le jeune militaire qui ne soutient pas longtemps son regard. L'autre, plus ancien, affiche un air gêné. Il essaie de survivre à cheval entre deux générations qui ne partagent plus rien.

« Tu parles beaucoup pour un mec qui n'a jamais sorti son cul du régiment.

– Braqui...

– Quoi “Braqui” ? T'es jamais allé au Shonga, mais t'as déjà connu ces foutues guerres. Pendant qu'on se faisait défoncer au Shonga, t'as pas eu le temps de lui expliquer comment ça se passe sur le terrain. Pourtant t'en as vu des morts. Ton binôme s'est pas fait péter sur un IED⁽³⁾ ? Tu lui as pas dit, à ce p'tit con, ce que ça fait de récupérer un tas de viande et de savoir que c'est ton pote. Tu lui as pas expliqué ce que ça fait quand tu vas à son enterrement avec sa femme et ses gosses ? »

Le capitaine surgit dans cette pièce. Il n'est pas seul. Les hommes se sont agglutinés dans le couloir. À l'air sidéré de son chef, Sébastien

comprend qu'une fois encore, il s'est laissé submergé. Sans s'en rendre compte, il n'explique plus, il hurle comme un forcené. Le capitaine le regarde avec fermeté, mais sans colère.

« Braqui ! Dans mon bureau, et vous autres, barrez-vous ! Vous n'avez rien d'autre à foutre ? »

Sébastien le suit sans un mot et sans un regard pour les soldats de la compagnie qui se détournent à son passage. Il n'a rien dit, car le capitaine est son chef et qu'il respecte cette valeur. Il n'a pas protesté, car il estime ce militaire qui sait ce qu'est la guerre.

« Putain, Braqui ! C'est quoi ce bordel encore ?

– Ce jeune trou du cul disait qu'il ne fallait pas me mettre sur les rangs. Que je suis un cas soc !

– Je ne comptais pas te mettre sur les rangs. »

Le silence tonne dans le bureau. Le capitaine scrute les yeux sidérés de Sébastien.

« Quoi...

– Je ne te mettrai pas sur les rangs parce que ce n'est plus ta place et crois bien que j'en suis désolé.

– Vous ne comprenez pas...

– Non ! C'est toi qui piges pas. Aujourd'hui les "gueules" de vieux soudards comme nous, ça ne fait plus rêver. Ça n'impose plus le respect. Les autorités ne veulent plus les voir. Et, surtout, je crois que tu ne vas pas aimer cette cérémonie. Crois-moi ! Alors j'ai pas envie qu'il y ait un problème sur les rangs si tu vois ce que je veux dire.

– Non, mon capitaine. Je vois pas quel problème il pourrait y avoir.

– Toi ! Mais tu t'es vu tout à l'heure ! Tu te rends compte que tu pêtes les plombs de plus en plus souvent pour des conneries.

– Des conneries ? Il m'a traité de cas soc et...

– Lors de la prise d'armes, tu vas réagir comment à la lecture des combats où le régiment s'est illustré ? Ils ont supprimé tous ceux du Shonga. »

Sébastien repense à ce que je lui ai révélé, aux rumeurs insistantes de purges dans les armées. Je pense qu'il n'avait pas vraiment cru possible une telle trahison.

« Ils n'ont pas le droit ! explose Sébastien. On les a faites, ces putains de guerre ! Des gars y sont restés !

– Je sais. Mais on veut oublier. Et quand je te vois élever le ton aussi fort dans mon bureau, je vais pas prendre le risque de te mettre sur les rangs. »

Sébastien n'a plus la force de continuer cette discussion. Il effectue le salut réglementaire. Il est anéanti. Il pense ne pas pouvoir tomber plus bas. Et pourtant, la dégringolade ne fait que commencer.

« Une dernière chose, Braqui ! »

Sébastien se retourne à peine.

« Je te connais depuis longtemps. T'as changé... Trop. »

Le capitaine hésite. Il ne peut pas encore parler de la « purge », mais rien ne l'empêche de tendre des perches pour sauver quelques hommes.

« En prévision de l'avenir, tu devrais te faire aider. Je crois que t'as besoin d'un psy, sinon t'auras d'avenir nulle part. »

Moins de huit semaines plus tard, les anciens étaient convoqués par les gestionnaires de leur régiment respectif. On leur signifiait leur mise en retraite anticipée avec un plan de reconversion. Ils n'avaient pas le choix : les temps et les règles du jeu avaient changé. En quelques mots, on leur arrachait leur travail, leur communauté, leurs valeurs... leur vie.

J'ai eu l'occasion d'assister aux annonces gouvernementales au journal de 20 heures en compagnie d'un général qu'on poussait également vers la sortie. Je l'avais rencontré sur maints théâtres d'opérations. Nous n'avions pas souvent été d'accord. Nos intérêts avaient souvent divergé, mais nous avons vécu la même merde.

Le vieux militaire avait le cœur aussi serré que Sébastien. Les mêmes larmes dans la voix.

« Il est temps de laisser les hommes du passé à leur époque pour permettre l'éclosion d'une génération ayant appris des erreurs commises. Il faut repartir de zéro pour que chaque citoyen puisse être fier de son armée. »

Nous sommes restés longtemps silencieux et songeurs jusqu'à ce que la voix du vieux général s'élève, presque crépusculaire :

« Il est si facile de démolir et si long de reconstruire. Nous allons tout perdre : nos matériels, nos hommes et nos savoir-faire. Le pays ne s'en relèvera pas. Prions pour que jamais nous n'ayons à combattre à nouveau. »

Le plan avait été savamment monté. Après les annonces au public et aux militaires, les soldats « purgés » n'ont pas été directement mis à la porte de leurs régiments. Trop brutal et impolitiquement correct. Ils ont été mis à part dans des salles pour subir de longs exposés sur les dispositifs de reconversion leur étant destinés. De belles présentations en couleur, attractives et rassurantes aussi intelligemment étudiées que les discours des militaires venus les dispenser.

Tandis que Sébastien assiste à la publicité de leur nouvelle vie, son esprit s'attache à la moindre respiration militaire de son régiment : la musique de la cérémonie des couleurs régimentaires qui se conclut par l'hymne national pour lequel chacun a l'instinct de se lever dans la salle avant qu'on ne leur demande instamment de se rasseoir.

« Vous avez fait votre part ! L'institution vous en est reconnaissante. Je crois qu'elle ne vous en voudra pas de ne pas vous mettre au garde-à-vous quand il s'agit de parler de votre avenir. Vous, qui avez tant donné à votre pays. »

Au gré des semaines passées à entrevoir un futur merveilleux sur écran blanc, leurs corps s'habituent à ne plus réagir aux stimuli militaires. Pour les préparer à leur retour dans le monde civil, les anciens du Shonga laissent progressivement leurs treillis dans les armoires. Chaque matin, on les voit arriver tel un bataillon de civils en devenir. Lentement, ces soldats sont « démilitarisés ».

« Nous arrivons à l'issue de cette période de présentation. Comme vous le constatez, l'étendue du plan de reconversion mis à votre profit est exceptionnelle. L'institution a tout prévu pour que chacun d'entre vous réussisse son retour professionnel et personnel dans la vie civile. Vous êtes les premiers et les seuls à bénéficier d'un tel plan d'aide. »

Puis d'autres brigades de « communicants » viennent écumer les régiments pour écouter chaque soldat ; prendre en compte son parcours, ses qualifications, ses aspirations.

« Mais tout est possible ! assènent leurs interlocuteurs. L'institution est là pour vous. Informaticien, c'est possible. Chef cuisinier, c'est possible. Professeur, c'est possible. Fonctionnaire, également. Une formation ? Bien sûr ! C'est possible. »

Comme tout devient possible, on les fait sortir en douceur de leur régiment en récupérant leurs effets, leurs badges, leur carte militaire pour poursuivre leur parcours de reconversion dans le monde civil où tant de promesses, de formateurs et d'employeurs les attendent.

« Nous comprenons votre pincement au cœur ! Non, le pays ne vous en veut pas ! Le monde civil attend à bras ouverts des hommes de

vosre trempes et de vosre profil ! »

Sitôt les papiers de radiation signés et les portes des régiments refermées, ces paroles se dissipent dans la réalité des politiques budgétaires et partisans.

Devant le guichet ouvert à leur profit où plus aucun treillis n'est visible, Sébastien attend qu'une fonctionnaire le prenne en compte.

« Bonjour, monsieur Braqui. N'oubliez pas de prendre rendez-vous la prochaine fois. Vous êtes nombreux en ce moment. Alors, vous venez pour quoi ?

– Comme tous les autres.

– Pour votre reconversion, si je comprends bien. »

Sébastien hoche la tête en contemplant cette femme dont il se demande si elle se paye sa tête. Elle se dandine sur son siège. Il la met mal à l'aise. Ils sont tous si bizarres qu'elle aurait préféré être affectée ailleurs.

« Vous avez votre identifiant de reconversion ? »

Il tend le feuillet bleu qu'elle saisit avant de pianoter sur son clavier.

« Hum... Je vois. Vous avez de la chance de détenir autant de permis.

– Oui, mais j'ai demandé à suivre une formation pour devenir infirmier.

– Ah... »

Elle pianote encore et sans fin. Elle se tait. Sébastien s'impatiente. Autour de lui, il entend des éclats de voix dans les différents guichets.

« Y a un problème ?

– Absolument pas. Rassurez-vous ! Je répertorie toutes les adresses d'employeurs dans la région qui ont signé une convention avec nous pour le reclassement des anciens militaires.

– Mais je veux suivre une formation pour devenir infirmier. On nous a dit que c'était possible.

– Oui, mais les décrets d'application ne sont pas parus et les lignes budgétaires financent prioritairement les personnes sans diplôme ou qualification.

– C'est pas ce qu'on nous a dit ! s'énervé Sébastien.

– Je ne sais pas ce qu'on vous a dit, mais on ne peut pas vous proposer autre chose qu'une liste d'employeurs partenaires. En cas de litige sur votre dossier, vous pouvez adresser un recours au service des contentieux. Ils ne reçoivent pas. Vous devez adresser votre demande directement sur leur site et...

– Vous vous foutez de ma gueule !

– Calmez-vous, monsieur ! Je vous assure que vous êtes plutôt bien loti par rapport à la plupart de vos collègues qui n'ont pas la chance d'avoir autant de permis que vous. C'est recherché par...

– De la chance ? Vous savez ce qu'on a enduré pendant que vous

aviez votre cul dans ce bureau ?

– Ce n'est pas la peine d'être grossier et de vous en prendre à moi. Je suis là pour vous aider. »

D'un air outré, elle lui tend une liste d'adresses pour couper court à cet entretien.

« Contactez ces entreprises sans tarder. Si l'une d'elles vous embauche, vous n'aurez rien à faire.

– Et si elles ne me prennent pas ?

– On vous adressera de nouveaux employeurs dès qu'ils se feront connaître et que nous aurons signé une convention avec eux.

– Et pour ma pension ?

– Je vois que le dossier est en cours de traitement. Le service des pensions vous contactera si une nouvelle évaluation est nécessaire.

– Une évaluation de quoi ?

– De votre situation.

– Ça va être long ?

– Je ne sais pas. Il faudrait contacter le service des pensions par téléphone.

– C'est pas ici qu'on doit tout voir ?

– Non, ce n'est pas un guichet unique. Ici, on ne gère que le retour à l'emploi.

– Et si on me verse pas ma pension et que je ne trouve pas d'employeur, je vais faire comment pour bouffer ? À qui je dois m'adresser ?

– Le versement d'une année de solde est là pour pallier les délais éventuels.

– Putain ! Vous vous êtes bien foutus de notre gueule, bande d'enfoirés !

– Je n'y suis pour rien, monsieur !

– Personne n'y est jamais pour rien ! Ça ne vous dégoûte pas de faire ce boulot d'merde ! D'être la complice de tous ces salauds.

– Monsieur, je vous demande de partir.

– Vous arrivez encore à vous regarder dans une glace ? »

À l'abri derrière son plexiglas renforcé prudemment installé à chaque guichet, la femme devient mauvaise. Elle en a marre de supporter ces « salauds » qui ont mis le pays dans la merde. De devoir les renseigner, être polie, payer des impôts pour eux tout en supportant leurs insultes. Elle explose à son tour.

« Et vous ? Vu ce que vous avez fait là-bas, vous pouvez encore vous regarder dans une glace ? »

Sébastien frappe la séparation avec une telle force que le plastique se fend. Les agents de sécurité surgissent et le saisissent. Ils le maintiennent au sol jusqu'à ce que sa colère s'apaise. Ce n'est pas le premier et certainement pas le dernier à faire du scandale. Entre

fermeté et psychologie, ils le reconduisent à la sortie.

En le voyant s'éloigner, l'un des vigiles murmure :

« J'en ai marre de ces tarés ! On aurait dû les laisser là-bas. »

Il a tapé dans cette vitre. Il a vu le regard terrorisé de cette femme.

Il est resté plaqué au sol. Il a entraperçu les yeux incrédules de ses anciens frères d'armes. Eux aussi se sont énervés au guichet quand ils ont compris dans quel traquenard ils étaient tombés, mais ils ont simplement râlé... fort... très fort... mais quand même pas jusqu'à...

T'as changé... Trop.

Il est raccompagné dans la rue. En voyant les passants s'écarter sur son passage, il comprend qu'il porte les stigmates de son dérapage. Il repense aux rebelles shongais sur les check-points. Un simple regard suffisait pour se rendre compte à qui l'on avait affaire : des gens dangereux à force de drogue et de violence. Un simple regard pour avoir envie de s'éloigner d'eux.

Je crois que t'as besoin d'un psy, sinon t'auras d'avenir nulle part.

Il touche son front, qui saigne un peu. Sous ses doigts, il sent ses traits contractés. Une rage qu'il ne parvient plus à contrôler. Une rage incrustée dans son corps à tel point qu'il la sue par tous les pores de son visage.

Tu vas aller voir un psy ?

Il prend sa voiture. Il fonce chez lui. Il ouvre son appartement transformé en musée militaire : des photos, des décorations et des galons sous cadres, des insignes, des cadeaux de mission. Son monde. Sa vie.

Il s'assoit dans son canapé de pacotille devant une table et une télé à deux sous pour bouffer des plats cuisinés bon marché. Il s'en fout. Sa vie était ailleurs et maintenant nulle part. Il commence à avoir mal à la tête. Les cachets du doc ne sont plus assez forts. Il ouvre une bouteille. Il a rarement bu aussi tôt dans la journée. De toute façon qui cela va-t-il déranger ?

Sa femme ? Elle l'a quitté depuis longtemps et le fait qu'il ne soit pas encore divorcé ne change rien à cela. Elle aussi l'a foutu dehors.

« Je criais trop ! Putain si elle avait vécu ce que j'ai vécu, elle aussi elle gueulerait ! »

Il se ressert.

« Je ne parlais pas et je ne m'occupais pas d'elles ! Et MOI ? Qui est-ce qui s'occupe de moi ? Mon vieux ? Il est mort ! Alors QUI ? »

Sébastien entend des coups frappés contre les murs. Il avale cul sec son verre et le remplit de nouveau.

« Quoi ? Vous aussi vous voulez que je ferme ma gueule ? HEIN ? »

« Ferme-la ou j'appelle les flics ! Ça commence à bien faire ! » fait une voix en colère assourdie par la distance.

La bouche de Sébastien convulse sous le poids de la fureur contenue. Il a déjà eu des rappels à l'ordre du syndic de ce HLM pourri qui lui procure, néanmoins, un toit et une adresse.

« Soi-disant que les voisins m'entendent "gueuler" la nuit. Eh ben quoi ? Ils s'attendaient à quoi en envoyant des mecs se faire cartonner à l'autre bout du monde tandis qu'ils étaient bien contents de rester à peloter mémère dans leur canapé pendant que nous, on voyait des gens en morceaux. Putain, ouais, ça part pas de la tête, des trucs pareils ! Ouais, ça fait gueuler ! Ouais, on choisit pas quand ça vous revient en pleine tronche ! »

Il boit encore et encore jusqu'à s'assommer. Il voit Momar qui pleure. Il voit le sourire du gamin à la machette et les visages des gosses carbonisés dans le brasier. Il voit Virginie qui ne le croit pas et les yeux des passants inquiets. Il se réveille en sursaut. Il est en train de hurler. Son cri lui vrille les tympanes. Il prend sa tête dans les mains. Il met un certain temps pour sortir de ses cauchemars, comprendre où il est et ce qui s'est passé. Son crâne semble se dilater et sa bouche n'être qu'une masse compacte qui empêche l'air d'affluer et sa langue de bouger. Ses yeux errent sur le sol où gisent une bouteille vide et un verre brisé.

Il se relève et froisse une liasse de papier. Il met du temps à discerner les caractères : les coordonnées des employeurs. Il se traîne jusque dans la salle de bains. Il est choqué par le visage d'épave qui l'observe. La cuite n'est pas la seule responsable. Comment envisager un avenir avec une telle sale gueule ?

« Je crois que t'as besoin d'un psy, sinon t'auras d'avenir nulle part », avait dit ce capitaine qui le connaissait si bien.

« Tu vas aller voir un psy ? » avait demandé sa fille à brûle-pourpoint.

Personne n'avait jamais dit qu'il était taré. Juste qu'il avait besoin d'aide.

« C'est ça. Pour mieux dormir... Pour trouver un emploi et faire plaisir à Virginie. Parce que les fous ne ressemblent pas à ça. Juste besoin de dormir. Se faire aider pour bien dormir et avoir une tête reposée. Avoir l'air en bonne santé. »

Il se douche. Il est convaincu que le manque de sommeil est responsable de ses colères et de tout le reste. Il se sent déjà mieux d'avoir compris. Tout s'éclaircit. On lui avait donné le numéro pour se faire aider. Alors, à peine séché, il cherche le papier. Il ouvre la fenêtre pour renouveler l'air de l'appartement. Un coup de fouet supplémentaire qui lui fait du bien. Il s'assoit dans son pauvre canapé et compose le numéro.

Musique entêtante et répétitive de mise en attente avec le décompte des minutes le séparant de son interlocuteur ; un compte à rebours

vers une nouvelle vie. Une voix aimable lui répond. Bien sûr que le sommeil est important. Bien entendu que son absence peut générer des troubles du comportement diurne. « Vous n'êtes pas le seul. De plus en plus de gens sont concernés. Rassurez-vous, des solutions existent et un suivi psychologique est possible... »

« Pouvez-vous me donner votre identifiant militaire ? »

– Oh ! En fait, j'ai quitté l'institution récemment. Mais, en tant qu'ancien militaire, je peux bénéficier de cette assistance parce que mes cauchemars sont directement liés à mes souvenirs de mission.

– Je comprends. Cependant, nous devons faire face à beaucoup de demandes de militaires en activité. Nous n'avons pas les ressources pour prendre en charge les anciens militaires. Mais certains psychologues en secteur privé sont tout à fait en mesure de vous aider. En revanche, je vous conseille de prendre l'attache de votre mutuelle pour savoir quel est le montant des remboursements. Les consultations ne sont pas couvertes par la sécu et une thérapie a un coût élevé.

– Merci.

– Au revoir, monsieur, et merci d'avoir appelé. »

Sébastien se crispe. Encore une fausse solution mise en place par l'institution. Une main tendue qui se dérobe. Se calmer avant d'appeler cette « putain » de mutuelle.

Le numéro ? Sur la carte, oui...

Ses doigts s'agitent dans son portefeuille. Des cartes, des conneries toutes aussi inutiles les unes que les autres et toujours pas de carte. Il jette le tout sur la table. Il éparpille. Il disperse. Il se calme en la retrouvant. Il respire. Il appelle. Il expose son cas à une autre voix douceuse.

« Je comprends, mais nous ne prenons en compte les cas de SPT que s'ils sont reconnus par l'armée.

– Je ne vous ai pas parlé de syndromes post-traumatiques !

– En effet, mais il s'agit des cas les plus courants et qui semblent correspondre à ce que vous me décrivez. Je vous invite à consulter l'avancement de votre dossier de pension.

– Quel est le rapport ?

– Si vous êtes reconnu SPT, votre taux de pension sera plus élevé pour couvrir les frais thérapeutiques.

– Mais il faut qu'ils me voient pour savoir.

– Ils ont dû faire une évaluation à votre retour. »

Sébastien repense à la comédie des consultations dans ce bâtiment sinistre. Cette entrevue débile derrière un écran. Tandis que la femme continue à parler, il se rend compte de l'étendue du piège administratif dans lequel on les a jetés.

« Je vous invite à vous rendre à votre guichet unique pour connaître l'avancement de votre dossier.

– Ce n'est pas un guichet unique... C'est eux qui me l'ont dit. Et pour mes consultations ?

– Vous pouvez les commencer à vos frais. »

Sébastien raccroche. Il n'a même plus la force d'être en colère. Il met de nouveau la main sur la liste des employeurs. Passer à autre chose et se battre pour un nouvel emploi, la voilà, sa thérapie. Pas besoin de dossier, d'appel et d'évaluation.

Passer à autre chose. Il y arrivera. Il en est sûr. Il le faut bien.

Il n'a pas dormi depuis si longtemps. À son troisième départ au Shonga, il ne dormait déjà plus.

Rien ne ressemblait aux précédentes missions de Sébastien au Shonga. Il n'était plus vêtu de vert ou de bleu ciel, mais de tons brun et sable comme le nord de ce pays maudit. Il n'appréhendait pas cette arrivée par peur de faillir ou de découvrir des atrocités, mais parce que cette terre ne l'avait pas quitté depuis huit ans ; dans ses nuits cauchemardesques, dans ses réminiscences diurnes au gré des éclats de voix, des odeurs et des regards croisés.

Les horreurs de ce pays se nichaient partout dans la vie de Sébastien sans qu'il puisse contrôler ses assauts ; chaque nuit se coucher avec la peur de ne pas réussir à s'endormir ou de se réveiller en sursaut avec sa femme et sa fille excédées, terrorisées, fatiguées. Chaque jour s'immerger dans le quotidien avec l'angoisse de dérailler et de ne pas réussir à se contrôler. De crainte qu'une mention ne soit portée sur son dossier, il n'avait rien dit face au médecin militaire. Des hommes avaient été réformés et mis dehors pour moins que cela. Devant le médecin civil, Sébastien n'avait été guère plus bavard, juste de quoi diagnostiquer un état de stress pour obtenir quelques somnifères et anxiolytiques légers.

Le seul rituel auquel il n'avait pas renoncé était d'imprimer une nouvelle photo de Momar. La nuit précédant son départ, les flashes s'étaient intensifiés ; Momar pleurant, enfant à la machette, enfant du charnier. Une boucle infernale qui finit par mélanger les lieux, les visages et les âges.

Même vu du ciel, rien n'était semblable mis à part ce gamin qui le hantait. Cette fois-ci, ils n'atterriraient pas dans la capitale, mais dans une « grande ville » du Nord, là où le conflit se concentrait désormais. Une zone quasi désertique où la végétation, les animaux et les hommes étaient si différents de leurs concitoyens du Sud.

Lorsque la porte s'ouvrit enfin, Sébastien fut assailli par une odeur d'aridité : une chaleur ardente, une sécheresse minérale conforme au paysage où aucune palme n'ondulait au-dessus de la terre rouge et de la végétation luxuriante. À la place, un horizon de sable et de poussière parsemé de quelques broussailles squelettiques et piquantes.

Ce n'était pas une capitale dévastée par la guerre qu'il ne reconnaissait plus, mais un pays tout entier. Une zone hostile qu'il n'aurait jamais soupçonnée. Il pressentait également que, dans ce cadre, la guerre elle-même serait différente : moins bouillonnante et jaillissante. Dans ce paysage morne et austère, il la sentait insidieuse et usante.

Dans cet aéroport, une seule piste s'étalait sous le regard impassible

des militaires shongais. Au pied de bâtiments se délabrant à l'image du pays, ils furent accueillis par un uniforme semblable aux leurs.

« On va vous escorter jusqu'au camp.

– C'est pas aux Shongais de nous fournir l'escorte ?

– En principe oui, mais on évite de s'afficher avec eux.

– Manque de confiance ?

– Pas seulement. Les militaires sont sous-payés ou rackettés par leurs supérieurs, alors ils se rattrapent sur les populations. Et puis, oui, on n'a pas confiance, ils sont sous-équipés et sous-entraînés. En cas de clash, je préfère compter sur mes hommes que sur eux. »

En grimpant dans des véhicules désormais blindés, Sébastien avait entendu la discussion entre les deux capitaines. En traversant la ville, il comprit rapidement ce qu'avait voulu dire leur « hôte ».

Un décor de ruines avec des militaires qui ne se cachaient même pas pour ponctionner les vendeuses de rue, les boutiques dont l'intérieur, plongé dans l'obscurité, faisait à peine entrevoir les marchandises. Sébastien ressentait toute une vie cachée derrière ces rues vides et poussiéreuses où la population était à peine visible.

Les militaires étaient partout. Recrutés pour leur loyauté et non leur compétence, ils étaient dévolus à un clan, une tribu, une ethnie, celle de leur président et rien d'autre. Assurer la protection des populations ou de leur patrie ne faisait pas partie de leur mission. Les droits de l'Homme et le patriotisme étaient des valeurs étrangères qui n'avaient pas de sens dans leurs vies. Un décalage que Sébastien n'arrivait pas à faire comprendre à ces concitoyens incapables de saisir que le monde ne réfléchissait pas partout selon les mêmes postulats. Des gens si éloignés de la réalité, qu'ils croyaient que leurs militaires pouvaient gagner les cœurs, les esprits et les guerres. Pauvres fous !

Après être sortis de la ville, ils parcoururent quelques kilomètres jusqu'à ce qu'émerge une forteresse de *bastion walls*, de barbelés et de miradors. Les mesures de sécurité pour les faire entrer dans ce lieu lui firent comprendre qu'il ne s'était pas trompé sur la nature nouvelle de cette guerre.

Dans les véhicules blindés, ils attendirent que les appareils de détection d'engins explosifs soient passés sous tous les châssis. Dans ce camp fait d'algécos renforcés par des sacs à terre, Sébastien savait qu'il y ferait étape, mais n'y vivrait pas. Sa mission était de participer aux longs convois chargés de ravitailler les postes de combat isolés plus au nord. Comme lui avait dit le gars qu'il relevait :

« Tu verras là-bas, c'est encore pire ! »

Dès les préparatifs, Sébastien comprit que ce convoi logistique n'aurait rien à voir avec celui de sa première venue au Shonga : une compagnie de combat, une équipe médicale et surtout une équipe EOD⁽⁴⁾.

« Vous imaginez pas qu'on va se faire un road trip ! Si on fait 40 km par jour, on sera content. On en a 732 à parcourir jusqu'à Sébi. Pas la peine de s'inquiéter pour les check-points, on n'en rencontrera pas. Par contre, on va être attendus sur les points de passage incontournables, sur les mouvements de terrain et sur les bivouacs. Si on ne sait pas lesquels, eux le savent. Je veux personne isolé. Vous restez toujours en liaison radio et vous rendez compte immédiatement en cas de problème. »

Lorsque j'ai appris que le régiment de Sébastien arrivait dans le nord du Shonga, j'ai demandé à faire un reportage sur la logistique de guerre. La relève a été décalée et ce n'est pas le convoi de Sébastien que j'ai pu suivre, mais je l'ai croisé. Un bref salut malgré la joie de se revoir, celle de la complicité qu'éprouvent tous ceux qui en ont bavé ensemble. Pas d'effusions. Personne n'aurait compris une telle proximité entre un soldat et un reporter.

« Vous allez bien ?

– Oui et vous ? Pas trop dur votre retour chez vous ? »

Le regard de Sébastien s'est dérobé. Je n'ai pas insisté. J'avais compris.

« Au fait, je n'ai pas retrouvé votre gosse.

– Vous avez cherché ? a fait Sébastien aussi ravi qu'incrédule.

– Oui. Il m'avait semblé que vous y teniez beaucoup. Mais, désolé, je n'ai rien trouvé.

– Merci quand même.

– Vous le cherchez toujours ? »

Un long moment s'est écoulé avant qu'il ne lâche ces mots en guise d'aveu voilé.

« En tout cas, j'en rêve beaucoup. Sûrement trop...

– Ici aussi ?

– Non, bizarrement. Ici je dors mieux.

– Faites gaffe ! Ce pays s'est transformé en autre chose. Avant votre arrivée, vous ne dormiez plus à cause de ce que vous aviez vu, maintenant vous risquez de ne plus dormir parce qu'on ne vous en laissera pas le temps. »

Ce furent les derniers mots que nous échangeâmes avant qu'il ne s'évanouisse dans la poussière de ce parking vibrant du ronflement des

moteurs. Le convoi s'ébranla dans les odeurs de fuel et la chaleur qui faisait onduler le paysage dans des vagues hallucinatoires.

Déjà sept jours sur les dix-neuf prévus : 30 kilomètres de retard sur l'itinéraire, quatorze accrochages, un blessé et une lenteur démoniaque qui vous laissait le temps nécessaire pour savourer la désespérance des paysages et l'omniprésence de la menace.

Des jours à traverser d'interminables étendues de sable ponctuées de rares villages en terre sèche ou en bâche où quelques bâtiments, quelques animaux et quelques hommes erraient au milieu de ces grands nulle part. Les femmes étaient invisibles, les enfants, rares. Quelques chèvres et quelques ânes se disputaient les rares touffes d'herbe piquante ou bien attendaient, immobiles, comme abrutis par le néant qui les entourait.

Mais ce que Sébastien redoutait par-dessus tout était les nuits. Installés dans des découverts leur permettant de voir loin, il se sentait isolé du reste du convoi regroupé en un carré parfait où les armes lourdes assuraient la protection du groupe. Au volant d'un camion-citerne, il devait dormir à l'écart par risque d'une attaque provoquant l'explosion de son chargement. Si proche et pourtant si loin du reste du convoi, ces nuits où les lumières étaient interdites pour ne pas attirer l'attention lui parurent une plongée dans un tunnel étroit débouchant sur le vide et la mort.

« C'est quoi ta plus grande peur dans un convoi ? » lui demanda le soldat Trolet, qui l'accompagnait dans la cabine, lors d'une de ces nuits à la noirceur totale.

« Que les cauchemars reviennent et que je gueule.

– Ah ouais, tu gueules en dormant ?

– Ça m'arrive.

– Ben moi, c'est qu'on pète sur une saloperie d'IED ! Putain, ça, ça me fait vraiment flipper. Y a un tas de mecs qu'ont déjà sauté. Faut voir l'état dans lequel ils sont revenus... Pour ceux qui sont pas morts. »

Sébastien ne l'écoutait plus vraiment. Les yeux plongés dans une obscurité que même un effort oculaire soutenu ne parvenait pas à percer, il murmura :

« Et puis, qu'un gamin pose un IED.

– Pourquoi ?

– Parce que si c'est un gamin, on ne pourra pas l'abattre et, ça, ils le savent. C'est pour ça qu'ils les envoient poser leur merde. »

Des nuits entières dans le noir absolu à grelotter dans son duvet, car le corps ne parvenait pas à s'habituer au brusque passage des 55 °C du jour aux 8 °C de la nuit. Et enfin, un réveil glacial et pénible en sachant que le matin était l'heure des opérations suicides et des tireurs

embusqués. Un dernier café avant le départ pour dix heures de route et seulement quarante petits kilomètres alors qu'il en restait encore presque cinq cents pour atteindre Sébi.

Peu à peu, le paysage plat et uniforme laissa place à un relief découpé dans une roche presque aussi claire que le sable. Un décor qui multipliait les rétrécissements, les goulots d'étranglement et les possibilités d'embuscade. La vitesse était encore tombée ; les arrêts étaient plus fréquents pour que le véhicule de détection d'engins explosifs puisse sonder l'itinéraire.

Des jours et des nuits interminables de lenteur et de tension ponctués par des impacts de balles ricochant sur le blindage des camions. Des villages se réduisant maintenant à quelques maisons isolées, éboulées et d'un temps millénaire. Quelques regards croisés dont on ne savait pas s'ils restaient impassibles face à cette modernité hurlante qui perturbait le calme de ces vies immuables ou s'ils cachaient une haine viscérale annonciatrice de mort.

Les derniers kilomètres parurent défiler plus lentement encore que les précédents malgré les indications du compteur de vitesse jusqu'à ce qu'enfin, le poste d'entrée du camp de Sébi surgisse. Sébastien et ses compagnons furent accueillis comme des messies apportant vivres, carburant, munitions, pièces de rechange, courrier et changement dans l'isolement de ce camp où les hommes avaient souvent l'impression d'avoir été oubliés sur une planète déserte et hostile face à un ennemi insaisissable et infatigable.

À peine douché et rassasié, Sébastien pensait déjà au calvaire du voyage retour. Il ne savait pas que leur bref séjour dans ce poste perdu serait pire que ce qu'il venait de traverser.

En voyant tous ces véhicules alignés et prêts à partir, Sébastien ne peut s'empêcher de repenser à ces moments avant qu'un convoi ne s'ébranle. Il met quelques minutes à revenir dans le présent de ce hangar de déménageurs dans lequel il vient proposer ses services. Il respire, car la liste d'employeurs donnée par la fonctionnaire commence à se rétrécir. Trop de militaires purgés pour trop peu de places. Une liste impressionnante, mais pour un seul poste seulement, à temps partiel, le plus souvent. Un miroir aux alouettes de plus.

« Le bureau du responsable, s'il vous plaît.

– Au fond. Tu viens pour la place de chauffeur ? »

Le petit homme sec à l'œil vif lui tend la main en souriant. Sébastien la serre avec méfiance.

« Ouais, c'est pour la place.

– T'es un ancien milouf, non ? »

Cette fois-ci Sébastien se raidit. L'homme s'en rend compte.

« T'inquiète ! Je disais ça comme ça. Moi, j'ai rien contre vous. Je trouverais même bien qu'on ait un type comme toi avec nous. Ça changerait de tous ces tirs au cul qui viennent deux jours et qui nous claquent entre les doigts parce que le job est trop dur. Moi, c'est Fred !

– Seb, fait Braqui, plus détendu.

– Ben, j'te souhaite bonne chance, Seb. J'espère qu'on fera équipe ensemble. »

« Équipe ensemble », deux mots qui ont un sens authentique pour Sébastien et qu'il ne croyait jamais réentendre un jour. Il sourit à Fred.

« J'espère que tu vas me porter chance.

– Regarde, fit Fred en gonflant le torse. C'est pas une vraie gueule de porte-bonheur, ça ? »

Ils explosent de rire et se serrent la main avant que Sébastien ne se dirige vers le fond du hangar, le visage détendu, avenant et l'âme légère comme cela ne lui était plus arrivé depuis longtemps.

Secrètement, Sébastien remercie Fred pour cette bouffée d'optimisme et de légèreté avant de devoir affronter le faciès antipathique et le ton humiliant du directeur de l'agence de déménagement. Dans son bureau puant le tabac froid, sous un fatras de papiers et de plannings étalés aux murs, il l'écoute lui asséner sa petite musique du chantage :

« Bon, c'est vrai que j'ai signé cette convention avec l'armée, mais tu dois bien comprendre que les militaires d'aujourd'hui, c'est pas comme ceux d'avant. Maintenant, vous avez plutôt mauvaise réputation. On ne vous fait pas trop confiance. »

Sébastien se tait. Il ravale sa colère et essaie de contrôler la tension sur son visage. Ce « putain de boulot », c'est plus qu'un gagne-pain ; c'est la solution à ses nuits sans sommeil, à ses dérapages, à la distance avec sa femme et sa fille.

« En plus, ils sont plutôt rapiats chez vous ! Les subventions qu'ils versent à l'embauche, ça va pas chercher loin. »

L'envie de lui rétorquer qu'il le sait mieux que lui, que, des subventions, c'est déjà mieux que pas de pognon du tout, qu'il n'a qu'à le leur dire à eux plutôt que l'emmerder lui que ce soit pour le fric ou pour tout ce qu'on leur a fait faire et qu'ils n'ont pas choisi. Respirer et se calmer. Avoir ce boulot coûte que coûte. Il a vécu bien pire que cela.

« Alors, moi, je veux bien faire un effort pour dépanner des gars comme toi, parce que c'est pas pour les trois ronds que va me lâcher l'armée que je vais être gagnant, mais va falloir que tu sois arrangeant avec les emplois du temps si tu veux avoir le poste. Parce que, des chauffeurs, on en manque souvent et faut quand même continuer à satisfaire le client.

– Ben alors, c'est une bonne chose pour vous que je vienne dans votre boîte avec tous mes permis et qu'en plus, on vous paie. »

La remarque a fusé sans que Sébastien puisse la rattraper. Son ton a été tranchant. Il le sait. Il est devenu une boule de colère contre cet homme qui profite de la situation et ose encore lui faire du chantage déguisé. Mais aussi contre lui-même qui n'a pas su la fermer et encaisser le coup.

« Et puis, mon gars, va aussi falloir changer de ton et pas jouer au plus malin avec moi. »

Il est tard. La sonnette retentit avec insistance. Inquiètes, Claire et Virginie se regardent. La même pensée traverse leur esprit : *lui*. Jamais cette sonnette ne se fait entendre à une heure aussi tardive pour autre chose qu'un nouveau dérapage de Sébastien se tenant ivre mort dans le chambranle de la porte. S'annonce une nouvelle nuit blanche passée à désamorcer cette bombe humaine. Virginie s'apprête à se lever pour s'enfuir dans sa chambre quand la main de sa mère se pose sur la sienne.

« Ce n'est peut-être pas lui. »

La jeune fille soupire, mais consent à se rasseoir, tandis que Claire se dirige vers la porte. Lorsqu'elle l'ouvre, elle marque un temps d'arrêt.

« Surprise ! »

La voix tonitruante de son père donne à Virginie l'envie de hurler. Elle n'a pas le temps de battre en retraite, il jaillit sous les regards perdus de Claire et de la jeune fille.

« Ben, vous en faites une tête ! lance-t-il, joyeux.

– Mais qu'est-ce qui t'arrive ? fait Claire, redoutant un nouveau délire de son mari.

– Je viens fêter avec vous mon nouveau départ. »

Les deux femmes se regardent, ne comprenant pas vraiment ce que Sébastien sous-entend. Depuis sa « purge » de l'armée, il n'a pas donné signe de vie ; des mois sans appel, sans réponse à ceux de sa femme. Et le voilà, jaillissant avec champagne, petits-fours et sourire. Tous trois ont essuyé trop d'épreuves pour qu'elles ne s'inquiètent pas de ces réjouissances.

« Qu'est-ce que tu entends par “nouveau départ” ?

– Un nouveau job, plus de missions à l'autre bout du monde et la possibilité d'être là pour vous en cas de besoin. Ça se fête, non ?

– Et le psy ? » tranche Virginie.

Son visage est dur. Les bras croisés, elle attend une réponse, car le conte raconté par son père est trop beau. Son intervention a douché l'euphorie de son père. Un instant déstabilisé, il se ressaisit :

« Et le psy aussi. L'armée ne prend pas en charge les consultations, mais j'en ai trouvé un qui a déjà bossé avec des militaires. La mutuelle va prendre en compte une partie. »

Face à cette réponse si précise, Claire ne doute pas que son mari a réellement effectué les démarches. Même Virginie se radoucit et accepte de rester partager les douceurs apportées par son père.

Les heures défilent et Sébastien ne regrette pas d'avoir menti. Il aura le temps de consulter un psychologue. Au train où les choses

s'arrangent, il n'en aura peut-être même pas besoin. Il se sent déjà mieux de se retrouver autour de cette table, en famille, comme à l'époque, même mieux que par le passé, car, ce soir, ils ont réussi à rire ensemble.

Virginie est partie se coucher. Elle ne l'a pas embrassé, non, mais elle lui a adressé une petite moue tendre et reconnaissante en guise d'au revoir. Comme un cessez-le-feu attendu depuis tant d'années.

À présent, il se retrouve seul avec Claire sur le canapé. Si proches et si détendus. Aucun des deux ne semble croire à ce moment.

« Tu sais pour le divorce...

– Si vraiment tu y tiens, je vais arrêter de faire traîner les choses, répond Sébastien, apaisé.

– Non... Je voulais seulement te dire qu'on pourrait attendre encore. Si c'est vraiment un nouveau départ, alors...

– Je sais que je vous en fais baver. Pourquoi t'as jamais refait ta vie ?

– Parce que quand on aime quelqu'un comme je t'ai aimé, on a peur de tomber encore plus bas la prochaine fois. J'ai eu des aventures, mais avec Virginie... Je ne me voyais pas lui imposer des mecs dont je n'étais pas certaine, sachant que je n'étais même pas divorcée d'avec son père. La preuve, ça n'a jamais duré. Et toi ? »

Sébastien part d'un rire triste.

« Claire, franchement ! Si toi tu ne veux même plus de moi, alors imagine les autres.

– Pourtant tu étais un homme tellement bien. Si t'étais pas allé là-bas, ç'aurait été si différent. »

Elle a les larmes aux yeux. Il attire sa tête dans le creux de son épaule et embrasse ses cheveux.

« Tu vois, même un soir comme celui-là, je te fais pleurer.

– Non, non. Je suis contente que tu sois venu fêter ton nouveau départ avec nous. Si tu savais comme j'ai souhaité ce moment-là. »

Sébastien sent son cœur se serrer. Lui aussi ne l'aurait jamais cru possible. Il ne veut rien gâcher. Il se lève pour partir et rester sur cette impression de paix et d'avenir envisageable. Claire attrape sa main.

« Reste dormir avec moi ce soir. »

Sébastien se renfrogne.

« Tu n'as pas envie ?

– Si, mais j'ai tellement peur de recommencer à... enfin, tu vois. C'est long de faire machine arrière. Alors, si je crie en pleine nuit...

– Alors, reste au moins quelques heures », fait Claire en l'embrassant comme si dix-neuf années n'étaient jamais passées.

Presque un mois sans un incident depuis le nouveau départ de Sébastien. Il revoit Claire très souvent et Virginie quelquefois. Son travail n'est pas palpitant, mais il a retrouvé cet esprit d'équipe qui lui manquait tant depuis « la purge ». Certes, les moments partagés sont moins intimes et moins intenses, mais se sentir appartenir à un groupe qui œuvre dans le même sens permet à Sébastien de réduire sa consommation d'alcool. Il arrive à ne plus ouvrir une bouteille avant le soir. Il résiste à la double tentation de boire tôt et trop, même aux heures pénibles où il se retrouve seul avec lui-même dans son petit appartement.

Il se détourne des films et émissions en lien avec le monde militaire. Il fuit les informations. Il prend ses somnifères et arrive à mieux dormir non sans cauchemars, mais sans cris. Plus de plaintes du syndic, être occupé et se fatiguer la journée, revoir régulièrement sa famille, c'est un pas de géant qu'il n'aurait jamais cru pouvoir franchir. Seul, il a trouvé le début d'un chemin. Pas besoin de psy. Il le savait : il n'était pas fou.

Ce matin, il fait beau malgré l'air encore frais. Sébastien se sert un café et se plante devant sa fenêtre. De loin, il voit la ville se réveiller. Il affectionne ce spectacle réservé aux lève-tôt. Il a toujours aimé ces moments de transition entre la nuit et le jour où la vie reprend, où tout redevient possible.

Un camion passe. Des moments semblables à ceux de son enfance où il regardait, du haut de son immeuble, le semi-remorque de son père lui faire des appels de phares pour lui dire : « Au revoir, Papouille. » Son père, qui lui manque tant. Un homme honnête et protecteur, droit et affectueux, modéré et solide. Tout ce que Sébastien rêvait d'être, pour sa femme et sa fille.

Le camion klaxonne au moment où un rayon de soleil monte suffisamment pour réchauffer le visage de Sébastien. Il n'a jamais été superstitieux, mais, dans cette coïncidence, il voit un signe de son père pour lui rappeler qu'il n'est pas trop tard, qu'il peut encore devenir cet homme et réparer les dommages qu'il a causés.

Soudain, il sent une vague ardente le submerger. Ce n'est plus de la colère. Ou plutôt si ! C'est cette même colère, mais transfigurée en instinct de survie, en hargne d'arracher à la vie ce qu'elle lui a pris : ses plus belles années, l'amour des siens et sa dignité.

C'est un Sébastien débordant de fougue qui entre dans le hangar, serre la main de ses collègues et salue son patron. Dans le même élan, il prend connaissance de sa feuille de route.

« Les clients sont plutôt du genre emmerdant et toujours sur notre dos. »

Tant pis, maintenant, Sébastien est de taille pour se contenir.

« En plus, on va se taper une route de merde. On va rentrer tard. »

Tant mieux, Sébastien pourra montrer ses talents au volant et il n'est pas pressé de se retrouver seul avec lui-même.

« On va en chier. Le patron a tiré au plus juste sur l'effectif. »

Pas grave ; Sébastien répond toujours présent pour donner un coup de main. Il fera plus que ce que lui impose la loi. Il rognera sur ses temps de pause pour aider ses camarades.

Il fait démarrer le moteur. Fred a préparé un Thermos de café. Il met la musique à fond et commence à « déconner ». Fred, le boute-en-train, toujours à demander un arrangement sur les horaires, mais jamais avare en bonne humeur et en conseils. Le deuxième rayon de soleil de sa journée. Sébastien rit comme à l'époque où il prenait le volant avec ses frères d'armes, avant le Shong... Enfin, avant d'aller « là-bas ». Stop ! Ne pas y penser. Rouler, rire, se tuer à la tâche, tomber comme une masse le soir pour pouvoir revoir le visage fier et souriant de Claire.

En effet, les clients ont été déplaisants au possible, la route longue et tordue. L'équipe est rentrée tard, mais Sébastien a encore le sourire lorsque, au loin, il salue le patron et Fred en pleine conversation. Il est dans sa voiture quand les deux hommes terminent leur discussion :

« Il est encore d'accord pour t'arranger ce week-end ?

– Ouais.

– Tu charries pas un peu, Fred ? Ce mec, il est conducteur avant tout. Je touche des subventions pour lui et ça fait du bien dans la caisse. J'ai pas envie qu'il aille offrir ses permis ailleurs parce qu'un petit con comme toi lui refile tous ses horaires de merde.

– C'est bon ! C'est même lui qui me l'a proposé.

– T'as dû bien t'y prendre...

– Putain, chef ! On forme une super équipe. Il est vachement heureux ce gars avec moi.

– Mouais.

– Ces anciens milis, ils sont un peu tarés sur les bords, mais pas méchants.

– Et surtout arrangeants. Hein, Fred ? En tout cas, tire pas trop sur la corde. »

Claire est anxieuse comme à un premier rendez-vous. Elle a déjà changé trois fois de tenue. Elle s'en moque. Elle se laisse aller à ces instants futiles qui lui font défaut depuis des années, d'autant que Virginie n'est pas là pour lui infliger ses sarcasmes habituels.

Un nouveau départ.

Sébastien ne se doutait pas à quel point sa nouvelle vie lui porterait chance à elle aussi. « La roue tourne ». « Manger son pain noir ». Avec l'expérience et l'amertume de la vie, elle comprend mieux le sens et la véracité de ces adages populaires. Si le malheur attire le malheur, le bonheur s'autoalimente lui aussi.

Elle se décide enfin pour une tenue un peu sexy qu'elle avait achetée sur un coup de tête et regrettée sitôt rentrée chez elle. Mais ce soir, avec Sébastien... Comme il y a longtemps. Au début.

Elle file vers ce restaurant dans lequel il l'a invitée. Il est déjà là. Il s'est bien habillé. Son visage est plus détendu. Le militaire blessé par la guerre disparaît un peu plus à chaque rencontre. Elle revoit son mari malgré les traits plus durs et les cheveux grisonnants.

« Bonsoir, minaud Claire. Tu es très beau.

– Et toi, superbe.

– C'est en quel honneur ce dîner ?

– Ma première paie d'homme libre. »

Claire rit. Sébastien lit la légèreté sur son visage. Il l'aime tant qu'il voudrait qu'elle ne s'arrête plus.

« Moi aussi, j'ai quelque chose à fêter.

– Ah oui ?

– Hum, murmure Claire pour faire durer le suspense. J'ai enfin réussi à décrocher un CDI dans la chocolaterie Granclin. »

Déconcertée, Claire voit une larme couler sur le visage de son mari.

« Sébastien...

– Excuse-moi. Tu le mérites depuis si longtemps. J'ai l'impression qu'on rembobine le temps. C'est si rapide. Je suis tellement heureux pour toi. »

Claire sent ses yeux s'embrumer. Voir son mari encore capable d'être bouleversé aux larmes, et de surcroît pour son bonheur à elle, la chamboule. Sébastien rompt le silence ému qui les oblige à ne plus se regarder et à se plonger dans leur menu qu'ils n'arrivent pas à lire.

« Va falloir qu'on se ressaisisse avant que le serveur arrive, sinon on va pas pouvoir commander et on va finir au McDo. »

Ils rient, ils commandent, ils mangent, ils boivent et rient encore. Mais la soirée leur semble trop courte. Claire n'ose pas lui proposer de

finir chez elle. Virginie a dû rentrer et ses réactions sont encore piquantes.

« Tu ne me montrerais pas où tu vis ? »

Sébastien est gêné.

« Écoute... C'est pas vraiment un endroit agréable.

– Une tanière de mec ? Ça ne me fait pas peur.

– Si j'avais su, j'aurais un peu rangé, mais là...

– Là, y a tes vieux slips qui traînent. C'est le bordel. La déco est de mauvais goût et t'as pas aéré depuis des années.

– Ah, si ! J'aère tous les jours. Enfin, presque tous les jours. »

Ils éclatent de rire.

« Alors ? Tu me montres ?

– Tu l'auras voulu ! »

Il ouvre la porte, l'air piteux. Claire entre la première. Elle ne s'attache pas au ménage sommaire ni au désordre modéré, mais aux souvenirs militaires omniprésents. Elle décide de les ignorer. De se taire. Qu'est-ce qu'elle espérait ? On ne tire pas un trait sur toute une vie du jour au lendemain.

Sébastien voit le visage de Claire se raidir.

« J'aurais besoin d'une décoratrice, hein ? »

Elle opine légèrement. Se taire pour ne pas blesser et tout casser. Non. Pas un soir comme celui-là. Une nuit qui a l'odeur des bons souvenirs, de leur jeunesse et de leurs débuts.

« Viens, fait-il, aide-moi à les enlever. »

Il la prend par la main et l'amène près des murs. Il décroche les cadres et les objets militaires.

« Pose-les par terre dans le couloir. »

Elle s'exécute. En moins de vingt minutes, les murs et les étagères sont nus. Ils s'affalent dans le canapé et contemplent leur œuvre d'effacement.

« Ça fait vide quand même, marmonne Claire.

– Mais c'est mieux, non ?

– Oui. Je vais quand même t'acheter un ou deux cadres. »

De nouveaux rires, des ébats, des corps enlacés qui ne veulent plus se quitter.

« Il faut vraiment que je parte. Virginie va se demander ce que je fais. Je t'appelle demain ?

– Si tu veux, ma chérie. On dirait deux ados qui ont peur d'arriver en retard et de se faire engueuler par leurs parents.

– Ma mère gueulait moins que ta fille. »

Un dernier rire. Un dernier baiser et Claire repart dans la nuit fraîche avec déjà l'envie de le revoir vite, comme une gamine qui ne peut plus se passer de son premier flirt. Elle ne voit pas la route

défiler. Dans l'ascenseur, elle pense encore à lui. Elle ouvre la porte. Ses yeux se heurtent au regard réprobateur de Virginie.

« Vous allez revivre ensemble ? »

Plus de légèreté et de joie. Plus de traits tirés et d'espoir. Elle a face à elle une autre réalité. Celle de ce regard torve que Claire a si souvent dû affronter.

Virginie n'avait que 8 ans quand Claire aperçut ce regard pour la première fois. Elle avait refusé d'accompagner son père pour sa troisième mission au Shonga. La petite fille avait assisté à d'autres départs, mais pour celui-ci, elle avait opposé un refus forcené comme si, décidément, ce pays n'attirait que la haine. Claire avait temporisé. Sébastien n'avait pas insisté. Tous deux savaient qu'il y avait déjà trop de silence et de distance entre le père et sa fille. Mais également trop de cris nocturnes qui le rendaient monstrueux aux yeux de son enfant.

Alors ils s'étaient dit au revoir sur le pas de la porte. À la fenêtre de leur appartement, Claire avait dû tenir le bras de sa fille pour qu'elle salue son père dans la voiture de son collègue venu le récupérer. Sébastien avait vu cette main soutenue par une autre. Il s'en moquait tout autant que le fait qu'elles ne l'accompagnaient pas plus loin que le seuil de leur demeure. Lui qui se sentait étranger sous son propre toit et dans son propre pays.

Mais ce dont Claire et Sébastien n'avaient pas conscience était que Virginie en voulait moins à son père pour la distance entre eux que pour ce que vivait sa mère. À hauteur d'enfant, chaque mot prononcé sous le coup de la colère devient une vérité. Chaque aléa de vie devient un manquement volontaire. Dès lors, toutes les épreuves essuyées par Claire découlaient directement de la faute de son père. Sa mère ne disait-elle pas « j'ai tout sacrifié pour te suivre », « j'ai plus de carrière, plus d'amis, car on ne reste jamais assez longtemps dans un endroit entre deux mutations », « même ta fille n'a pas le temps de s'attacher à quelqu'un ».

Ce jour du troisième départ pour le Shonga fut celui du premier regard haineux de Virginie. Tout commença pour une simple histoire de vélo crevé que Sébastien n'avait jamais pris le temps de réparer.

« Je veux faire du vélo ! » exigea Virginie, sachant parfaitement que la réparation n'avait pas été faite.

« Mais ton pneu est crevé.

– Papa a dit qu'il allait réparer.

– Oui, mais il n'a pas eu le temps.

– Si !

– Ma chérie, papa a eu beaucoup de choses à préparer pour son départ.

– Mais il est là quand j'ai pas école. Il fait rien. Il vient même pas avec nous. Il reste à la maison tout seul dans son fauteuil. Il avait le temps pour mon vélo.

– C'est pas sa faute. Il a pas toujours été comme ça. Il a des soucis.

– Toi aussi.

– Oui, mais c'est pas les mêmes. Je t'ai expliqué. Il doit partir faire la guerre là-bas pour qu'il n'y ait plus d'attentats chez nous. Il fait ça pour nous et pour tout le monde : papi et mamie, tes amis. Tout le monde, tu vois.

– C'est pas vrai ! Le père de Lise, il dit que les militaires, ils servent à rien. Ils servent qu'à dépenser du pognon.

– Le père de Lise, c'est un gros con qui ferait mieux de se taire, explosa Claire. Il n'y connaît rien. Qu'il continue à poser son gros cul devant la télé en fermant sa gueule plutôt que juger les sacrifices des autres. Je vais aller te le réparer, ton satané vélo ! »

Virginie resta tétanisée face à l'inhabituelle grossièreté de sa mère. Discrètement, elle la suivit à la cave. Elle la contempla en train de s'acharner sur cette roue dont la vis était grippée. Claire essayait des outils, faisait levier, tapait, balançait l'outil et recommençait jusqu'à ce que la roue puisse être retirée. Puis vint le moment de déjancer le pneu. Les languettes ripaient. Claire s'énervait. Elle en avait marre d'entendre de plus en plus souvent ce genre de discours comme celui de ses deux anciennes collègues dans le vestiaire du magasin de bricolage qu'elle avait quitté quelques mois auparavant, du fait de leur mutation :

« Ils en envoient encore au Shonga et pour quel résultat ?

– T'as raison. T'as vu ce que ça nous coûte alors qu'y a des gens qui dorment dans la rue. Hé, Claire ! Il touche combien ton mari ?

– Je sais pas exactement... »

Les femmes s'étaient regardées d'un air entendu et sarcastique.

« C'est pas contre toi, Claire, mais avec le chômage qu'il y a en ce moment, eh ben, les épouses de militaires devraient pas être prioritaires pour avoir un emploi.

– On n'est pas prioritaires.

– C'est pas ce qu'on dit.

– Alors on dit des conneries.

– Mouais...

– En tout cas, ils nous coûtent un max pour aucun résultat ! »

Les familles étaient en première ligne pour affronter les conséquences de l'impopularité grandissante de cette guerre. Personne n'aidait les gens à comprendre les raisons qui poussaient leur pays à envoyer son armée au Shonga. Le problème finissait par se réduire à deux chiffres : le nombre de morts et le coût en milliards.

Claire enrageait, car tous ces discours, toutes ces remarques lui donnaient l'impression de faire face à son propre échec ; celui de faire tant de sacrifices pour rien. Elle repensait à son dernier emploi dans la grande surface du coin. Celui où sa période d'essai n'avait pas débouché sur un contrat d'embauche :

« Je suis désolé, madame Braqui, mais nous ne pouvons pas vous accorder cet emploi de caissière.

– Mais je me suis vite adaptée. Je ne fais pas d'erreur et...

– Ce n'est pas la qualité de votre travail qui est en cause, mais votre disponibilité.

– Je me suis toujours organisée pour m'adapter au planning même les week-ends. J'ai plusieurs nourrices et je peux très souvent m'arranger.

– Je comprends, mais "très souvent", ce n'est pas suffisant. Et quand votre fille est malade ? Vous avez déjà posé cinq jours pour enfant malade.

– L'école et les nourrices ne pouvaient pas la garder, car elle était contagieuse. Mais c'est exceptionnel.

– Avec les enfants en bas âge, c'est le problème. Je le sais ; je suis père de trois enfants. Mais avec ma femme, on pouvait se débrouiller. Tandis que vous, vous ne pouvez compter ni sur votre mari ni sur votre famille, qui est trop loin si j'ai bien compris. À ce train-là, vos droits annuels de congés pour enfant malade ne suffiront pas. Après il vous restera quoi ? Vos congés annuels ? Non, croyez-moi, ce n'est pas un service à vous rendre.

– Les mères célibataires s'en sortent bien !

– Oui, mais elles, elles ont besoin de travailler. Vous, vous avez heureusement un salaire qui tombe chaque mois. Et je crois savoir que les militaires sont plutôt bien payés.

– Mais j'ai besoin de travailler.

– Je préfère donner ce travail à des mères qui ont besoin d'un salaire et pas seulement d'une occupation. »

Virginie voyait sa mère se parler à elle-même tout en s'agitant autour de cette roue de vélo.

« Qu'est-ce qu'il en sait ce connard ? C'est lui qui rame pour trouver un nouveau boulot tous les trois ans ? C'est lui qui jongle avec les nounous et son patron parce qu'on est toute seule pour garder sa fille ? C'est lui qui peut compter sur personne quand il est malade avec une gamine sur les bras, un mari absent et la famille trop loin ? »

Virginie sentait toute la détresse de sa mère et ne voyait qu'un responsable : son père, encore et toujours. Lui et son satané boulot qu'il aimait tant.

Lorsque Claire eut fini, elle se releva en tendant la bicyclette à sa fille. Elle croisa pour la première fois ce regard haineux. Avant que Virginie ne se détourne pour rejoindre leur appartement laissant sa mère désespérée avec le vélo entre les mains, Claire y vit tant de rancœur et de souffrance.

Cette nuit-là, Virginie resta longtemps cachée derrière la porte de la chambre de ses parents à écouter les pleurs de sa mère.

J-460 AVANT EXPLOSION

Trois cent soixante-cinq jours depuis que Sébastien a commencé dans cette boîte à porter les meubles des autres, à conduire sur des routes sans intérêt, à arranger Fred les week-ends, les jours fériés, les grandes vacances pour le voir revenir avec une tête de fêtard en mal de sommeil.

Trois cent soixante-cinq jours à se plier aux horaires de Claire pour quelques minutes de jambes en l'air et une poignée d'heures à jouer aux jeunes tourtereaux, tandis que la porte de la maison de sa femme lui est définitivement close, car, Virginie, sa propre fille, « la petite princesse égoïste et capricieuse » ne veut pas partager « sa maman ».

Trois cent soixante-cinq jours à entendre tout et son contraire dans les médias ; pas une semaine sans un reportage sur la nouvelle armée de « sportifs-secouristes » face aux nouvelles toujours plus inquiétantes d'un Shonga qui, sous un calme apparent, sert de base arrière africaine à toutes les mouvances terroristes qui reconstituent leurs forces.

Nouveau départ.

« Nouveau départ, mon cul ! grommelle Seb au volant du camion.

– Qu'est-ce t'as dit ? demande Fred.

– Rien.

– Ça va, mon gars ? J'te trouve bizarre en ce moment.

– Rien, j'te dis. »

Comme ses collègues et son patron, Fred constate que, depuis quelques semaines, Sébastien est renfrogné. Plusieurs fois, il l'a surpris en train de parler tout seul face à la remorque du camion. Cela s'est aussi produit chez des clients plus inquiets que jamais de savoir « toute leur vie » entre les mains d'un type parlant à un camion. Sébastien devient moins patient.

Pour rompre le silence de plus en plus fréquent lors des trajets, Fred allume la radio.

« Le journal de 8 heures, Agathe Muret.

– Bonjour, Philippe, et bonjour à tous. À la une en ce mardi 8 juin : hommage au militaire blessé lors de la battue organisée pour retrouver le corps de Pauline Grandin. Nous reviendrons également sur cette information de nos confrères de CBS qui révèle la présence de trois camps d'entraînement dans les régions isolées du nord Shonga. Malgré le démenti des autorités shongaises, ces camps abriteraient des terroristes... »

Fred sait le sujet sensible. Plusieurs fois, il s'est amusé à titiller Sébastien. Plaisir facile, car il sait que le patron se méfie de l'ancien militaire. Lui comme tous ceux qui ne lui pardonneront jamais la débâcle du Shonga et les attentats qui n'en finissaient pas jusqu'à ce

qu'on décide de retirer les troupes.

« On a bien fait de les laisser dans leur merde ! lance Fred tout en cherchant une autre fréquence.

– Tu crois quoi ?

– Ils ont qu'à se foutre sur la gueule entre eux. En attendant, ils ne nous font plus chier chez nous.

– Ça va nous revenir dans la gueule.

– Ben, je veux pas dire, mais depuis que vous vous êtes barrés la queue entre les jambes, ça s'est calmé ici.

– Tu vois pas que c'est ce qu'ils voulaient ? crie Sébastien en appuyant inconsciemment sur l'accélérateur. Tu vois pas qu'ils regroupent leurs forces pour taper fort ? »

Nico, le troisième membre de l'équipe, décide de ne pas s'en mêler. Il est tout nouveau. Pas la peine de s'embarquer là-dedans, d'autant que ce « Braqui » a une sale gueule. Il préfère laisser Fred, un gars sympa, se débrouiller avec lui.

« Hé ! Du calme ! Moi, je disais ça comme ça. J'y connais rien.

– Alors si t'y connais rien, ferme ta gueule !

– Au fait, tu peux me remplacer samedi ?

– C'est pour le déménagement de la grosse baraque à trois cents bornes ?

– Ouais, fait Fred, le regard en biais.

– Tu te fais pas chier de me refiler tous tes plans de merde !

– O.K., j'ai compris. Laisse tomber. Je croyais que je pouvais compter sur toi.

– T'insinues quoi, là ? Que je suis une raclure. Je t'ai arrangé combien de fois, hein ?

– Et moi, je t'ai vachement aidé quand t'es arrivé. Personne t'aimait trop. Et j'ai rien dit au patron.

– Lui dire quoi ?

– Laisse tomber !

– Lui dire quoi ? insiste Sébastien en élevant le ton.

– Que tu débloques complètement. Tu parles tout seul comme un taré. »

Le camion pile avec violence dans un concert de klaxons. Des voitures les doublent, dévoilant des conducteurs vociférant dans leur habitacle. Nico est projeté vers l'avant et se tord le poignet qu'il masse en grimaçant.

« T'es malade de freiner comme ça ! crie Fred, le cœur battant.

– J'ai bien entendu ? Tu m'as traité de "taré" ? »

Le visage de Sébastien est empreint d'une rage et d'une fixité crispée que Fred ne lui connaissait pas. Il se tasse dans son siège.

« Hé, du calme ! Tu vas pas m'en chier une pendule. J'ai dit ça comme ça.

– T’as pas à ouvrir ta gueule. Tu sais rien. Tu comprends rien. Et pour samedi, tu peux aller te faire foutre. À partir de maintenant trouve un autre connard pour t’arranger. »

La journée se passe sans un mot. Le retour, sans un au revoir. Sébastien s’éclipse vite, laissant Fred seul avec le patron.

« T’as pas l’air bien, Fred. Un souci ?

– Ouais. C’est Braqui.

– Il veut pas te remplacer samedi, rigole le patron.

– Ouais, mais c’est pas ça. Il devient dingue. Il commence à parler tout seul.

– Tu sais, avec ces anciens militaires... En tout cas, va falloir vous supporter. J’ai pas assez de conducteurs pour le remplacer.

– Ben, vous devriez commencer à en chercher un. Demandez à Nico et parlez-lui de son poignet. Vous vous étonnerez pas si vous avez un arrêt maladie demain.

– Y a eu quoi ? fait le patron, inquiet.

– Braqui a pété un plomb. Il a pilé net au milieu de la route pour m’engueuler. On a failli provoquer un accident et Nico s’est tordu le poignet. C’est sympa ce que vous faites pour aider ces mecs à se réinsérer, mais ça reste des putains de tarés. C’est un psy qu’il lui faut, pas un boulot.

– C’est bon ! Je le convoquerai pour lui recalcr les billes.

– Alors, faites gaffe. Il est dangereux ce type. »

Le lendemain, Sébastien est convoqué. La nuit a été mauvaise. Les somnifères ne sont plus assez puissants. Il parvient encore à résister à la tentation d’augmenter sa consommation d’alcool, mais les cauchemars reviennent, toujours plus forts et atroces chaque nuit. Il ne crie pas, mais se réveille en sursaut, couvert de sueur, le cœur battant. Même au boulot, il repense aux corps déchiquetés. La moindre odeur de fumée le ramène devant ce charnier brûlant. Et parfois, au détour d’une rue, il lui semble voir Momar ou Sandreau, son mentor qui... lors de sa troisième mission... lors de l’attaque...

Pendant que le patron l’engueule et lui inflige un blâme, il ne l’entend pas. Il lutte contre son envie de boire.

« Alors tu prends ta semaine, le temps de te calmer. Après je veux plus entendre parler de toi, sinon tu prends la porte. »

Dans le hangar, la voix du patron a résonné. Sciemment, il a voulu que tous ces hommes l’entendent rabaisser ce type que personne n’apprécie vraiment. C’est sa façon à lui de fédérer son équipe. À l’abri d’un camion, Fred sourit. Sous le regard dédaigneux, mais prudent de ses collègues, Sébastien s’en va sans un mot. Il sait qu’il doit tenir et ne pas ruminer, mais il a envie de boire. Il sait où trouver la seule branche à laquelle se raccrocher.

Moins de trente minutes plus tard, avec sa tête de brute, il entre dans la chocolaterie Granclin.

« Seb ? » lance Claire, inquiète face au visage mauvais de son mari. Un faciès qu'elle croyait voué à l'oubli.

« T'as cinq minutes ? » fait Sébastien, indifférent à la masse de clients impatients d'être servis.

« Écoute. Y a pas mal de monde.

– O.K. J'attends, réplique-t-il en se plantant près du comptoir.

– Y a du monde », insiste Claire, gênée par le regard inquiet de ses collègues. « Attends-moi dehors. »

Alors il sort en maugréant. Il allume une cigarette et attend que « la reine mère » ait fini de distribuer ses « saloperies de chocolats » à cette « bande de connards bourrés aux as ».

Mal à l'aise, Claire le surveille du coin de l'œil. Il change. Elle ne voulait pas se l'avouer, mais elle ne peut plus l'ignorer ; ils se voient moins depuis quelque temps. Il se montre toujours plus pressé de la quitter. Il recommence à se taire de plus en plus souvent, toujours plus longtemps. Sa collègue lui chuchote :

« Vas-y. On va se débrouiller. Fais-le partir de devant la boutique. »

Il est vrai que, dans sa salopette de déménageur, la mine austère, les traits creusés et la clope au bec, Sébastien ne donne pas envie de passer le seuil de la chocolaterie. Dans sa tenue, sa coiffure et son maquillage impeccables, Claire sort et l'attire à l'écart.

« Un problème ?

– C'est mon connard de patron.

– T'as été viré ?

– Non. Je suis en vacances.

– Donc t'as été viré ! s'alarme Claire.

– Putain, non ! hurle Sébastien.

– O.K., O.K. ! Mais arrête de crier comme ça.

– Je te fais honte, c'est ça ?

– Non, mais tu ne peux pas débouler comme ça sur mon lieu de travail.

– Tu veux pas venir chez moi cette semaine ? Je me sens pas bien en ce moment.

– Mais tu crois quoi ? Ce n'est pas que je ne veux pas te voir ou t'aider, mais je ne peux pas m'absenter du travail du jour au lendemain.

– Je vois. Quand il s'agit d'augmenter ta pension, là, tu en trouves du temps pour signer les papiers. »

Claire est révoltée par cette attaque sournoise.

« Je ne t'ai rien demandé.

– Mais t'as pas dit non.

– T'as la mémoire courte. Je t'ai dit que j'en voulais pas. C'est toi qui

as insisté pendant des mois. Si tu veux, on signe un nouveau papier pour la baisser. Reprends ton pognon. J'en veux pas. »

Claire voit la colère quitter progressivement le visage de son mari pour laisser place à une figure avachie et vaincue.

« Excuse-moi. J'ai eu une sale matinée. Je pensais pas ce que je disais.

– En ce moment, tu changes. On avait dit “un nouveau départ”. J'y crois de moins en moins. Il en dit quoi ton psy. »

Le fameux psy que Sébastien n'est jamais allé consulter malgré les mensonges inventés pour sa femme et sa fille.

« Il dit que c'est normal et que tout va bien.

– Ben, je crois que tu devrais en voir un autre. Désolée, mais je dois te laisser. J'ai du boulot. Au revoir, Sébastien. »

Assis face à son téléphone posé sur la table basse, Sébastien triture ses lèvres. Il hésite. La colère s'est retirée laissant derrière elle une vaste zone morne et détrempée. Il n'aurait pas dû dérapier. Il se contient mal. Il se met en danger au travail et avec sa famille. Il ne veut pas que le cauchemar diurne recommence. Il ravale sa fierté et sa salive. Il compose le numéro de son patron.

« Bonsoir, chef. C'est Braqui.

– Qu'est-ce que tu veux ? J'allais rentrer chez moi.

– Je regrette pour ce matin. Je voulais seulement vous dire que vacances ou pas, en cas de besoin, je suis dispo.

– On peut se passer de toi. »

Pas d'autre mot, pas d'au revoir. La tonalité sonne à son oreille. Pas de rachat possible. Un sentiment de précarité envahit Sébastien jusqu'à lui serrer les tripes et l'étouffer. Il lance son téléphone contre le mur nu du salon. L'appareil laisse une égratignure indélébile sur cet espace vierge que fixe Sébastien, des larmes de rage au bord des yeux.

D'un bond, il se lève et va dans le couloir où il s'assoit par terre. Il écarte un peu les objets qu'il avait entassés avec Claire après leur première sortie au restaurant. Des souvenirs qu'il n'était jamais parvenu à ranger dans des cartons malgré les remarques constantes de sa femme du temps où elle venait encore chez lui. Ils prenaient la poussière à côté des deux cadres qu'elle lui avait offerts et qu'il n'avait jamais accrochés. Des décorations qui ne lui plaisaient pas et que sa femme avait choisies pour un endroit dans lequel elle ne voulait pas vivre.

Toute la nuit, il passe la revue de ses souvenirs militaires, bons ou mauvais. Il revoit les visages des disparus dans le temps ou dans la mort. Il recrée sa bulle tout en enchaînant les bouteilles de bière puis de whisky jusqu'à tomber ivre d'alcool et de passé.

Lorsqu'il se réveille dans ses vêtements de la veille sur le carrelage froid de son couloir, il comprend que le cessez-le-feu est terminé. Dans sa tête lourde et douloureuse, le sentiment de précarité se transforme en sentiment d'urgence. Il se redresse parmi les insignes, les fourragères et les médailles. Les restes dérisoires d'une carrière au regard de ce qu'il a donné pour son pays. Il ne lui a pas coûté grand-chose, pas même une compensation, une pension.

Une pension...

Obsédé par son « nouveau faux départ », par sa fierté d'avoir un salaire sans rien devoir à ceux qui l'ont chassé, par sa volonté d'aider sa femme avec de « l'argent propre », il ne s'est plus soucié de ce qui le

relie à l'institution militaire. Elle-même s'est bien abstenue de se manifester.

Il a essayé de s'en sortir en coupant les ponts avec son passé de soldat, mais, désormais, la donne change. Il a besoin de cette pension pour le mettre à l'abri des revers de la vie civile. Il veut un filet de secours pour fuir les événements et les gens qui, par leur malveillance et leur humiliation, risquent de le faire replonger. Sans réfléchir, il se douche et s'habille avant de prendre la direction du régiment qu'il n'a pas revu depuis presque deux ans.

Dès l'entrée, il a du mal à reconnaître les lieux. Plus de militaires au poste, mais une agence privée de sécurité. Il tend sa carte d'ancien militaire.

« Je ne vois pas la mention "retraité". »

– Non, c'est parce que...

– C'est bon, intervient le chef de poste. C'est pas un retraité, c'est un ancien du Shonga. Tu vois, pour eux, c'est juste noté "radié des contrôles". Je vais avoir besoin que vous me laissiez votre carte d'identité et que vous me disiez la personne avec qui vous avez rendez-vous.

– Ma carte militaire ne suffit pas ?

– Pas dans votre cas. »

Dans votre cas. Sébastien ravale la vexation et la méfiance à l'égard des militaires purgés. Il donne sa carte d'identité sans broncher.

« Merci, monsieur. Et pour la personne avec qui vous avez rendez-vous ? »

– J'ai pas de rendez-vous. Je veux juste passer au service des pensions, aux ressources humaines.

– Attendez. Je vais les appeler pour voir s'ils veulent vous recevoir. »

Nouvel affront. Nouveau silence de la part de Sébastien.

« C'est bon, monsieur. »

Il redémarre et se dirige vers le bâtiment abritant les bureaux qui décident des carrières, des sauvetages et des disgrâces. Il passe devant des compagnies où les insignes ont changé. Plus de symboles guerriers et offensifs. Les compagnies sont passées en mode « saint-bernard ».

Il se gare et gravit les escaliers dans l'indifférence générale. De plus en plus de civils et de moins en moins d'uniformes. L'affectation des salles a été modifiée. Il se perd et lit chaque panneau apposé sur les portes. Des personnes qui passent et ne proposent aucune aide. Il trouve enfin l'inscription correspondant à sa demande : « Bureau des pensions ». Il frappe.

« Entrez. »

La femme en civil qui lui fait face le regarde d'un air interrogateur.

« C'est pour quoi, monsieur ? »

– Je voudrais connaître l'état d'avancement de mon dossier de pension.

– Oui, asseyez-vous, je vous en prie. Pourriez-vous me donner votre numéro de dossier ? »

Sébastien fouille maladroitement dans ses papiers qu'il avait regroupés dans une chemise à élastiques.

« 168HT155 J.

– Merci. »

La femme pianote.

« Ah, oui ! Je vois. Ce n'est pas chez nous qu'il faut vous adresser. Nous ne nous occupons que des pensions de retraite et pas des pensions de soutien.

– De soutien ?

– Oui, dans les cas comme le vôtre, il s'agit d'une aide pour la prise en charge de frais médicaux en raison d'une incapacité physique ou mentale liée au service et d'une aide à la reconversion.

– Mais je croyais que c'était une pension comme les autres. »

La femme a l'air réellement embarrassée. Elle pianote encore et encore tout en parlant.

« Je sais. Vous n'êtes pas le premier à vous trouver dans cette situation. Je pense qu'ils n'ont pas été "clairs" en vous présentant le dispositif. En plus, ils ne notifient jamais la décision de versement ou non de la pension de soutien. Mais attendez, je vais essayer d'avoir accès à votre dossier pour vous donner une réponse.

– Merci.

– De rien. Je ne devrais pas dire ça, mais c'est à croire que tout a été fait pour que les gens comme vous ne sachent plus à quel saint se vouer. Personne pour expliquer les tenants et les aboutissants. Personne pour porter le pet. Les gens s'en foutent de toute façon. Triste monde... »

Dans un silence impatient, Sébastien attend face à cette femme de bonne volonté. Elle sourit. Elle arrête de pianoter puis elle tique.

« C'est pas bon ? s'alarme Sébastien.

– Je vais vous expliquer. Le dossier de soutien est accepté.

– C'est une bonne nouvelle alors.

– Oui, mais il est clos. Cela signifie que vous avez déjà bénéficié de cette aide.

– Mais je n'ai rien touché !

– Vous, non, mais votre employeur, si. En clair, soit vous pouviez bénéficier d'une aide en attendant de trouver un emploi par vous-même, soit vous bénéficiiez d'un employeur "partenaire". C'est votre cas, ce qui veut dire que vous n'avez plus droit au pécule.

– Et s'il me vire ?

– Le dispositif ne couvre que la première année de reconversion.

Donc c'est trop tard. »

Sébastien se contient pour ne pas exploser.

Elle n'y est pour rien.

Elle est la première personne qui fait montre de bienveillance depuis des années.

« Je comprends votre déception, mais je dois vous avertir également d'une chose : le volet de soutien médical de ce dossier a été rejeté. Je vous le dis au cas où vous auriez besoin de soins en lien avec une blessure en service.

– Mais je n'ai jamais passé de visite médicale.

– Visiblement si ; à votre dernier retour de mission.

– C'était un entretien vidéo.

– Oui, mais sur lequel ils se sont basés pour évaluer votre dossier. Ils mentionnent même une faute en service qui vous empêche de déposer un recours pour un réexamen de votre dossier.

– Une faute ?

– Si je comprends bien, vous auriez fait entrer un enfant dans un camp militaire lors d'une attaque shongaise en cours. »

Sébastien tente de comprendre de quoi cette femme lui parle. Puis il se rappelle.

Momar...

Bêtement, il avait parlé de l'enfant et de sa première mission. La seule qui se soit bien passée. Le jour où il avait voulu mettre à l'abri ce gosse qui le hantait depuis. Décidément, ces quelques minutes de sa vie ne cessent pas de le poursuivre et d'être mal interprétées ; Momar, qui avait cru qu'après ce geste Sébastien l'emmènerait avec lui et maintenant des gens sans visage qui en profitent pour faire passer cet incident pour un crime de haute trahison.

Vaincu, il se lève péniblement.

« Merci quand même.

– Je vous en prie. Bon courage, monsieur. »

Il erre dans ces couloirs sans voir ni entendre quiconque. Il est cloîtré en lui-même.

Des menteurs.

« Braqui ! »

Purgés, c'est bien le mot.

« Hé, Braqui ! »

Personne ne veut plus entendre parler de nous. Si on pouvait crever, ça arrangerait tout le monde.

Une main s'abat sur son épaule et le fait sursauter.

« Hé, Braqui ! J'ai failli ne pas te reconnaître tellement t'as maigri. Qu'est-ce que tu fous là ? »

Sébastien met un moment à revenir à la réalité et à reconnaître le visage ravi qui le contemple : son ancien commandant d'unité. Il revit. La fatalité s'envole un instant.

« Mon capitaine ! Putain, je suis content de vous revoir.

– Qu'est-ce tu deviens ?

– Je bosse dans une entreprise de déménagement. J'étais venu voir pour ma pension. Mais, bon, si j'avais su...

– Refusée, j'imagine. Elles le sont quasiment toutes.

– Et vous ?

– Ils ne m'ont pas viré, mais ils m'ont mis au placard. Je m'occupe du recensement des participations individuelles des soldats du régiment aux actions de bénévolat.

– C'est quoi cette connerie ?

– Un affichage politique. Bref, tu passes à la maison ce soir ? Ça me ferait plaisir de parler un peu du bon vieux temps avec un militaire. J'en ai ma claque de passer ma vie avec tous ces gamins qui préfèrent leur survêtement à leur uniforme.

– Ouais, mais votre femme ?

– Elle s'est barrée pendant la purge. Elle a cru que j'allais y passer aussi. Attends-moi deux minutes. Y a quelqu'un qui aimerait te dire bonjour. »

L'idée de devoir revoir ses anciens camarades et de parcourir le régiment n'enchantait pas Sébastien. Il se dandine et tente de prétexter un manque de temps.

« Non, non, Braqui. On va se dépêcher, mais je ne peux pas te laisser filer comme ça. Viens dans mon "placard", on sera tranquille. »

À contrecœur, il suit son ancien capitaine, qui passe un énigmatique coup de téléphone.

« Il arrive », lance-t-il, visiblement satisfait de son coup. « Tu veux un café en attendant. Il ne va pas être long. »

Ils boivent en échangeant quelques banalités et leurs numéros de téléphone avant que l'on ne frappe à la porte. Sébastien se fige, attendant que se dévoile la mauvaise surprise concoctée par cet homme en qui il croyait pouvoir encore se fier.

« Oh, putain ! Vous m'aviez pas menti, mon capitaine ! C'est bien Braqui ! Oh, putain que ça fait plaisir de voir un ancien ! »

Le jeune Trolet a survécu à la purge.

« C'est vous qui m'avez tout appris derrière un volant. Vous vous

souvenez ma première mission et mon premier convoi ? C'était au Shonga avec les citernes. Heureusement que vous étiez là ! J'étais pas fier à l'époque avec toute cette essence au cul et ces connards qui nous défouraillaient dessus. Et puis, vous avez fait ce qu'il fallait quand y a eu l'attaque du camp. Vous avez toujours été un modèle. Ça manque les mecs comme vous.

– C'est bon ? T'as fini, Trolet ? s'amuse le capitaine. Hé, Braqui ? T'as pas une photo de toi à lui dédicacer pour qu'il la mette sous son oreiller ? »

La branche, les rires, la reconnaissance, la fraternité, tout un passé révolu qui se recrée un instant dans ce bureau de six mètres carrés. Un soulagement pour l'esprit de ces trois anciens militaires « purgés » ou mis de côté dans cette nouvelle armée.

« Alors, tu deviens quoi, maintenant ? demande Sébastien, ragaillard.

– Pfff ! Si vous saviez, vous deviendriez fou ! Ils m'ont collé au reversement des armes “excédentaires”.

– Des armes “excédentaires” ? C'est quoi encore cette nouveauté ?

– Une belle connerie ! Ils nous font verser le tiers de notre armement.

– Mais on était déjà en déficit de matériel.

– Oui, mais avec le retrait du Shonga, ils ont dit qu'on n'avait plus d'opération majeure qui nécessitait autant de matos.

– Pour l'instant peut-être, mais dans l'avenir, on ne sait pas si on ne va pas en avoir besoin. »

Le capitaine décide de sortir de sa réserve.

« Dans les nouvelles doctrines, ils estiment qu'on ne doit plus s'engager dans ce genre de “crises”. Moins de budget, guerre impopulaire, alors on vire des mecs et on reverse du matériel.

– C'est le monde à l'envers, explose Sébastien. On dirait une opération de restauration de la paix où on désarmait les belligérants pour éviter la reprise des combats et le trafic d'armes.

– Tu sais, on n'en est pas si loin. »

L'arrivée inopinée du chef des ressources humaines met fin à la conversation. Troquet et Sébastien s'éclipsent après que le capitaine leur a adressé un clin d'œil.

« Attendez, fait Troquet à Sébastien, qui lui tend la main pour lui dire au revoir. Suivez-moi avec votre voiture. J'ai un truc pour vous. »

Intrigué Sébastien hoche la tête et le suit jusqu'au parking derrière les hangars. Troquet prend de l'avance et lui fait signe de se garer en marche arrière derrière sa voiture.

« Ouvrez vite votre coffre.

– Quoi ?

– Allez ! Posez pas d'questions. »

Sébastien obtempère tandis que Troquet ouvre le sien. Ce dernier jette un coup d'œil alentour puis s'empresse de déposer une couverture dans le véhicule de Sébastien et de refermer rapidement les deux coffres.

« C'est quoi ? fait Sébastien.

– 5896123T.

– Mon fusil ?

– Affirmatif. J'ai pensé que ça vous ferait plaisir de le récupérer.

– Tu m'étonnes ! Il m'a suivi partout ce flingue. »

Sébastien est au bord des larmes. Il voit la gêne dans les yeux de Troquet, qui n'a jamais vu son ancien mentor en situation de faiblesse.

« Je te remercie du fond du cœur. Ils ont envoyé le bonhomme à la casse. Au moins, ils n'auront pas le flingue, plaisante Sébastien pour mettre fin à ce moment embarrassant. Mais tu risques pas d'avoir d'ennuis ?

– J'ai presque envie de vous dire : malheureusement, non. Ils ont tellement monté ça à la va-vite que les reversements sont hyper mal gérés. C'est un bordel monstre ! Tous les jours, ils en perdent à l'arrivée. Moi, tant que j'ai enregistré votre numéro de flingue, c'est O.K.

– Ils en perdent ?

– Ils en perdent et ça trafique, y paraît. Les collectionneurs et les anciens milis comme vous, ils sont prêts à en acheter à prix d'or. Alors vous pensez bien qu'avec la masse de matériel qui transite, y a des p'tits malins qui en profitent. Non, vous inquiétez pas pour moi. Le seul problème, c'est si vous vous faites choper avec.

– Pas de risques. Tu peux me faire confiance.

– Je vous fais confiance, sinon je vous l'aurais pas donné. J'ai jamais fait sortir une arme à reverser. Mais vous, c'est pas pareil. Vous avez été mon ancien. »

Désabusé, Troquet marque quelques secondes de silence avant de lancer, amer :

« Moi, je serais l'ancien de personne. Ça se passe plus comme ça de nos jours. »

Même ameublement sommaire, même décoration uniforme, même sentiment de solitude, même univers militaire recréé dans un lieu de vie privée. L'appartement du capitaine et celui de Sébastien sont comparables en bien des points. Celui du capitaine est simplement mieux tenu. Si la dépression a envahi son esprit, elle ne transparaît pas encore dans le reflet qu'il renvoie au monde extérieur.

Après les souvenirs et les bières ont succédé l'amertume et le whisky. Les heures qui passent n'ont plus d'importance. Se libérer à l'abri de l'opinion générale aveugle et manipulée, voilà ce qui compte pour ces deux soldats.

« Au fond, c'est logique, Braqui. On a une armée conforme à ce dont les gens rêvent : se défendre sans armes et sans violence.

– O.K., mais comment peuvent-ils gober une connerie pareille ? On se tape sur la gueule depuis la nuit des temps.

– Je sais, mais on ne leur vend pas ça et les gens sont tellement dans la merde que ce qui se passe à l'autre bout du monde ça ne les intéresse que lorsque la concurrence étrangère leur pique leurs emplois ou quand des flots de migrants arrivent près de chez eux.

– Et les attentats. C'est bien pour ça qu'on nous a envoyés là-bas.

– Ouais, mais on n'a rien pu stopper.

– On n'avait pas de moyens et aucune armée africaine pour prendre le relais.

– Mais, ça, les gens s'en foutent !

– Je ne crois pas !

– Tu ne crois pas ? Alors, viens ! Je vais te montrer un truc qui ne serait pas possible si les gens ne s'en foutaient pas.

– Mais vous faites quoi, là ?

– Lève ton cul, je t'emmène en balade.

– À cette heure-là ?

– Allez, bouge !

– Mais on est bourrés. On va se faire choper par les flics. Je ne peux pas me permettre de perdre mon permis.

– C'est moi qui vais conduire. De toute façon, on va passer par les routes de campagne.

– On va où ?

– À soixante-dix bornes. »

Moins de deux kilomètres plus tard, Sébastien s'endort sous les effets conjugués de l'alcool et des émotions de cette journée particulière jusqu'à ce que les premières ornières marquant le début des routes secondaires fassent sauter la voiture.

« Qu'est-ce qui se passe ? s'écrie Sébastien en ne comprenant pas où il se trouve.

– On approche.

– On est où ?

– Tu ne vas pas tarder à reconnaître. »

L'esprit aussi pâteux que la bouche, Sébastien tente de découvrir le moindre indice dans cette succession d'arbres et de champs mal éclairés par la lueur des phares.

« Je vais couper mes feux. On est presque arrivés. Je ne veux pas qu'on se fasse repérer. Je vais me garer. On finira à pied. »

Sébastien a un mauvais pressentiment. Une impression de déjà-vu. La conviction que cette excursion est une mauvaise idée, quel que soit ce qui les attend au bout de ces routes de terre. Il n'ose pas contredire le capitaine, qui s'engage sur un chemin en lisière de bois. Une végétation qui importune toujours autant Sébastien, qu'il ne peut plus dissocier de la vision du brasier.

Ils trébuchent, mais peu à peu leurs yeux s'accoutument à l'obscurité. Ils cheminent en silence, à couvert, comme à l'entraînement. Une petite sensation grisante le dispute aux mauvais augures. Puis des lumières forment un halo orange et nébuleux au-dessus de la masse noire des arbres. Un dernier virage avant que le spectacle ne percute Sébastien et l'immobilise.

« C'est l'aéroport...

– Hum... » murmure le capitaine, qui imagine ce que Sébastien doit ressentir.

La dernière fois qu'il l'avait vu, il avait été reçu sous les injures et les jets de pierres. C'était à son retour de la dernière mission au Shonga. Celle avant la purge.

« Ça va aller ?

– Oui, mon capitaine. C'est juste que...

– T'inquiète. Je comprends. Maintenant, baisse-toi. Faut aller plus loin pour que je puisse te montrer ce que je voulais que tu vois. »

Ils continuent. Sébastien ne peut plus quitter ces pistes des yeux. Il les hait.

« Regarde. »

Un hangar avec une garde. Une camionnette noire s'approche et éteint ses phares.

« On a de la chance. »

À la lueur d'une lampe torche, la garde semble contrôler des papiers. Accroupi dans un fourré, Sébastien entend le bruit pesant et pénible d'une porte de hangar qu'on ouvre. Dans la faible lueur de la nuit, il voit de grandes caisses en sortir et être chargées dans le camion qui repart tous feux éteints.

« Ils les font sortir en cachette à l'abri des caméras et des gens. Pas

très compliqué puisque personne ne cherche à savoir. Il en arrive tous les dimanches soir. Ils font pression sur ceux qui voudraient ouvrir leur gueule. Chantage à la pension. »

... Ils en perdent et ça trafique, y paraît...

... Alors vous pensez bien qu'avec la masse de matériel qui transite, y a des p'tits malins qui en profitent...

« Des armes... souffle Sébastien.

– Non... Des morts. »

Cette nuit-là, j'ai reçu un appel de Sébastien. J'étais sur le théâtre d'un des derniers conflits où notre armée était encore présente en raison des accords de défense en cours. Des conflits qu'on ne médiatisait plus et dont on minimisait au maximum notre participation. J'ai mis un certain temps à comprendre de quoi Sébastien me parlait. Dans un état d'affolement et de rage, il mélangeait tout. Puis j'ai compris.

« Ils rapatrient des militaires morts au combat. Ils font ça en douce sur un aéroport militaire. Ils font pression sur les familles ou les blessés pour qu'ils ferment leur gueule. Putain, mais vous vous rendez compte ! »

J'attendis qu'il se calme un peu avant de lui annoncer la triste vérité.

« Je sais. J'ai fait un reportage. Il a été censuré par toutes les rédactions à qui je l'ai proposé. Personne ne le diffusera et je risque un procès si je le balance en ligne. De toute façon, personne n'a voulu témoigner. »

La nuit même, Sébastien raccroche ses anciennes décorations militaires aux murs de son appartement. Il en regarnit les étagères. Il n'aurait jamais dû faire comme les autres, effacer ce passé. Cette fois, ce n'est pas des hurlements qui réveilleront ses voisins, mais des coups de marteau. Au milieu de sa nouvelle scénographie trône son fusil qu'il a pris le temps de nettoyer. Soulagé, il s'endort sur son canapé, les yeux perdus dans son passé.

Depuis cette nuit-là, pas une journée sans que Sébastien arrive au travail nimbé d'un léger effluve d'alcool, pas une nuit sans que Sébastien ressasse ses souvenirs, pas un matin sans qu'il découvre sur sa porte un mot des voisins excédés par ses cris. Le même cercle vicieux tourne depuis huit longs mois sans qu'il réponde aux appels de Claire, sans qu'il lui ouvre la porte de son appartement. Il l'a vue rôder près du dépôt de déménagement. Tapi dans l'ombre, il a attendu qu'elle reparte. Encore une attitude étrange que ses collègues peuvent se mettre sous la dent pour abreuver leurs commérages et leur malveillance.

Il conduit, charge et décharge sans prononcer le moindre mot. Il ne dit plus rien même quand son patron menace de le virer s'il le « chope à picoler au taf ». Il se cantonne à son planning et se hâte de rentrer dans le seul endroit où il se sent accepté : chez lui au milieu de son passé, comme après sa deuxième mission au Shonga, comme avant Claire voulant le ramener dans sa « petite vie pénarde à l'abri des horreurs du monde ».

Il ne travaille pas demain. Deux jours de repos qu'il a préparé en faisant les courses dès la fin du boulot pour ne pas avoir à sortir. Il a mis un coup de marteau dans la sonnette.

« Plus personne pour faire chier. »

Il a coupé son téléphone.

« Pas envie de parler à ces connards. »

Il débouche la première bouteille. Il est seul. Il est bien. Il s'assoit face à son fusil accroché au mur.

« Il a tout vu, lui. S'il pouvait parler pour leur faire comprendre. La guerre, c'est une saleté et faut bien des tarés ou des héros pour aller au feu sauver les miches des autres. »

L'alcool lui brûle la gorge.

« La paix... Connerie ! Juste une pause entre deux guerres. On n'a jamais su faire autrement, bande de cons ! »

Une voiture fait ronfler son moteur au bas de la rue et la vue du fusil lui vrille le cerveau. Il hurle et se jette au sol comme sous le choc

d'une explosion. Celle du poste avancé de Sébi, onze années auparavant.

Ils étaient enfin arrivés à bon port après 732 kilomètres. Un convoi à haut risque ayant essuyé de nombreux tirs et des jours de retard pour finir dans ce poste avancé, perdu dans un no man's land de sable et de rocaille à deux cents kilomètres du moindre semblant de civilisation. Mais peu importait pour Sébastien, ils allaient avoir quelques jours de repos avant de reprendre le chemin du retour.

Les soldats de Sébi, eux aussi, étaient heureux de revoir des collègues apportant un peu de changement avant que la relève tant attendue n'arrive. Des jours, des semaines à ne rien faire si ce n'est occuper le terrain et résister au harcèlement de l'ennemi. Pas une journée sans qu'ils testent leur dispositif pour trouver une faille, détruire ce poste et planter leur drapeau sur les dépouilles fumantes de « l'envahisseur ». Un faux rythme entre lenteur et attention permanente.

Des consignes particulières avaient été données en ce sens. Bien qu'en période de remise en condition des hommes et des matériels, les soldats devaient rester armés et connaître parfaitement l'emplacement de leur poste de combat tout comme les consignes d'ouverture du feu en cas d'attaque. Éreintés par toute cette route avalée, ils avaient juste eu le temps de boire avant d'effectuer le déchargement et la reconnaissance du camp. Un premier entretien des véhicules pour lister les pannes et ajuster quelques pressions et niveaux avant que la journée ne s'achève. Un repas puis direction le hangar transformé en dortoir. Et enfin, le repos tant attendu. Un sommeil de plomb qui tombe sur vous comme une masse.

5 h 12.

Ni un réveil ni un cauchemar, pas même une pensée réfléchie, mais une déflagration qui ondule dans vos entrailles avant qu'elles ne se tordent. Une poussée d'adrénaline qui vous propulse dans l'urgence et la peur.

Tout semblait si décousu et tendu à la fois. Ordres hurlés, cris et tirs. Seuls restaient les actes réflexes appris dès les classes, rappelés, rabâchés.

Casque, gilet pare-éclats, fusils, poste de combat.

La porte du hangar s'ouvrit sur la carcasse calcinée et disloquée du « suicide bomber » qui venait de pulvériser le poste d'entrée et les trois premiers hangars. Le service médical à l'œuvre les mains dans des mares de sang et de chair. Impressionnants de calme et de maîtrise dans cette médecine d'urgence sous le feu. Des hommes à moitié

habillés se ruant sur leur poste de combat tandis que d'autres ripostaient déjà. Après quelques secondes à fixer, hébété, l'incroyable ballet meurtrier dans lequel il allait devoir se précipiter, Sébastien fut « réactivé » par son chef de section qui lui hurla de regagner son poste de combat. Il ne se souviendrait jamais comment il avait réussi à entendre cet ordre et à l'exécuter. Il partit en courant.

Sébastien s'élança dans la cohue. Plus que quelques mètres. Explosion. Effroi. Encore un véhicule... Non. Pire. Des tirs de roquettes CHICOM. Une puis deux. Des bâtiments pulvérisés qui s'embrasaient. Sébastien n'avait rien. Pas une blessure, mais la proximité de l'explosion l'avait rendu presque sourd. Ses oreilles bourdonnaient. Comme dans un film muet, il voyait toute la frénésie qui l'entourait. Seules les nouvelles explosions de roquettes faisaient vibrer son corps et donnaient une autre dimension aux images.

De son poste, il voyait des motos tourner à grande vitesse autour du camp. Il avait l'impression de subir un siège. Une voiture piégée pour faire sauter le « pont-levis », des bécanes rafalant les premières lignes postées sur les « murailles » pour empêcher toute sortie et toute localisation des hommes embusqués au loin, des tireurs de roquettes pour « catapulte » leurs objets destructeurs au sein même de la « forteresse » de Sébi.

Sébastien tirait, tirait et tirait sans réfléchir jusqu'à ce qu'un des hommes à moto chutât à quelques mètres de son poste. Il n'était pas grièvement blessé. Il n'avait pas d'arme. C'était le pilote. Il tentait de se redresser. Il leva la tête face à l'enceinte du camp. Il se heurta au regard de Sébastien. Une fraction de seconde pendant laquelle il comprit que cet homme voyait sa propre mort dans les siens. Une autre fraction de seconde où Sébastien eut l'impression que tout son corps s'était arrêté, s'était désincarné, et soudain la queue de détente qui se relâche, un bruit de tir et l'homme qui s'affale avec un magma rouge au bout de son cou.

Une horreur pendant près de trente minutes qui parurent une minute pendant l'offensive et une journée après que le calme fut revenu. Le chef de section retrouva Sébastien les yeux fixés sur l'homme mort à quelques mètres de lui.

« Il avait pas d'arme. »

Il n'entendit pas son chef lui répondre que la guerre sur le terrain n'est jamais aussi claire et tranchée qu'à l'entraînement ou à la table des conventions internationales.

Sans comprendre comment, il sortit du poste de combat. On le ramena parmi les morts, parmi ceux qui n'allaient pas tarder à l'être et parmi les blessés. Ses oreilles bourdonnaient encore. Il ne se rappela pas qui le perfusa pour limiter les dégâts causés par l'explosion. Qui s'en était aperçu, qui avait trouvé le temps de s'occuper de lui dans cet

enfer, il ne le sut jamais.

Il assista à un nouveau spectacle : celui des demandes d'évacuation d'urgence, du décompte des morts et des blessés, de la réarticulation du dispositif défensif en cas d'une nouvelle offensive qui les menaçait comme la réplique d'un séisme. Grâce à sa perfusion, il attendit que les sons reviennent jusqu'à lui, juste à temps pour comprendre qu'une autre mission l'attendait.

« Vous êtes de la 5 ?

– Oui.

– On a besoin de vous. Sandreau, c'était un conducteur que vous connaissiez bien ?

– Oui.

– Suivez-moi. »

Sébastien ne parvint pas à poser de questions. Il emboîta le pas de l'officier. Un peu à l'écart, ils entrèrent sous une bâche tendue à la hâte. Alors, il comprit : dans des sacs noirs étaient disposés des soldats qui avaient l'air de dormir sans trace de mort apparente, des soldats sans vie, au corps atrocement mutilé et, enfin, des membres regroupés comme un puzzle infernal. Les scènes de rue de la capitale du Shonga rejaillirent dans l'esprit de Sébastien. Il ne voyait que des chairs et du sang. Il se croyait tout à la fois dans la capitale et dans le camp de Sébi. Il était incapable de dissocier les deux. Il était perdu.

Puis le lieutenant tira le pan d'une bâche : des pieds, un tronc écorché vif et une moitié de tête.

« On a récupéré la plaque d'identification sur le buste et la tête, un peu plus loin. La plaque dit qu'il s'agit de Sandreau. Vous reconnaissez son visage ? Prenez votre temps. Il faut être sûr. Pensez à la famille.

– Sandreau.

– C'est lui ? »

Sébastien semblait désynchronisé avec la réalité.

« Évidemment... Il m'a tout appris derrière un volant... C'est Sandreau...

– Merci. »

Il partit sans comprendre. Il ne réalisait pas encore. Il croisa son chef de section.

« Ça va, Braqui ? Je sais que c'est dur de devoir faire ça, mais il faut les aider à identifier les corps le plus vite possible. Le soleil ne va pas tarder à chauffer. On m'a dit que vous aviez assisté aux massacres de la capitale, il y a quelques années. C'était moche. Vous en avez vu là-bas. Mais je sais aussi que quand c'est les siens qu'on voit dans cet état, c'est plus dur.

– Oui. C'est Sandreau. Il m'a tout appris derrière un volant. »

J-365 AVANT EXPLOSION

Les journaux ne titrent que sur le deuxième anniversaire du retrait du Shonga et les 730 jours sans attentat. Les politiques se congratulent. Les citoyens sont soulagés. Les militaires s'affichent de nouveau la tête haute.

Les armes se sont tues, hymne à la paix
 La paix a triomphé
 La paix plus forte que la guerre

Cependant, pas un article sur l'état du Shonga, pas une ligne sur ces fameux camps d'entraînement, pas un mot sur les soldats « purgés ».

Sébastien est dans la capitale. Sur les conseils du capitaine, il doit aller au bureau des anciens combattants pour se renseigner sur l'éventuel dépôt d'un dossier de pension à ce titre. Mais il ne franchira jamais le seuil. Bien avant, il a compris que cette démarche serait inutile. Il s'en rend compte en se recueillant devant le mémorial national à la mémoire de ceux tombés au champ d'honneur.

Il se tient devant ces grandes plaques de marbre noir où sont gravés les noms de batailles et des morts. Il les suit sur ce long alignement macabre. Écrasé par l'immensité de ce monument, il remonte au siècle dernier et poursuit toujours plus loin. Parfois, son regard s'attache à certains noms pour lesquels il tente de recréer un visage et une vie. Des soldats très jeunes ou très vieux. Des noms désuets et des époques différentes. Mais tous sont tombés au combat. Combien d'horreurs ont-ils vues ou endurées avant que la vie ne s'arrête, que leur nom finisse sur ce marbre froid ?

Laissant derrière lui cette longue traîne de pierre, il arrive au bout de cette histoire des morts. Un arrêt brutal.

Pas de plaque pour le Shonga.

Pas de plaque, donc pas de morts, pas de sacrifice, pas de reconnaissance. Morts ou vivants, les anciens du Shonga sont damnés, condamnés à l'oubli.

Il sent la colère bondir en lui.

Jusqu'au bout, les salauds.

Il n'entrera pas dans ce bâtiment, haut lieu des anciens combattants. Cela ne servirait à rien. Il sait cette bataille perdue. Le Shonga n'ouvrira aucun droit, aucune reconnaissance. Le Shonga restera à jamais une défaite et non un champ d'honneur.

Il rentre dans sa chambre d'hôtel. Un établissement décati non loin du ministère. Une sorte de tache indélébile dans ce quartier

prestigieux. Sébastien et lui s'accordent parfaitement. Il s'allonge sur son lit aux draps d'un gris douteux. Il allume la télé et se cale sur les chaînes d'information en continu qui se jettent sur les commémorations de la paix comme des tiques sur un chien galeux. Et ça sourit, ça ricane et ça s'émoustille comme pour une victoire de finale de foot. Ça analyse, ça se congratule, ça en rajoute jusqu'à la nausée. Les mêmes éléments de langage savamment concoctés pour être repris à l'envi afin qu'ils finissent par devenir des évidences dans l'esprit de l'opinion publique. Pas d'analyse, mais des slogans.

Les heures passent. Sébastien boit, somnole, enrage et boit encore. Puis sur la capitale il voit les lumières s'éclairer.

« Putain de nuit. »

Désormais, Sébastien la redoute. Il sait que les cauchemars et les cris sont bel et bien revenus. Il a peur de s'endormir. Les cachets et l'alcool ne suffisent plus. De plus en plus souvent, il sort errer dans l'obscurité. Plusieurs fois, il s'est retrouvé sur un banc à quelques centaines de mètres de chez lui.

Il revêt son manteau et s'élance dans la capitale. Il revient près du mémorial nimbé de la lumière des projecteurs. Il s'en écarte un peu pour errer dans les jardins. Il continue jusqu'à être attiré par des silhouettes immobiles. Il s'avance. Ils sont là. Six soldats de pierre dans leur uniforme impeccable, les bras soutenant un cercueil invisible. Une mort suggérée. Une mort à mots couverts.

Sébastien repense à l'attaque du camp de Sébi : l'homme qu'il a abattu et le cadavre démembré de Sandreau. Le treillis couvert de sang des survivants et le bruit de fermeture Éclair des sacs noirs contenant les cadavres. Il lève les yeux vers ces statues immaculées soutenant le vide. Il se détourne en pleurant.

Son pied heurte un objet au sol. Un tintement métallique le fait sursauter. Il baisse les yeux et voit une écuelle dans laquelle brillent quelques pièces. Au pied d'un des soldats de pierre, un vieux SDF famélique se tient immobile, les mains couvrant son visage. Il ne parle pas. Il attend comme le fou sur le rond-point dans la capitale du Shonga.

Le Shonga. Pas une guerre. Une malédiction.

Le cœur de Sébastien s'emballe. Il part en courant. Une envie irrépréhensible d'en finir, de se jeter dans le fleuve, de se pendre. Il veut que ça s'arrête. Une libération pour sa femme et sa fille. Pas de douleur et de honte pour ses parents déjà morts. Il va se pendre dans sa chambre miteuse.

Il débouche du jardin. Il passe la grille.

« Hé ! »

Sébastien s'arrête net. Il cherche dans l'angle mal éclairé. Sur ses gardes, il voit une silhouette se détacher dans la faible lumière.

Étrange, cette méfiance et cet instinct de survie pour un homme si résolu à en finir. Se foutre en l'air, certes, mais pas comme ça, dans une bagarre de rue, dans une autre défaite.

« Ça t'intéresse ? » fait l'homme en exhibant des sachets colorés.

Sébastien met un instant à comprendre.

« C'est d'la qualité. »

L'homme sort quelques cachets pour appuyer ses dires.

« Tu vas tout oublier avec ça. »

Sébastien hésite. Ce n'est pas dans ses projets. Mourir, voilà, ce qu'il lui faut pour oublier.

« T'en as jamais pris, c'est ça ? Tu verras, tu vas pas être déçu.

– On peut dormir sans cauchemar avec ta merde ? » lance Sébastien.

Le type se marre.

« Tu vas même faire de beaux rêves. Alors t'essaies ?

– Combien ? »

L'échange est rapide. Lorsqu'il s'éloigne, Sébastien le voit récupérer un gamin qui le suit. Les premiers feux d'artifice éclatent au loin pour saluer la paix au moment où l'homme repart dans la clandestinité de la nuit et de sa vie avec ce gosse comme alibi ou comme bouclier.

Personne n'avait remarqué sa présence dans le centre des opérations. Sébastien s'était effacé dans un coin. Il sentait la tension qui envahissait la pièce. Sur les écrans, ils attendaient tous qu'il sorte de son trou : Alpha Adéma. L'homme qui avait ordonné l'attaque de Sébi, qui montait des camps d'entraînement attirant tous les mécontents de ce monde.

Un homme dangereux qui prenait de l'importance dans la région, qu'on disait voué à un destin qui dépasserait les frontières du Shonga. Une des nombreuses têtes ayant repoussé après que le précédent chef de la région fut éliminé. Une nouvelle tête, elle-même prête à se sacrifier pour que d'autres puissent prendre le relais.

Un être insaisissable qui ne dormait jamais deux fois au même endroit, qui disposait de soutiens innombrables dans les populations civiles auxquelles sa milice venait en aide, là où l'État shongais et les armées étrangères étaient absents. Une mécanique implacable pour se constituer un réseau d'obligés qui lui permettait de mener cette vie clandestine. Une vie entièrement vouée à la mort : la sienne et celles des autres.

Les drones renvoyaient l'image fixe d'un bâtiment. Un hôpital que chacun savait être une base arrière d'Alpha Adéma, mais qui portait cette croix rouge qui rendait le bâtiment inattaquable en vertu des conventions internationales.

Les comptes-rendus affluaient : oui, il était bien là. Oui, il allait sortir pour rejoindre une autre planque. Oui, il fallait attendre qu'il quitte le bâtiment pour frapper.

Depuis des heures, sous le regard anxieux du général, ils attendaient tous qu'Adéma sorte enfin. Au début, ils avaient été sceptiques quand ce renseignement avait été donné. Trop beau pour être vrai. Puis, de nouveaux éléments étaient remontés. Une reconnaissance avait été lancée, des informations collectées. Oui, il était bien présent dans ce « putain » d'hôpital d'opérette qu'ils ne pouvaient pas prendre d'assaut sans que l'événement fasse la une de tous les journaux de la planète. Des images de destruction que les soutiens d'Adéma ne manqueraient pas d'orchestrer pour faire croire à une bavure. Des cadavres d'enfants, si possible, que les rédactions diffuseraient en s'indignant même si, ici, sur le terrain, personne n'était dupe sur ce que cet hôpital abritait vraiment.

Toujours cette image fixe, et soudain un ballet de pick-up. La nervosité était à son comble. Tous les visages étaient concentrés vers les écrans. Les paroles étaient rares et allaient à l'essentiel. Pas de

commentaires intempestifs pouvant compromettre la réussite de cette mission.

Sébastien se tassa. Il voulait assister à la fin de celui qui avait décimé le poste avancé de Sébi, qui avait tué Sandreau, qui l'avait obligé à abattre un homme désarmé.

Il apparut, enfin, tout de blanc vêtu. Il avait le visage rond et avenant. Il avançait paisiblement. Tache éblouissante sur cet écran.

« Putain, c'est pas vrai ! »

Ils étaient tous rivés au moniteur, attendant le moindre faux pas pour avoir un angle de tir, car dès qu'Adéma aurait embarqué, ils auraient beau essayer de suivre les pick-up, ils perdraient sa trace sitôt entré dans la ville. Il se noierait dans les rues, les ruelles, les dédales de maisons, de cours, d'immeubles et de souterrains clandestins.

« L'enfoiré, putain ! »

Sébastien comprit lui aussi. Adéma était entouré d'enfants qui s'agglutinaient autour de lui. Personne ne pourrait comprendre qu'un seul de ces gosses soit tué, même pour en sauver tant d'autres. Adéma le savait. Adéma avait choisi entre efficacité et sentiments. Il enrôlait des gosses pour lui servir de bouclier, pour poser ses bombes, pour être soldats. Il savait que nous ne les abattrions pas.

Le général fit un signe. C'était fini. Comment combattre à armes égales quand le droit de la guerre n'était respecté que par un seul camp ? Les politiques n'avaient pas donné aux soldats la solution de cette équation insoluble.

La tension redescendit pour faire place au dépit. Seul Sébastien sentit son cœur battre lorsqu'il vit Adéma se payer le luxe de prendre un enfant sur son dos et regarder bien en face dans la direction de la caméra. Sébastien fut attiré par ce visage souriant et fixe. Il revit une autre scène s'étant déroulée onze années plus tôt : un gosse en tenant un autre sur son dos, et lui sur le point de rentrer au pays, loin du Shonga.

« Qu'est-ce qu'il fout là, lui ? »

La voix du général sortit Sébastien de sa vision. Il se ressaisit aussitôt.

« J'ai été rapatrié de Sébi. Je devais voir le colonel Alléaume dès mon arrivée. On m'a dit qu'il était là.

– C'était pas beau là-bas.

– Oui, mon général. »

Le colonel Alléaume ne lui avait pas laissé le choix : retour anticipé.

« Je peux continuer la mission.

– Non, t'es resté en état de choc pendant trente-six heures. Tu rentres chez toi. Avant tu passes par le sas de décompression et tu vas voir un psy. Tu peux disposer. »

Point final. Sébastien était parti après le salut réglementaire. Un sentiment de mission non accomplie, d'abandon de ses camarades, de honte l'envahissait et ne fit que s'accroître au fil des jours le séparant de son retour. Isolé parmi ceux qui poursuivaient leur mission au Shonga, il attendait dans une tente remplie de lits picots vides. Une tente qu'il aurait dû occuper avec toute sa compagnie qui, elle, était restée au combat. Ces rangées de lits sans occupants renforçaient sa culpabilité.

Quant à Claire... Il l'avait appelée pour la rassurer, lui dire que tout allait bien. Elle avait pleuré de soulagement puis de colère contre lui, contre l'inquiétude qu'il lui infligeait, la vie qu'il lui faisait mener. Il l'avait laissée vider son sac avant de reprendre une conversation presque normale, c'est-à-dire ponctuée de banalités parce qu'ils se disaient tellement peu de choses depuis si longtemps.

Il ne lui annonça son retour anticipé que lorsqu'il fut à l'hôtel où les militaires étaient désormais envoyés avant d'être réintroduits dans leur famille et le monde civil. Un sas de décompression primordial pour rencontrer un psy et reprendre pied avec une réalité si opposée à ce qu'ils venaient de vivre.

Sébastien avait assisté à la séance commune d'information du psychologue puis à un entretien privé où il s'était peu confié. Il avait peur d'en dire trop, d'être catalogué parmi les fous, d'y perdre son aptitude opérationnelle et sa carrière. Entre besoin et manque de confiance, il avait préféré rester silencieux comme il le faisait depuis des années avec sa famille et ses pairs. Garder toute cette merde en soi, telle était sa stratégie pour avancer ou plutôt ne pas être freiné.

Afin de parfaire son rôle, il se forçait à sortir de sa chambre, à manger avec d'autres soldats avec lesquels il avait peu d'échanges puisqu'ils n'appartenaient pas à la même compagnie et que Sébastien avait honte de leur avouer qu'il avait abandonné la sienne au Shonga.

Il avait joué le jeu de la réadaptation à la vie civile, à la légèreté. Il se montrait à la piscine. Il avait cru bon de rassurer Claire sur son bon état de santé physique et mental en se prenant en photo, un cocktail à la main, dans l'eau turquoise reflétant les rayons du soleil.

Cependant, Claire n'avait pas interprété cette image de cette

manière. Elle l'avait vu sous le soleil avec des transats et des parasols en arrière-plan tandis qu'elle essuyait les tempêtes domestiques, les déconvenues professionnelles sous la grisaille du ciel de la ville paumée dans laquelle elle avait atterri à cause de son travail à lui. Cette photo avait engendré une telle frustration chez elle que, pour la première fois, elle ne vint pas le chercher au régiment à son retour. La veille de son décollage, elle avait prétexté un contretemps. Cette fois, c'est elle qui ne serait pas présente pour lui.

Averti de l'arrivée de Sébastien, j'avais avalé les kilomètres et je l'avais attendu devant son immeuble. Face à son visage fermé et à l'absence de son épouse dans le véhicule qui le ramenait chez lui, j'ai décidé de faire demi-tour lorsque je le vis pénétrer dans le hall d'entrée désert de son immeuble. À mon tour, j'ai regagné mon domicile déserté par mes trois précédentes épouses. Mon métier de reporter de guerre les avait usées comme les épouses des soldats. Elles étaient parties.

Je savais ce que Sébastien vivait et ce qui l'attendait. Après la « purge », je suis resté longtemps sans nouvelles de lui jusqu'à ce qu'on m'appelle parce qu'il avait mentionné mon nom, et seulement le mien, dans les personnes à prévenir en cas d'urgence.

Je me retrouve dans une chambre d'hôpital. Il gît dans un silence de mort. On m'a demandé si j'étais de la famille. J'ai dit « oui ». Ce n'était pas vraiment un mensonge, car si nous ne sommes pas unis par les liens du sang, nous le sommes par ceux de la guerre.

J'ai sollicité des informations pour comprendre comment cet homme que j'avais connu si fort à un âge si précoce pouvait se trouver entravé et sous assistance respiratoire. Les infirmières et les docteurs ne cachent plus leur exaspération face à la recrudescence des hospitalisations en urgence de ces anciens militaires purgés. Ils ont l'impression que l'armée se décharge sur eux. Ne pouvant se défouler sur cette institution, à mots couverts, ils laissent entrevoir leur mécontentement aux patients et aux familles.

Au milieu des soupirs trop appuyés et des phrases insidieuses, je comprends que Sébastien divaguait dans un état second en pleine rue. Il avait atterri dans un square. Il parlait tout seul et hurlait tellement que des enfants ont accouru en larmes auprès de leurs mères qui alertèrent une patrouille de la police municipale. Lors du contrôle, Sébastien aurait résisté et en serait venu aux mains avant d'être pris de convulsions.

« Il a quoi ? dis-je.

– Alcool et drogue. Cet homme devrait être suivi en psychiatrie.

– Parce que ce n'est pas le cas ? »

Je me retourne vivement afin de savoir qui a prononcé cette dernière phrase sur un ton acerbe. Il s'agit d'une jeune fille suivie de près par une femme de l'âge de Sébastien. Je n'ai pas besoin qu'elles se présentent. Je comprends que je suis en présence de Mme Braqui et de leur fille Virginie. Je me sens de trop. Je tente de m'éclipser avant de pouvoir me présenter et dissiper tout malentendu, mais le docteur ne m'en laisse pas le temps.

« Non. Nous avons vérifié ; M. Braqui ne suit aucun traitement ou thérapie.

– Je te l'avais bien dit, gronde la jeune fille à l'adresse de sa mère. Mentir ! Il ne sait faire que ça. Pourquoi tu continues à l'aider ? C'est un menteur doublé d'une épave !

– Il n'a pas toujours été comme ça... »

La jeune fille part en refermant violemment la porte de la chambre d'hôpital de son père.

La lassitude et le découragement se lisent sur le visage de Claire Braqui. Je la laisse seule avec le docteur et son mari. Je décide de l'attendre dans le couloir.

Plus d'une heure passe avant qu'elle ne ressorte. Elle a pleuré. Je me lève et me dirige doucement vers elle.

« Madame Braqui. Je suis un ami de votre mari.

– Il en a encore ?

– Je suis reporter de guerre. Nous nous sommes connus au Shonga.

– Je vois... Je me disais aussi. »

Je ne relève pas. Je peux comprendre.

« Ma fille a dû vous paraître monstrueuse.

– Non. Je n'ai pas d'enfant, mais j'ai divorcé trois fois. Alors je me mets à votre place ; la sienne, la vôtre et celle de votre fille.

– Pourquoi ils vous ont appelé en premier ? »

La question que je redoutais arrive trop vite. Je n'ai pu trouver aucune réponse convenable, alors je tente ce que je pense être la vérité.

« J'imagine qu'il a préféré laisser mon numéro plutôt que le vôtre. Il imaginait sûrement vous éviter d'autres ennuis. Je pense qu'il est conscient des dégâts qu'il a occasionnés tout comme je suis conscient des miens. »

Elle s'assoit sur un siège dans ce couloir sentant le désinfectant. Je lui apporte un café. Elle ne le refuse pas et me laisse prendre place à ses côtés.

« Pourquoi vous vous êtes précipité à son chevet ?

– Mission de sauvetage d'un vieux camarade », fais-je avec légèreté.

Elle me regarde en esquisant un timide sourire.

« J'avoue que je ne m'en sens plus capable. Il y a eu trop d'espoirs déçus. Prenez le relais si ça vous chante. Sauvez-vous tous les deux. Moi, je ne peux plus le soutenir à bout de bras.

– Vous me proposez une mission de rédemption.

– Appelez ça comme vous voulez. Mettez de jolis mots pour enrober tout ce paquet de merde, moi je ne sais pas faire et je n'en ai plus la force. »

On nous demande de partir. L'heure des visites s'achève. Elle est si lasse, si peu impatiente de faire face aux récriminations de sa fille que je l'invite à manger dans un petit restaurant où j'ai mes habitudes.

Comme deux bouteilles jetées à la mer, nous suivons ensemble le courant. Nous parlons de ma vie pour dériver en douceur vers celle de Sébastien puis la sienne. Pendant des heures, elle décharge sur moi le trop-plein de mots et de sentiments qu'elle ne pouvait partager avec quiconque.

C'est ainsi qu'à travers Claire, je comprends un pan de ma vie que je n'avais fait qu'entrevoir, celui de mes vies conjugales sacrifiées. Elle nous raconte : elle et lui, elles et moi.

Elle me raconte tout ce qu'il n'a pas compris chez elle.

Elle me raconte, aussi, tout ce qu'elle n'a pas compris chez lui.

Une attaque fait 8 morts et 22 blessés à Sébi
dans le nord du Shonga

C'est avec cette information qui faisait la une de tous les journaux que Claire débuta une journée qui lui parut ne plus finir. Paniquée, elle avait appelé le régiment de Sébastien. Prise au dépourvu, la personne qu'elle avait eue au bout du fil s'était exprimée avec des mots rassurants, mais n'avancait aucune certitude quant à l'identité des morts, des blessés ou des rescapés.

Claire avait raccroché en pensant aux paroles qu'avait prononcées Sébastien en plaisantant au début de leur mariage : « Il faudra t'inquiéter si tu vois arriver le chef de corps en grande tenue quand je suis en opération. C'est jamais pour prendre des nouvelles. »

Alors Claire n'avait pas conduit sa fille à l'école et avait attendu. Régulièrement, Virginie voyait sa mère scruter la porte d'entrée. La petite fille était anormalement calme. L'euphorie passée de ne pas se rendre en classe, elle avait compris en entendant les flashes infos que sa mère écoutait sans interruption. Elles attendaient la délivrance de ne pas être veuve et orpheline ou alors elles commençaient une veillée funèbre.

Claire oscillait entre optimisme et fatalisme. Lorsqu'elle contemplait cette porte blanche au bout du couloir de leur appartement, elle était heureuse de la voir encore close. Lorsqu'elle croisait le visage de sa fille, son estomac se serrait en imaginant la précarité de leur avenir si la sonnette venait à retentir.

Mais personne n'était venu les rassurer ou leur porter une funeste nouvelle. Ce fut seulement le jour suivant qu'elles découvrirent le nom des soldats tombés au combat. Sébastien avait appelé le surlendemain. Encore sous le choc de cette attente anxieuse, elle avait pleuré et s'était emportée contre lui. Après cet échange, elle s'était sentie honteuse : Sébastien avait dû vivre un enfer et elle n'avait su lui servir que des reproches. Il avait raccroché assez vite d'une voix glaciale. Elle pouvait comprendre sa réaction, mais pourquoi, lui, ne comprenait jamais la sienne.

Quelques jours plus tard, ses remords avaient volé en éclats lorsqu'il lui envoya cette photo au bord d'une piscine. Visiblement, après l'enfer, il était de retour au paradis, tandis que son purgatoire à elle ne prenait jamais fin.

Elle avait décidé de ne pas venir le récupérer à son arrivée. Ce geste était moins une punition qu'un appel au secours quant à sa situation

que Sébastien semblait ne pas vouloir voir.

Il était rentré. Virginie était déjà dans sa chambre. Elle faisait semblant de dormir. Elle ne voulait ni le voir ni assister à une dispute entre ses parents. La tête sous les couvertures, elle se protégeait de la tempête. Elle n'entendit que les échos lointains d'un orage avorté. Le bruit de sacs lourds posés sur le sol, mais pas un « bonjour ». Un silence pesant et le son de la douche. Une télé qu'on allume.

« Ça y est ! Ça recommence ! Tu pars et tu reviens ici comme dans un moulin. Pas un mot, rien !

– Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

– On s'est fait du souci pour toi !

– Pas assez pour venir me chercher.

– Mais tu te rends compte au moins que... »

La porte de la chambre d'amis avait claqué et la clé, tourné dans la serrure. Claire dormirait seule ce soir et tous les autres désormais. Sébastien passa ses jours de permission, cloîtré dans cette chambre où il transporta toutes ses affaires et installa ses souvenirs militaires que Claire ne voulait plus voir traîner dans l'appartement.

Elle lui demanda d'accompagner Virginie à l'école. Il rechigna :

« C'est important pour ta fille qu'elle sente que tu t'intéresses à elle.

– Elle a tout ce qu'elle veut cette gamine. Elle n'est pas à plaindre.

– Je ne te parle pas d'objets. Je te parle d'affection. »

Il ne répondit rien. Il s'empara des clés avec colère.

« On y va ! »

Devant l'énervement de son mari, Claire les accompagna. La conduite rapide et saccadée de Sébastien, les yeux effrayés de Virginie et le silence tendu dans la voiture jetèrent au visage de Claire l'échec et l'impossible sauvetage de leur vie familiale. Depuis ce jour, jamais elles ne remontèrent avec lui, jamais elles ne lui demandèrent de participer à la moindre activité familiale ou domestique.

De silencieux et taciturne, Sébastien devint mutique et agressif, il ne se cachait plus pour consommer de l'alcool dans sa chambre qu'il fermait systématiquement à clé qu'il en soit présent ou absent. Il n'apparaissait que lors des repas qui se déroulaient dans un silence tendu. Même Virginie n'osait plus rire de peur de provoquer les grognements agacés de son père. Ankylosé dans les horreurs vues et commises, la légèreté de la vie lui était devenue insupportable. Il s'était transformé en un fantôme irascible qui hantait l'appartement et leur vie.

La fin des permissions et le retour au régiment ne firent que les soulager de la présence de Sébastien qui s'arrangeait pour manger sur son lieu de travail, midi et soir. Il partait tôt et rentrait tard. Elles-mêmes faisaient en sorte d'être encore endormies ou déjà couchées à

ces moments-là. La tension et la froideur toujours plus exacerbées revenaient par vague chaque week-end jusqu'au jour où Claire se vit dans l'obligation de refuser que Virginie invite ses copines pour son anniversaire :

« Pourquoi ? hurla la petite fille.

– Écoute, on va voir si on peut pas le faire ailleurs.

– J'en ai marre ! Je peux jamais inviter mes copines à la maison. Y en a qui veulent même plus me parler comme je les invite jamais.

– Alors ce ne sont pas de vraies copines.

– Si ! »

La porte de la chambre de Sébastien s'ouvrit. Il sortit en trombe et se rua sur Virginie. Il la saisit par le bras. Elle grimaça. Il hurla :

« Tu changes de ton pour parler à ta mère ! T'as compris ? »

La petite fille sentit ses larmes monter aux yeux. Son cœur battit. Elle avait peur. Elle hocha frénétiquement la tête.

« Y en a marre de tes caprices d'enfant gâtée ! Arrête de chialer !

– Sébastien, lâche-la ! Calme-toi ! »

Il libéra le petit bras rosi par la pression de ses doigts. Virginie fuit l'étreinte de sa mère et s'enferma elle aussi dans sa chambre. Face à ces portes fermées derrière lesquelles chacun s'isolait pour ne pas avoir à vivre avec les autres, Claire explosa :

« C'est plus possible !

– Ça y est ! Ça va être encore de ma faute ! fit Sébastien en se dirigeant vers sa chambre.

– Oui, c'est de ta faute si on ne peut pas vivre normalement dans cette baraque. Ne me dis pas que tu ne t'en rends pas compte. Tu peux pas dire que tu ne sais pas ce que c'est qu'une vie de famille normale. Ton père ne s'est jamais comporté comme ça avec toi ! »

Le visage tordu par la fureur, Sébastien fit volte-face et fondit sur Claire. Il leva la main sur elle avant de suspendre son geste.

« Ne mêle pas mon père à ça ! Je te l'interdis ! T'as compris ? »

Terrorisée, mais déterminée, Claire ne cilla pas. Elle lui fit face de ses yeux brillants :

« Alors tu prends tes affaires et tu t'en vas. Je veux divorcer. »

Sébastien entre par le portail ouvert à toutes les personnes voulant s'extasier et s'enorgueillir de leur nouvelle armée en assistant aux portes ouvertes du régiment, magnifique moyen de soigner l'image de l'armée et de recruter par la même occasion. Il sent que l'idée n'est pas bonne, mais c'est la seule qu'il ait eue aujourd'hui pour fuir son appartement et ses idées noires depuis qu'il s'est doublement fait virer de l'hôpital et de son boulot.

« Voilà une ordonnance pour aller consulter un addictologue et un psychiatre. »

Puis deux heures plus tard :

« Voilà ta lettre de démission. C'est ça ou je te licencie pour faute grave. Tous les mecs t'ont vu bourré en arrivant au boulot. Fred et le p'tit à qui t'as foulé le poignet sont prêts à témoigner que t'étais pas toujours maître de toi au volant. En plus, avec ton hospitalisation... Donc je te laisse le choix entre démissionner ou te trimbaler un licenciement pour faute grave. Bonne chance pour trouver un autre employeur avec des casseroles au cul.

– Mais vous allez faire comment pour trouver un autre conducteur ?

– Je t'ai pas attendu. J'ai toujours su que t'étais un pétard foireux, mais j'ai eu trop bon cœur. Ça fait des mois que je cherche et j'ai trouvé.

– Et pour les subventions ?

– C'est pas ton problème. Et je vais te dire un truc ; je suis pas prêt à redonner une chance à un mec comme toi. Pas fiable. Même pour du pognon, on veut plus de gens qui sont partis là-bas. »

Sébastien avait crispé le poing. Il avait senti la vague de rage le submerger. Il n'avait pas pris les cachets délivrés à la sortie de l'hôpital :

Un passage à vide comme tout le monde en connaît dans sa vie.

Il n'avait pas pris rendez-vous avec un addictologue :

C'est pas pire que des médicaments. Leurs cachets, ça, c'est de la drogue à prendre trois fois par jour et pas de temps en temps.

Pas de rendez-vous non plus avec le psy :

Pas un taré. Non, pas ça.

Ne pas leur donner raison en défonçant la gueule de ce connard qui prenait son pied à le virer et à l'humilier. Ne pas forcer Claire à se retrouver dans un hôpital ou dans un commissariat. Il savait qu'elle était passée. Elle n'était pas revenue, mais elle s'était quand même inquiétée pour lui. Il avait également su pour la réaction de Virginie. Il ne pouvait pas lui en vouloir. Il l'avait trahie. Puisqu'il ne savait pas

les rendre heureuses et n'avait jamais pu leur montrer combien il les aimait, il leur devait au moins de ne pas exploser.

Il avait signé. Il était parti. Il avait regagné son appartement en se demandant combien de temps il pourrait encore le conserver avant de se retrouver à la rue. Le lendemain, il s'était mis en quête du moindre petit boulot dans les boîtes d'interim. On l'appelait de temps en temps pour remplacer un conducteur. Juste de quoi survivre avec l'aide des allocations. Quelques heures de travail pour de longues journées à tourner comme un fauve enragé dans une cage trop étroite pour lui.

Ses seules sorties étaient consacrées à sa quête d'un peu de poudre magique et d'alcool avant de passer des heures à épier Claire à son travail, derrière sa belle vitrine. Dans son uniforme impeccable, avec son sourire poli, il la trouvait encore plus belle malgré les années et les revers. Il passait des heures à la regarder parler, sourire et rire parfois. Mais il éprouvait une vive douleur dans la poitrine quand les clients se faisaient rares et que le visage de Claire se fanait lorsque son esprit s'égarait. À ces instants, Sébastien avait envie de pleurer en voyant ses yeux devenir mornes et d'une tristesse insondable.

Alors, quand il avait vu fleurir les affiches des portes ouvertes du régiment dans toute la ville, il avait décidé d'oublier son présent et de sentir de nouveau l'odeur de l'écurie. Il ne se faisait pas d'illusions sur ce qu'il allait trouver : peu d'armes, beaucoup de bons sentiments et une langue de bois pesante comme du plomb si les visiteurs venaient à évoquer le Shonga.

Sébastien ne s'attendait à rien et ne trouve rien d'autre qu'une sorte de kermesse en treillis. Des gamins jouent sur des véhicules desquels on a ôté tout armement. On distribue des autocollants, des porte-clés, des carnets aux couleurs des nouvelles insignes si rassurantes. Sourires et bons sentiments ; tout ce qu'il ne faut pas pour sortir vivant d'une guerre.

Il déambule sans vraiment savoir pourquoi il persiste à rester au milieu de cette fête foraine. Au détour d'un stand de beignets, il voit un homme souriant, accompagné de sa femme et de ses deux enfants. Il fait grimper les gosses dans un véhicule tandis qu'un jeune militaire à la prestance de steward fait monter « Madame » à la place du pilote. L'homme s'éloigne un peu laissant les siens s'extasier et rire. Soudain, une ombre passe sur son visage comme un regret, une peine.

Sébastien s'approche et tente de mieux voir sa figure.

Frillo...

Il réduit encore la distance qui les sépare. Il veut être sûr. Oui, il s'agit bien de Frillo, un mec de l'attaque de Sébi, purgé lui aussi.

« Frillo ? »

Intrigué, l'homme se tourne. Il regarde un moment Sébastien avant de pouvoir mettre un nom sur ce visage ravagé.

« Braqui ?

– Ouais, vieux ! Je suis content de te voir. T'es en balade toi aussi ?

– Hum, c'est ça, fait l'homme en regardant machinalement en direction de sa famille.

– Tu deviens quoi ?

– J'ai trouvé un bon boulot. J'ai pas à me plaindre.

– Et puis, ta femme est encore là. T'as du bol.

– C'est sûr. »

Aux réponses laconiques de son ancien camarade et aux regards anxieux qu'il lance en direction de sa famille, Sébastien comprend que sa présence l'embarrasse plus qu'elle ne lui fait plaisir.

« T'as un peu des nouvelles des autres ?

– Non. Y en a pas mal qui se sont barrés de la région. Y a juste...

– Qui ?

– Non, rien.

– Ben, dis ! fait Sébastien en rigolant. C'est pas secret défense.

– Non, non... J'ai croisé Jaster et Hatiel.

– Super ! Ils deviennent quoi ?

– Ils crèchent à la gare routière.

– Dans les immeubles près de...

– Non. Dans la rue », fait Frillo en détournant le regard du faciès abîmé de Sébastien.

Un silence se creuse tandis que Mme Frillo et les enfants descendent du véhicule et commencent à se diriger vers eux. Sébastien sent la gêne faire se dandiner son ancien camarade. Il décide d'abrégé pour ne pas l'embarrasser davantage devant sa famille.

« Si t'as un numéro, on pourrait prendre un verre un de ces jours. Enfin, si t'as le temps... »

Frillo dévisage Sébastien d'un air désolé, car il comprend ce qu'il est devenu comme beaucoup d'autres. Puis, en posant la main sur l'épaule de Sébastien, il lance d'une voix ferme, mais amicale :

« Fais comme moi. Tourne la page. »

Frillo se porte au-devant de sa famille qu'il oriente loin de son ancien camarade. Intriguée, son épouse se retourne vers Sébastien qu'elle détaille d'un air inquiet.

Il reste un moment immobile au milieu des oscillations de cette foule, lui, l'homme banni qui effraie tout le monde. Il se sent si seul qu'il prend son téléphone dans lequel sont enregistrés si peu de numéros. Sans réfléchir, il lance l'appel. Il n'a pas le temps de dire bonjour.

« On est séparés, Seb ! Arrête de m'appeler ! Arrête de m'épier à la boutique ! Je sais que tu le fais. Mes collègues t'ont chopé, je ne sais pas combien de fois. Signe ces putains de papiers de divorce et laisse-moi refaire ma vie ! »

Il ne sait pas comment, mais il est de nouveau devant son immeuble de misère. Il se gare face au hall d'entrée, mais reste figé derrière le volant. Il frissonne. Il tremble.

Il a peur, car il voit un vieux sans-abri assis la tête dans les mains, inerte et si maigre que sa peau flasque pend sur ses os.

Le prophète de malheur du Shonga.

Le prophète de malheur du mémorial.

Il se rapproche de plus en plus de lui. Désormais, il l'attend devant le hall d'entrée de son immeuble. Peu importe sa couleur de peau et son visage, il le hante. Sébastien avance vers lui.

Soudain, le vieux écarte ses mains usées et regarde droit devant lui. Face à ce regard fixe et absent posé sur lui, Sébastien a l'impression que ce paravent de phalanges osseuses vient de découvrir un miroir dans lequel il se contemple.

L'odeur du néant l'envahit brutalement comme lors de son quatrième atterrissage sur un tarmac du Shonga. Le dernier avant la chute.

Pour sa quatrième et dernière mission au Shonga, Sébastien était de retour dans la capitale. À 8 h 32, il se posa sur cet aéroport où tout avait commencé. Une autre ouverture de porte sur la nouvelle odeur de ce pays qui le détruisait. Pas d'émanations de brûlé, de sang ou d'aridité, mais de néant.

Oui, le néant avait un parfum que Sébastien n'aurait jamais pu concevoir s'il n'était pas venu s'achever ici. Une odeur où les senteurs d'hommes, d'animaux, de plantes, de pots d'échappement avaient disparu. Les palmes indolentes, la couverture verte à l'horizon avaient laissé place à une latérite brûlée et aride. La capitale n'était que décombres comme si de gigantesques mains rageuses avaient percé, étêté, écrasé les immeubles, les maisons, les taudis où se terraient les habitants ne sachant plus où fuir. Les rares échanges se faisaient à l'abri des pans de murs ou dans l'obscurité des ruines.

Plus de camions bâchés, plus de camions grillagés, mais des véhicules blindés qui roulaient à tombeau ouvert dans les rues désertes jusqu'au camp. Ils traversèrent tout droit le rond-point qui n'existait plus, tout comme le prophète de malheur qui n'avait plus de raison d'être. La prophétie s'était accomplie. La catastrophe s'étendait sous leurs yeux. L'État shongais était tombé. Il ne restait qu'un pouvoir fantoche prêt à faire de la figuration dans les sommets internationaux pour la paix au Shonga, mais qui ne maîtrisait plus rien dans son propre pays.

Le drapeau bleu ciel des Nations unies ne flottait plus sur le camp. Les soldats de la paix n'étaient pas partis pour laisser parler les armes. Désormais, les tractations politiques n'étaient plus influencées par les victoires militaires, mais les fluctuations des opinions publiques, nouveau champ de bataille des séparatistes et extrémistes shongais.

Les consignes avaient été anormalement courtes : assurer la garde et de rares convois si rares qu'ils en devenaient suspects aux yeux de Sébastien.

« Qui va ravitailler les postes avancés au nord ? »

Le chef de section rigola avec amertume.

« Les postes avancés ? Mais y a plus de postes avancés !

– C'est l'armée shongaise qui les a repris à son compte ? »

Nouveau rire. De dépit cette fois.

« Mais y a plus d'armée shongaise. Y en a jamais réellement eu de toute façon. Tout au moins pas comme on l'entend. Y a même plus d'ennemis : séparatistes, extrémistes, groupuscules armés. Pas d'uniforme, imbrication dans la population, des chefs à la pelle.

T'arrives, toi, à te battre contre quelque chose qu'on sait même pas nommer ou identifier ? Non, Braqui ! On n'en est plus à l'heure des armes. Les seuls convois que tu feras, c'est vers des emprises "séparatistes".

– Quoi ?

– Eh oui, vieux ! On fait de la politique et tu vas voir qu'au gré des pourparlers, on livre les uns puis les autres qui sont contre les premiers et ainsi de suite.

– Et nos gars dans les emprises ?

– Ça fait belle lurette qu'on les a désengagés. On ne sort plus d'ici et on ne forme plus aucun militaire shongais dans ce pays.

– Alors qu'est-ce qu'on fout là ?

– On fait croire à notre opinion qu'on n'a pas perdu cette guerre qui a été un vrai gouffre financier et qui n'a pas empêché les attentats sur notre sol. Et on va lui faire gober ça tant que nos politiques n'auront pas trouvé un moyen de s'en sortir les couilles nettes. »

Sébastien regarda autour de lui. Le supercamp se délabrait de façon ostentatoire. Des véhicules gisaient en zone technique dans l'attente de pièces de rechange qui n'arriveraient jamais. L'hôpital de campagne avait été démonté pour faire place à une infirmerie améliorée.

Avant de le quitter, le chef de section regarda Sébastien dans les yeux et dit :

« À partir de maintenant, chaque mort sera un mort pour rien. »

Puis il s'éloigna d'un pas traînant comme pour marquer qu'ils avaient perdu l'initiative, que la victoire était impossible. Cette guerre trop longue avait muté comme un virus. De conventionnelle, elle était devenue asymétrique. Trop peu de budget, de moyens humains et matériels, un territoire trop vaste pour être tenu durablement, trop d'éparpillement pour être efficace dans la durée.

La nuit commençait à tomber lorsque Sébastien sortit de l'ordinaire, qui ne servait plus que des rations réchauffées. Il se dirigea vers le seul lieu de « distraction » encore présent : une salle TV dans laquelle un bar improvisé vendait un peu de bière et quelques sodas. Elle aussi était presque déserte et sentait la fin. Sous cette toile de tente puant la toile plastifiée et la poussière, quelques chaises de campagne en fer étaient occupées par des militaires qui contemplaient, écœurés, l'écran TV diffusant les informations de leur pays. Des journalistes aux allures de mannequin interrogeaient des experts aux mains propres et des politiciens flairant la bonne occasion.

« *Peut-on encore parler de guerre au Shonga ?* »

– *Oui et non.*

– *Nos militaires sont pourtant là-bas.*

– *Et pour quel résultat ? Non. Je pense qu'il est temps d'appeler un chat*

un chat si vous me pardonnez cette expression. Il est urgent de reconnaître que notre pays doit renoncer à ses anciens élans impérialistes.

– Oui, mais l’armée est intervenue à la demande du Shonga.

– Nous aurions dû réfléchir à deux fois avant d’envoyer notre vieille armée incapable de rétablir la paix. Nous n’avons fait qu’aggraver les choses. À travers la défaite de notre armée, c’est l’échec de toute la politique du président qu’il faut voir. Nous pouvions sauver ce pays et nous n’avons fait qu’amener cette guerre sur notre propre sol et participer à l’effondrement du Shonga. Mon parti a déjà engagé des réflexions pour une refonte de nos forces armées. À cette occasion, nous allons convier des représentants de l’armée shongaise pour nous aider dans l’analyse de notre défaite militaire. »

Sébastien repensait au cadavre de Sandreau, qui n’avait pas failli, à ce brasier allumé pour contenir une épidémie, à ces civils shongais que les politiques avaient ordonné de ne pas sauver lors des massacres. Il se demandait en quoi les soldats avaient failli, pourquoi tous ces sacrifices n’étaient jamais évoqués.

Il comprit le lendemain quand le camp accueillit un journaliste. Sébastien espérait ma venue. Il avait des choses à dire et savait que je les écouterai. Mais ce ne fut pas moi qui mis le pied dans la poussière rouge du camp. Il vit s’extraire difficilement d’un camion militaire un présentateur star de la télé, tout droit débarqué de son plateau avec une équipe en tenue impeccable et coûteuse d’aventurier de luxe.

Moi aussi j’avais été débarqué. Tout comme le virus de la guerre, l’époque avait muté. L’ère des apparences et des illusions était venue.

Le convoi était une peau de chagrin, une petite traînée de quelques véhicules remplis de sacs de riz, d'huile, de sucre et de quatre caisses plombées débarquées par hélicoptère au matin sous l'œil rageur d'un colonel qui les accompagnerait sur l'emprise tenue par le groupe « Ustraf » devenu un partenaire incontournable et honorable dans le processus de paix. Personne ne soulignait et, encore moins, ne s'indignait qu'il fût essentiellement composé d'anciens cadres d'un groupuscule particulièrement violent et meurtrier. Un renommage cosmétique pour rendre le diable présentable aux yeux de l'opinion publique et lui permettre de s'asseoir à la table des négociations en compagnie des grandes démocraties.

L'aube se levait et la chaleur arrivait par nappes étouffantes. Heureusement, le trajet ne serait pas long. Pas d'attaque ou d'IED à craindre. La zone était sous contrôle de l'Ustraf. Ils savaient ménager ceux qui leur permettaient de prospérer en toute tranquillité.

Le convoi s'ébranla dans la morosité. Bien que nouveaux venus, chaque militaire avait senti qu'on leur ordonnait d'accomplir une mission contre nature. Ce ne fut que sur place qu'ils comprirent jusqu'à quel point on les obligeait à trahir la mémoire de leurs camarades tombés au Shonga.

Ils parcoururent des villages prospères où aucun uniforme shongais n'apparaissait. Les miliciens restaient invisibles parmi la population, mais bien présents comme l'attestaient les hommes guettant à chaque entrée de village et l'ouverture spontanée des check-points. Leur passage était attendu. Il avait un droit de transit temporaire, car ils ne venaient pas les mains vides. Pas un ticket permanent, mais un billet unique et négocié.

Certains militaires désengagés des postes avancés parlaient de villages laissés dans la misère la plus noire : des gosses au ventre gonflé, des hommes apathiques, des femmes mendiant, prêtes à se jeter sous leurs roues pour une boîte de conserve ; des fidèles au régime, des partisans d'un groupuscule vaincu, des civils n'ayant pas choisi de camp et ne bénéficiant d'aucune protection.

Il avait vu les photos qui filtraient dans la presse sans que le contexte soit expliqué à ses compatriotes : des voitures carbonisées, des visages d'enfants couverts de mouches, des ânes et des chiens faméliques. En clair, tout ce que Sébastien ne voyait pas défiler sous ses yeux : des gosses vifs, des femmes transportant des vivres, des hommes assis à l'abri des arbres en scrutant la vie et l'ordre dans leur village. Une quiétude et une abondance au détriment de leurs compatriotes,

entretenues en partie par les convois militaires.

Ils arrivèrent sur un vaste terrain au milieu d'une plaine de terre vierge. Des pick-up flambant neuf étaient stationnés en avant-poste, tandis que plusieurs voitures et camions antédiluviens attendaient un peu plus loin.

La tension monta d'un cran en arrivant face à cette bête silencieuse et immobile prête à fondre sur eux. L'ordre fut donné de lever les canons vers le ciel pour afficher une posture non hostile. À contrecœur, les hommes obéirent. Tout alla très vite : les militaires déchargèrent les sacs et les caisses qu'ils disposèrent entre la horde et eux, tel un échange d'otages ou plutôt une rançon sans contrepartie.

Le colonel s'avança vers un homme dont la stature et le calme montraient sa position de chef sans qu'il soit nécessaire de le savoir. Pas de treillis en guenilles, pas de tenue panachée, mais un habit traditionnel impeccable et de qualité.

Le cœur de Sébastien faillit s'arrêter lorsqu'il reconnut le visage de l'homme qu'il avait vu, quelques années auparavant sur un écran vidéo. Un homme entouré d'enfants pour protéger sa fuite alors qu'il était pourchassé pour avoir ordonné l'attaque du camp de Sébi où avait péri Sandreau, son mentor. Il assista aux salamalecs auxquels se pliait avec effort le colonel, qui se raidit au moment de serrer la main d'Alpha Adéma. Il vit son chef contenir sa rage lorsque les caisses plombées furent ouvertes. La gorge serrée, il observa la honte de cet homme devant restituer au bourreau de ses hommes les armes qui avaient servi à les tuer.

Les ordres ayant été exécutés, le minimum protocolaire ayant été respecté, le colonel donna l'ordre de rembarquer pour repartir aussitôt. Alpha Adéma n'attendit pas que les militaires soient repartis. L'humiliation devait être totale. Il prononça quelques paroles à l'intention des hommes qui attendaient dans leurs véhicules de fortune. Puis il se retira au moment où ils avancèrent vers ses miliciens. Un à un, dans une discipline si étrangère aux mœurs shongaises, ils chargèrent des sacs de riz, de l'huile et du sucre sans oublier une poignée d'armes qu'ils exhibèrent au-dessus de leur tête pour saluer leurs bienfaiteurs et narguer le colonel, Sébastien et les siens.

L'humiliation et la schizophrénie étaient absolues. Ils venaient de donner les moyens à ceux qu'ils combattaient d'acheter les populations et de gagner cette guerre. Le convoi militaire repartit en ravalant sa dignité et sa colère.

La paix n'a pas de prix...

Ce leitmotiv repris de plus en plus souvent par les politiques, les médias et maintenant l'opinion revint à l'esprit de Sébastien. Si seulement ses concitoyens voyaient à quel prix ils achetaient une paix

illusoire sur leur propre sol... Ils reprirent la route, mais tous les esprits étaient à Sébi, à veiller leurs morts.

Sur le chemin du retour, les check-points continuaient à s'ouvrir comme par magie. À leur passage, des enfants leur adressaient de grands gestes en riant. Il ne s'agissait en rien des saluts amicaux et enjoués des gamins des premières années de présence au Shonga. Ces gosses avaient maintenant le même éclat dans les yeux que les enfants armés de machettes lors des massacres. Les nouvelles leur étaient déjà parvenues. Ils saluaient simplement la défaite et l'humiliation des militaires. Pieds de nez enfantins empreints d'une haine viscérale dont ils étaient nourris depuis le berceau.

Et soudain, des cris hostiles, des armes pointées sur eux. Des cailloux commencèrent à apparaître dans les mains des enfants.

« À tous les Deltas, un accident est survenu à l'est de Korolak. Un civil mort. Un véhicule militaire impliqué. Armez et chargez. N'ouvrez le feu que sur ordre. »

Ils atteignirent in extremis l'entrée du camp avant que la capitale déserte ne s'embrase. Des camions, des bus, des voitures remplis de partisans convergeaient vers elle pour manifester dans les rues et monter le siège devant l'emprise militaire.

Tous les hommes étaient en alerte. La vigilance était de mise, mais pas l'inquiétude. Le but des séparatistes était clair. Il ne s'agissait pas d'obtenir une victoire armée, mais médiatique. Le cercueil de l'enfant qui avait déboulé sous les roues du camion militaire était arrivé très vite dans la capitale. Escorté par sa famille et ses proches alternant larmes et colère sous les caméras du monde entier, il défilait dans des rues gonflées de partisans séparatistes transférés dans cette ville où ils n'avaient jamais mis les pieds.

Après trois jours de fausses escarmouches savamment dosées par les séparatistes, Sébastien vit s'étaler leur victoire sur toutes les chaînes de la planète. Se succédèrent des images de femmes pleurant à s'arracher les yeux tandis que des hommes enragés piétinaient et brûlaient le drapeau du pays de Sébastien, des gamins levaient le poing ou lançaient des cailloux en direction de tous les symboles de pouvoir.

Un silence consterné emprisonnait la salle TV. Honteux, humiliés, accusés, les hommes avaient dépassé leur colère pour sombrer dans l'abattement. Le capitaine à la tête de la section à l'origine de cet accident entra sous la tente. Il s'accouda au bar improvisé à côté de Sébastien :

« Je vous offre une bière, mon capitaine ?

– Non, merci, Braqui. J'embarque dans une heure.

– Vous partez ? »

Le capitaine eut un sourire amer.

« Tu croyais quoi ?

– Il paraît que le gamin s'est jeté sous les roues.

– Hum... Tu vois un drame comme ça, ça peut arriver ici comme ailleurs ; un gosse qui déboule d'un coup, on peut pas toujours l'éviter. On fait pourtant gaffe. C'est pas faute de rappeler les consignes. Mais tu sais, quand je vois quelle ampleur ça a pris et à quelle vitesse ils ont organisé tout ce bordel, je me demande si ce gamin... Enfin, tu me comprends... T'es déjà venu ici. Tu sais que c'est pas comme chez nous la valeur d'une vie, même celle d'un gosse. Ils leur font poser des IED. Ils s'en servent comme bouclier. Putain, je peux pas m'empêcher de penser que ce gosse... De toute façon, on le saura jamais. On doute de tout ici. »

Il se tut et leurs regards se portèrent sur les écrans qui rediffusaient, pour la centième fois, le cercueil baladé dans les rues avec son cortège de femmes en pleurs.

« C'est la fin des martyrs glorieux. Place aux martyrs de l'émotion. Les droits de la guerre contre l'émoi planétaire. C'est plus rentable. »

Ce capitaine avait raison. Moins de dix jours après l'accident, une tentative d'attentat toucha une école dans notre pays. Bien qu'avortée, elle fut étrangement revendiquée pour un groupe frère de l'Usraf d'Alpha Adéma. Il ne resta de ce communiqué que cette phrase :

« Vous tuez nos enfants, nous tuerons les vôtres. Une vie pour une vie. »

Je compris alors que cet attentat avait été volontairement un échec. Il n'avait pas pour but de se venger en braquant l'opinion publique contre ses auteurs, mais de faire planer une menace pour forcer les citoyens à faire pression sur leur gouvernement afin qu'il décide le désengagement du Shonga et leur laisse le champ libre.

Les stars de la bien-pensance se déchaînèrent en parlant des monstruosité que nous avions nous-mêmes créées. Des partis politiques organisèrent et s'affichèrent dans des manifestations de soutien à la famille du petit martyr et à leurs frères shongais. Des poèmes contre la guerre furent lus.

J'imaginai le visage satisfait d'Alpha Adéma lorsque je compris la trahison politique qui se profilait ; le gouvernement adressa publiquement ses condoléances au peuple shongais et à la famille du petit martyr. Il adressa également les excuses officielles de l'armée pour avoir ôté la vie à un innocent.

Tout était dit et joué. Dès le lendemain, des monuments militaires furent saccagés et des familles insultées par leurs propres concitoyens.

Inutiles et criminels
 Colonisateurs sans scrupules
 Semeurs d'attentats
 Salauds
 Échec, responsabilité, crime

Des leitmotivs que Claire voyait s'étaler chaque jour à la une des journaux, qu'elle entendait dans toutes les discussions à la boutique et qu'elle surprenait dans le regard de ses collègues. Des propos devenus des reproches dont Virginie était victime à chaque récréation, elle, qui ne vivait même plus avec son soldat de père. Des griefs qui virèrent, très vite, au harcèlement : des menaces téléphoniques, des inscriptions ordurières sur les voitures ou sur les boîtes aux lettres, des insultes, des crachats et même des coups. Travail, école, domicile, aucun lieu ne pouvait plus constituer un havre de paix. La traque aux militaires était insidieusement lancée.

Une lettre de mise en garde avait été envoyée aux familles :

Évitez de mentionner que votre conjoint est militaire, évitez de porter toute marque pouvant le suggérer, appelez la police si vous êtes victime d'une agression, un numéro vert est à votre disposition.

Claire avait lu ce courrier avec aigreur en constatant le décalage entre la réalité politico-administrative et ce que leur vie était devenue.

Virginie restait tard à l'école, car Claire ne voulait plus qu'elle rentre en bus. De plus, Claire avait appelé sa mère à la rescousse pour s'occuper de sa fille pendant les samedis où elle travaillait, car elle n'avait plus confiance en l'étudiante qui venait la garder. Virginie lui avait dit qu'elle posait beaucoup de questions sur son « papa ». Le retour de la mère de Claire au sein du foyer ne faisait qu'aggraver ce sentiment d'insécurité permanent.

« Tu sais, je fais vraiment ça pour te dépanner, car je ne me sens pas tranquille quand je suis chez toi. Je ne dis même plus à mes amis où je vais. On ne sait jamais... Mais, bon... Ils ne sont pas dupes. Ce n'est pas d'eux dont j'ai peur. Non, on se connaît depuis trop longtemps. Ils savent pour Sébastien.

– Ils savent quoi ?

– Ne te fâche pas, Claire ! Ils savent seulement que vous ne vivez plus ensemble. Et puis que, bon... Enfin... Que même du temps où vous étiez encore ensemble, ça ne gazait pas trop... à cause de son

“boulot”.

- Et qu’est-ce qu’ils en savent ? Ils vivaient avec nous ?
- Non, mais moi, je voyais bien comment ça se passait entre vous.
- Et t’avais besoin de leur raconter ma vie ?
- On se parle de nos enfants. À nos âges, c’est normal. C’est quand même pas ma faute si mon gendre mène une vie de patachon.
- Il ne mène pas une vie de “patachon”.
- En tout cas, il n’a jamais été là pour toi et en plus, si on se retrouve à se cacher comme des criminels, c’est quand même à cause de lui. »

Heureusement, Évelyne ne gardait pas Virginie le jour où Sébastien avait appelé. Des rumeurs de familles menacées et agressées étaient parvenues jusqu’au Shonga. Claire était à bout de nerfs lorsqu’elle décrocha :

« Allô ?

- C’est moi. Ça va ? On entend des bruits comme quoi des gens emmerdent des familles de militaires.
- “Emmerdent” ? Mais on vit comme des pestiférées. On fait gaffe dans la rue et même à la maison. J’ai dit à Virginie de ne jamais dire à des inconnus que son père est militaire.
- Vous avez honte. Vous aussi !
- Mais tu entends ce que je te dis ? On n’a pas honte, on a PEUR ! »

Claire avait raccroché après avoir hurlé le mot « peur ». Sébastien avait reposé le combiné avec lenteur. Il se sentait responsable, mais surtout impuissant à protéger sa famille tout comme il l'était à agir dans ce pays, cause de sa vie brisée.

Pendant des jours, le camp avait ressemblé à un bateau qui, après avoir subi tant d'avaries, dérivait dans la tempête. Puis le bruit et la fureur de la ville s'étaient arrêtés presque aussi vite qu'ils s'étaient déclenchés. La tempête s'était déportée vers le pays natal de Sébastien le laissant seul et impuissant dans l'enceinte de ce camp qui ne servait à rien d'autre qu'à attendre des ordres qui ne venaient plus.

Les longues journées d'ennui et des nuits sans sommeil s'enchaînèrent : penser à ceux qui vivaient dans la peur dans leur propre pays et à ceux, morts, dans celui-là. Se morfondre et attendre. Prisonnier du Shonga, de ce camp et de ce treillis. Ne plus s'entraîner et ne plus tirer pour faire profil bas en cette période d'accalmie. Se lever, manger au réfectoire, laver les bâtiments et le matériel, manger au réfectoire, laver les bâtiments et le matériel, manger, regagner son lit. Pas même un début d'alerte simulée ou réelle pour tromper la morosité qui envahissait les corps et les esprits. Une vie qui sonnait comme une ritournelle carcérale avec cette dérisoire salle TV comme cour de promenade.

C'est dans cet endroit que Sébastien assista à ce qui allait le précipiter dans l'abîme. Avec quatre autres de ses pairs, ceux qui n'avaient pas encore cédé à l'abattement total qui rivait les soldats sous la moustiquaire de leur lit de camp, ils entendirent la trahison des hommes de pouvoir qui les avaient expédiés au Shonga. Impuissants, ils assistèrent à leur disgrâce. Ils comprirent que, pour leurs concitoyens, ils demeureraient à jamais, les vaincus, les fautifs, une honte nationale, des indésirables, une plaie béante qu'il fallait d'urgence cautériser au fer rouge.

« La faillite de nos vieilles forces armées dans les nouvelles formes de guerre a démontré que les batailles ne peuvent plus uniquement être remportées par les armes, mais également par la compréhension des enjeux et une profonde empathie envers les populations en détresse.

« Mes chers concitoyens, nos armées devront tirer les leçons de leurs échecs tactiques et du poids financier qu'elles ont fait peser sur notre budget national pourtant si fragile.

« Le chef d'état-major des armées m'a remis sa lettre de démission cet après-midi. À l'image de cet homme conscient de ses responsabilités, j'ai demandé à ce que les armées suivent cette voie ouverte avec courage et

dignité.

« Elles devront oublier leurs vieux réflexes nés d'une époque à jamais révolue. Elles devront engager une refonte en profondeur de tous les éléments susceptibles d'enrayer son renouveau. Elles devront repenser leurs doctrines d'emploi, l'usage de leurs armes et la formation de leurs hommes. Cette refonte pourra être engagée sans délai.

« En effet, je suis heureux de vous annoncer qu'après de nouvelles négociations, l'État shongais a présenté toutes les garanties nécessaires à la reprise en main de son pays, ce qui implique un retrait immédiat de nos troupes encore présentes sur son territoire.

« Mes chers concitoyens, ce soir, s'écrit enfin le dernier chapitre d'une guerre qu'il faudra oublier. »

En moins de neuf jours, comme si un scénario parfaitement préétabli se déroulait sous leurs yeux, un corridor d'évacuation fut ouvert. Dans le calme absolu de la capitale, une partie du matériel avait déjà été rapatriée. Tout avait été prévu de longue date, même la tranquillité des Shongais. Puis, au neuvième jour, dans un camp rempli d'épaves et de bâtiments déserts, les hommes s'alignèrent avec leurs sacs au pied des camions.

Sébastien, le convoyeur, allait être « convoyé » à son tour. Mais ce n'était pas un retour ordinaire. Pas de sas de décompression au bord d'une piscine, pas de retour dans un pays accueillant ou tout au moins indifférent. Il savait qu'après l'anathème prononcé par leur président, plus personne ne le regarderait comme avant.

Il grimpa dans un des véhicules bâchés. Lui revinrent les images des civils occidentaux qu'ils avaient extraits lors des massacres dans cette capitale dix-sept années auparavant. Ces gens pétrifiés de peur à l'abri des bâches des camions. Des gens qui ne voyaient rien, mais entendaient la fureur autour d'eux tout comme celle qui, à cet instant, commença à s'élever et à couvrir le bruit des moteurs. Le matériel avait pu repartir sans encombre. Les hommes, eux, seraient conspués. Les Shongais ne les laisseraient pas partir sans un dernier baroud d'honneur médiatique.

Les camions déboulèrent dans le corridor d'évacuation. Une foule menaçait d'envahir l'aéroport. La vitesse s'accéléra. Ce n'était plus un retour, mais une fuite.

Ballottés en tous sens, leurs sacs écrasant leurs jambes sur les ridelles d'acier, ils entendirent le grondement de la foule enfler jusqu'à une explosion de rage ; des projectiles s'écrasaient sur la toile plastifiée de la bâche, piètre rempart entre eux et la fureur des vainqueurs.

La rage et la tension montaient tandis que le convoi ralentissait pour éviter un nouvel accident qui provoquerait assurément un lynchage. Dépourvus de leurs armes parties bien avant eux, soumis aux ordres implacables de subir coûte que coûte sans réagir, les hommes

attendaient que le destin décide pour eux.

Un des pans de la bâche s'ouvrit, laissant Sébastien face à un enfant qui le regardait plein de défiance, un sourire aux lèvres et une pierre à la main. Il vit sa propre mort dans le regard de ce gosse tout comme l'homme qu'il avait abattu à Sébi avait vu la sienne dans ses yeux. Le vent rabattit la bâche au moment où une pierre heurta la tempe de Sébastien.

En ressentant la douleur irradier sous son crâne, Sébastien ne voyait plus que le regard rempli de haine de cet enfant armé d'une pierre. À cet instant, il sut que cette guerre n'était pas finie.

Malgré les forces de police massées devant l'aéroport, je les vis arriver toujours plus nombreux, toujours plus excités. Les plus pacifistes commencèrent à sortir leurs bougies, les plus calmes dressèrent leurs pancartes, et les plus fanatiques entamèrent leurs incantations haineuses. Leurs cris redoublèrent lorsque les lumières du gros bourdon kaki apparurent à l'horizon. Tout comme moi, ils étaient venus pour cet avion amorçant son approche sur la piste jalonnée de points lumineux. Au moment où le train d'atterrissage se déploya lentement, ils exultèrent sous les lumières orangées et floues des réverbères nimbés de la brume glaciale de la nuit.

Sébastien et les derniers soldats envoyés au Shonga étaient là-dedans. Ceux que l'opinion publique qualifiait désormais de « salauds ». Ceux par qui la défaite était arrivée et le sang avait coulé alors que cette même foule les avait envoyés « là-bas » pour tout arranger, pour que jamais la violence ne vienne sur leur sol. Les « salauds » avaient failli ; le président l'avait dit. Si les militaires n'avaient pas créé le problème, ils l'avaient amplifié en excitant l'ennemi, en le rendant plus fort, en lui permettant d'atteindre leur monde de paix. C'était tout au moins la conviction de tous ces anonymes qui attendaient leurs soldats et ne comptaient pas leur pardonner.

Alors que l'avion se posait dans un crissement de pneus, je vis la horde suivre sa course le long des hauts grillages que protégeait un écran impénétrable de boucliers antiémeute et d'hommes impassibles et casqués. À travers la rangée d'épaules serrées, ils tentèrent de voir sortir les premiers « salauds ». Mais les flics les protégeaient. Alors, j'observai avec anxiété cette foule tentant de peser contre cette barrière humaine qui la rejetait et la faisait reculer un peu plus à chaque assaut.

Puis, je m'assombris quand elle oscilla et murmura, créant des nappes de vapeur s'échappant de la fournaise de centaines de gorges chauffées à blanc. Elle s'éclata dans le flou de la nuit. Chaque électron qui la composait s'éparpilla loin des lumières de cet aéroport militaire en rase campagne puis elle s'évapora dans un grondement de moteur. Je compris et je m'alarmai, car je savais que Sébastien Braqui était dans cet avion s'approchant du sol.

Il devait voir les lumières fixes de la piste et des feux follets s'agitant aux limites de l'aéroport. Il ne pouvait ignorer les gyrophares et ces hommes vindicatifs qui les attendaient comme les avaient attendus les Shongais quelques heures plus tôt. Le privilège des vaincus : chassés

par les vainqueurs et honnis par leurs propres compatriotes.

Au loin, je vis la porte de l'avion s'ouvrir et le froid polaire figer les soldats un instant. Quarante-trois degrés d'amplitude thermique en seulement six heures, et rien pour vous réchauffer l'âme. Ils étaient partis du Shonga comme des voleurs dans des camions bâchés. Ils arrivaient dans leur propre pays comme des coupables devant presser le pas et embarquer dans des bus pour fuir.

Malgré l'agitation furieuse, j'entendis les ordres fuser dans le ronronnement sifflant de l'avion.

« Magnez-vous l'cul, les gars ! Ils vous attendent ! »

« Ils » contre « vous » comme une embuscade.

Le soldat Braqui avait 40 ans. Je le connaissais depuis des années. Je savais qu'il en avait déjà tellement vu qu'il ne devait pas être terrifié, mais simplement amer et usé d'être jeté en pâture, d'être montré du doigt, d'être honni par tous ceux qui ne savaient rien des sacrifices et des cauchemars qu'ils avaient endurés pour eux.

Des sacs étaient jetés dans les soutes. D'autres militaires les agencèrent à coups de pied rageurs jusqu'à ce que les trappes puissent se refermer tandis que les hommes s'entassaient sous les invectives du conducteur et du chef de bord contrariés de s'exposer pour eux. Dans leurs treillis bien propres et repassés, eux non plus ne voulaient pas de cette ancienne génération perdue qui revenait avec des uniformes aussi usés et crasseux que leurs gueules burinées et austères, qui jetait le discrédit sur toute la communauté militaire.

L'autocar s'ébranla sans ménagement pour les soldats ivres de fatigue.

Les follets s'étaient regroupés plus loin et surtout plus vite que les policiers. J'entendis des éclats de voix, des bruits de pas précipités, le son mat de corps frappés. Des bruits de guerre alors qu'une autre venait de s'achever.

Dans la nuit, filait ce bus dans la traînée lumineuse des bougies des premiers manifestants, parmi les images syncopées des pancartes qui s'agitaient au-dessus des têtes aux bouches béantes et dans le bruit des caillasses projetées sur les vitres tandis que des policiers fondaient sur les plus féroces pour les immobiliser.

La paix pas la guerre
Tueurs d'enfants
Fachos
Ordures
Salauds
La honte de votre pays

Une pierre vint créer une gigantesque étoile dans la vitre du car. On

les chassait à coup de pierres comme des chiens.

J'étais là pour entendre ce que la foule crachait à ces soldats. Moi, qui avais vu ce qu'ils avaient vu. Qui avais enduré une partie de ce qu'ils avaient enduré. J'étais là sur ce tarmac glacial, le dernier de la vie de Sébastien Braqui.

J-180 AVANT EXPLOSION

Ils l'ont fait ! J'avais raison. Ils l'ont fait !

C'est par ces mots que Claire sort de son sommeil. Elle met un instant à comprendre pourquoi Sébastien la réveille avec ce SMS sans queue ni tête. Elle n'en peut plus de sa folie. Mais très vite, elle voit la file de notifications qui se déroule sur son téléphone.

21 h 45 : Attaque en cours à l'hôpital Galien.

22 h 02 : Intervention en cours des groupes d'intervention de la police à l'hôpital Galien.

22 h 08 : Attaque au fusil mitrailleur à l'hôpital Galien. Bilan provisoire : 43 morts.

22 h 09 : Bilan provisoire : 25 morts dans l'attentat de l'hôpital Galien.

22 h 25 : Massacre aux urgences de l'hôpital Galien.

23 h 15 : Fin de l'opération en cours : les 3 assaillants sont morts.

23 h 54 : La piste terroriste n'est pas privilégiée.

00 h 07 : Bilan provisoire : 51 morts, dont les trois assaillants. 27 blessés, dont 12 en état grave.

01 h 06 : Le groupe séparatiste Usraf revendique l'attentat.

04 h 00 : Un attentat touche l'hôpital Galien.

Claire se lève et va allumer la télé dans le salon. Comme ses concitoyens, elle voit défiler des images qu'elle croyait appartenir au passé. Des gyrophares, des policiers, des militaires, des armes, des regards hébétés, des corps prostrés, des larmes et du sang. Elle regarde la mine décomposée des présentateurs et des experts qui leur avaient vendu le retour de la paix. Elle entend leurs voix éteintes lorsqu'ils sont obligés de résumer le texte de revendication de l'attentat qui circule sur les réseaux sociaux du monde entier. Des mots crachés à la face de la planète par Alpha Adéma qui, de son lointain Shonga, légitime cette barbarie au nom de la lutte contre le grand oppresseur et justifie toutes ces victimes innocentes au nom de la défense des minorités opprimées.

Alertée par le bruit de la télé à cette heure inhabituelle, Virginie rejoint sa mère. Les yeux embués de sommeil, elle met un moment à appréhender ce qu'il se passe. Le mutisme glaçant de Claire lui fait comprendre que le pire est arrivé... Que son père avait raison.

Claire, elle et tous les autres avaient tort. Le pire n'était pas derrière eux, mais devant eux. Ils ont sacrifié les leurs, civils ou militaires. Ils se sont fait duper, humilier et maintenant assassiner sans personne

pour faire rempart après la « purge ». En cette matinée fraîche, ils émergent douloureusement de leur candeur.

Ils l'ont fait ! J'avais raison. Ils l'ont fait !

Il avait raison. Il savait bien qu'il n'était pas fou. 915 jours exactement après son retour du Shonga, Alpha Adéma leur prouve que lui, Sébastien Braqui, avait raison. Qu'il n'aurait pas dû être traité comme un traître, comme un salaud, comme un chien. Il avait raison, mais jamais on ne lui rendra grâce. Jamais ils ne s'excuseront pour ce qu'ils lui ont fait. Jamais on ne lavera l'offense et on ne rattrapera sa vie perdue. Sacrifié pour rien.

Alors, quand ils les voient tous en train de pleurer, de s'étonner, de ne pas vouloir comprendre, il a envie de leur cracher qu'ils subissent un juste retour des choses. Il a envie d'opposer sa douleur intime à leur aveuglement imbécile.

Il n'était pas couché quand les premiers flashs infos ont lancé l'alerte. Dès les premières images, il a su. Il a assisté à l'affolement, à l'incompréhension puis au déni forcené.

23 h 54 : La piste terroriste n'est pas privilégiée.

« Mon cul ! »

Il a sorti d'autres bouteilles pour fêter amèrement et rageusement sa victoire qui ne sera jamais reconnue. On lui en voudra même d'avoir eu raison contre tous. Accepter qu'il eût raison sous-entendrait qu'ils reconnaissent leurs erreurs et s'excusent. Ils ne le feront jamais.

« Trop fiers et trop cons ! »

Il ressent comme une bouffée affective qui le replonge dans sa famille militaire. Pas celle d'aujourd'hui avec ces gamins d'opérette. Non. Celle où les soldats avaient un fusil et pouvaient s'en servir. Celle où les gens comprenaient encore qu'une guerre fait des morts et que la guerre est inhérente à la nature humaine. Quoi que l'on fasse, quels que soient les angles arrondis et les consciences policées, l'homme restera un grand primate.

Sébastien sort des DVD de films de guerre. L'Afghanistan, l'Irak, mais aussi, mais surtout le Vietnam, la guerre par excellence des damnés et des parias dans l'opinion. Pas de films avec des soldats glorieux ; cela n'existe pas. Un mythe tout comme la « der des der ». Toujours, la guerre existera et, toujours, le soldat l'ayant faite en sortira l'esprit et l'âme fracassés.

Le téléphone vibre :

01 h 06 : Le groupe séparatiste Usraf revendique l'attentat.

Sébastien ouvre une autre bouteille et reste les yeux rivés sur son écran en laissant la rage et la rancœur prendre possession de ses entrailles. Il sent s'embraser cette charge explosive qui se consume à petit feu depuis si longtemps. Aujourd'hui, elle est prête à exploser.

Son téléphone sonne : Claire. Il rejette l'appel. Elle insiste. Il coupe son portable. Trop tard pour les excuses. Elle, la « petite princesse » et tous les autres n'ont qu'à pleurer sur leur sort. Ils vont expier tout le mal qu'ils lui ont fait.

J-78 AVANT EXPLOSION

1017 jours après la débâcle du Shonga.

102 jours depuis l'attentat.

À l'angle de cette rue, dans l'obscurité, Sébastien compte les jours.

Peu importe que ses yeux soient rivés sur le majestueux palais qui abrite le Parlement, chaque jour, il compte.

Depuis qu'il a décidé de faire ce voyage, de prendre une chambre d'hôtel, de sillonner ce quartier et d'attendre que la voiture sorte, il fait le décompte.

« La vague d'attentats qui touche notre pays depuis le massacre de l'hôpital Galien nous prouve qu'une nouvelle intervention au Shonga est devenue inévitable. Forts de nos erreurs passées, nous sommes en mesure, plus que jamais, et comme jamais auparavant, d'éradiquer le mal à la racine. Notre nouvelle armée réussira là où l'ancienne a failli. Nous demandons que nos troupes soient déployées sans délai pour rétablir la paix dans ce pays et sur notre sol. »

Par la voix de cette « saloperie » de député, ils avaient osé ajouter un poids supplémentaire au fardeau des anciens du Shonga, « les purgés », en les présentant comme les seuls responsables de ces nouvelles tueries.

Ils ont osé...

Plus grave encore, ils font croire à une population tétanisée par la menace terroriste, par cette peur insidieuse, que « leur nouvelle armée » est plus capable que l'ancienne de l'emporter là où des hommes mieux formés, mieux équipés et plus expérimentés avaient échoué par manque de moyens, de temps et de soutien politique et populaire.

Ils ont osé...

Cette nouvelle guerre est perdue d'avance. Mais combien de morts encore ? Parmi ces jeunes et ces civils, combien de vies perdues pour rien ? Combien de sacrifices leur fallait-il encore sur l'autel de la paix impossible ?

Sébastien sait que la meilleure façon de gagner cette guerre est de ne pas y aller. Alors, pour réveiller l'opinion, il va mener sa propre guerre asymétrique. Il va ôter des vies, mais en sauver tant d'autres. Il va en sacrifier, à commencer par la sienne, car il sait qu'il a peu de chances de réchapper à l'attaque qu'il veut mener. De toute façon, il fera tout pour ne pas s'en sortir. Il faut juste que sa vie et ses motivations s'étalent à la une des journaux pour que « les gens » commencent à réfléchir.

Il va devenir et procéder comme ceux qu'il a toujours combattus

parce qu'il n'y a plus que cela qui semble marcher et faire réagir dans ce monde. Il a été soldat de la paix. Il deviendra terroriste de la paix.

La voiture sort. Il prend la sienne et se rend tranquillement vers un autre quartier riche et paisible. Il se gare loin. Il se dirige sans hésitation vers d'autres rues. Il sait comment atteindre les toits. Il connaît les passages qui le mènent droit vers un petit espace plat où il pourra prendre sa position de tir. Dans la fraîcheur de la nuit, il se plaque au sol et attend.

Une heure.

Deux heures.

Minuit sonne.

1018 jours après la débâcle du Shonga.

103 jours depuis l'attentat.

Trois heures.

Lorsque le député arrive, Sébastien prend sa visée. Il aligne son pouce et son index. Sa main tremble. Il boit trop, mais il n'arrive pas à se contraindre à rester sobre. De toute façon, le mal est déjà fait. Son corps et son âme sont dans un état de décomposition avancée.

La porte se referme derrière ce député à la guerre facile, lui, qui ne mettra jamais le pied sur un terrain miné, qui ne fera jamais face à la bouche obscure d'un fusil, qui ne sera jamais ébranlé par une explosion.

Sébastien sourit. Il est serein. Même si ses mains tremblent, à cette distance-là, le moment venu, il ne pourra pas louper son coup. Il l'abattrà comme un chien en même temps que son testament inondera toutes les rédactions du pays.

J-30 AVANT EXPLOSION

Sébastien ne le sait pas encore, mais tout va basculer aujourd'hui. Pourtant tout est prêt.

Il a mis des jours à tourner et retourner les phrases de son testament assassin. Il a essayé de résumer sa vie ; sa joie de vivre devenue désespoir, sa volonté de servir devenue fiel, son amour pour sa femme et sa fille devenu calvaire. Il a tenté de leur expliquer pourquoi une nouvelle guerre était inutile : il a parlé de Sandreau, son mentor, ce soldat expérimenté dont il a dû identifier le corps mutilé après l'attaque de Sébi. Il a raconté les militaires shongais corrompus, les rebelles recrutés dans la misère, les séparatistes achetant la complicité des civils. Il a parlé du regard de Momar, de celui de l'enfant à la machette puis de celui qui lui avait lancé cette pierre lors de leur retrait du Shonga. Il a dépeint plusieurs mondes si différents qu'ils ne devraient jamais se rencontrer les armes à la main.

Il a mis des jours à trouver un fusil longue distance et des munitions. Il est allé dans des endroits et a rencontré des gens qu'il n'aurait jamais cru croiser dans sa vie. Il a dépensé ses dernières pièces pour achever sa vie utilement ; pour empêcher la guerre et sauver des vies.

Mais ce matin, il reste tétanisé devant cet avis d'expulsion qui le pousse à tout précipiter. Il voulait choisir le jour propice, mais désormais, les jours sont doublement comptés. Il n'a pas encore trouvé le moyen infaillible pour que son testament arrive au bon moment dans les rédactions. Il ne sait pas encore comment s'assurer que cette lettre soit prise au sérieux et ne soit pas présentée comme les élucubrations d'un fou.

Non, pas un fou.

Il s'était laissé encore un peu de temps. Pas trop, car les « va-t'en guerre » ne traînent jamais, mais quelques semaines néanmoins. Ces semaines, Sébastien ne les a plus.

Le téléphone sonne : Claire. Il ne répond pas. Il ne lui répond plus depuis des mois.

Il tourne dans son petit appartement transformé en quartier général. Il enrage. Il allume la télé. Il a besoin d'entendre le bruit du monde pour se motiver, pour trouver de nouvelles ressources. Mais cet avis d'expulsion n'était que le succube annonçant le Diable.

« ... Le dimanche 25 mai, à l'appel de plusieurs partis politiques, une manifestation en faveur de l'intervention militaire au Shonga se déroulera place de la République. Des associations de victimes des attentats et d'autres collectifs pour le retour de la paix au Shonga ont d'ores et déjà annoncé leur intention de se joindre au cortège. Les réseaux sociaux sont

en effervescence. Des milliers de personnes sont attendues... »

Sébastien s'écroule sur son canapé. Ses genoux s'agitent nerveusement sous ses coudes faisant trembler ses poings collés sur son visage. Il ne contient plus ses larmes de fureur.

Trop tard.

Doublement défait en ce jour où rien ne laissait présager une telle issue. Une fois encore, bien avant de tirer la première cartouche, Sébastien est déjà vaincu. Sébastien comprend qu'il a perdu la guerre de l'opinion.

Il devient inutile de tuer ce député, symbole du retour en guerre. Personne ne le comprendra, personne ne l'écouterà. Ils ont déjà tous si soif de sang...

Il attend de longues heures. Il pense que le suicide pourrait être une solution. Se tuer en laissant la lettre qu'il avait préparée en espérant qu'elle émeuve et touche les consciences. Mais qui la rendra publique ? Qui se souciera des états d'âme d'un ancien du Shonga si désespéré et vaincu qu'il a préféré en finir avec la vie ? Au mieux son acte passera inaperçu. Au pire il sera détourné pour justifier cette guerre. Tout le monde ne part pas à égalité dans la guerre de l'émotion.

Puis la nuit tombe tandis que Claire continue d'appeler et que les chaînes infos répètent sans fin les mêmes phrases chocs comme une rengaine lancinante qui finit par vous imprégner.

Mais soudain, dans les brumes éthyliques de son esprit, Sébastien voit une lumière qui relance son corps devenu un automate sans énergie.

« C'est le seul moyen pour qu'ils comprennent. Le seul. Ils doivent changer. Ils doivent avoir un électrochoc pour faire repartir leur esprit. Il faut les atteindre en plein cœur. Il faut qu'ils meurent. »

Sébastien décroche son fusil. Celui qui l'a accompagné partout et qui devait gagner une guerre. Désormais, il servira à en empêcher une pour que plus personne n'aille se faire tuer là-bas. Il le caresse avec émotion comme si le destin avait voulu qu'ils soient à jamais réunis.

« À la vie et, maintenant, à la mort. »

Car il est certain qu'il ne s'en sortira pas vivant.

Il le pose sur la table et commence son nettoyage méticuleux. Il compte les jours.

18 jours avant la manifestation.

31 jours avant l'expulsion.

Une seule solution. Une seule issue.

Au nom de la paix, assassiner cette manifestation pour la guerre.

J-5 AVANT EXPLOSION

Sébastien jette un dernier regard sur son appartement qu'il a rangé comme pour une revue de casernement. Son linge est propre, repassé, empilé au millimètre près dans son armoire. Il a nettoyé les murs, le sol, les sanitaires, les meubles. Ses papiers sont classés, rangés. Il veut faire bonne impression après sa mort. Faire entrevoir ce qu'il était avant : un homme propre.

Une lettre pour Claire et Virginie est posée devant un bouquet de fleurs fraîches aux tons doux. Elle raconte tout l'amour qu'il n'a jamais su leur témoigner. Plus loin, beaucoup plus loin, comme pour ne pas souiller celles qu'il aime, il a déposé le long testament qu'il a rédigé à l'intention de ceux dont il s'apprête à décimer une partie.

Il ferme une dernière fois sa porte et dépose les clés sous le paillason. Puis il prend sa voiture et se dirige vers la capitale. Une chambre d'hôtel l'attend. Le trajet se déroule presque malgré lui tant il s' imagine déjà au milieu de cette foule. Il imagine les corps tressauter sous ses balles. Il espère seulement qu'aucun enfant ne sera présent.

Il se gare dans un parking souterrain proche de l'hôtel. Il ne veut pas déambuler dans les rues et risquer un contrôle de police. L'échange avec le réceptionniste est bref et froid. Il veut des clés que l'homme est payé pour lui fournir avec la politesse minimale requise. Il pose enfin son unique bagage : une valise qui renferme un fusil d'assaut, trente chargeurs graillés au maximum et trois bouteilles de whisky.

Il se douche. Tout lui semble irréel, mais sa propre personne paraît s'être désincarnée. Son projet a l'air si facile dans ces dix mètres carrés. Mais il sait que, lorsque la réalité vous rattrape, que l'action est imminente, la machine peut se détraquer.

Il boit. Il doit boire pour s'assommer et ne pas hésiter.

Le lendemain, la sonnerie de son téléphone fracasse son crâne pris dans l'étau de l'alcool consommé la veille. Il se force à lutter contre cette apathie. C'est le grand jour. Il ne doit pas reculer. Il doit se conformer au plan. Une tactique sommaire : profiter de la cohue, foncer au centre et tirer jusqu'à ce qu'on l'abatte. Un plan tellement simple, mais qu'il faut avoir la lucidité et le courage d'exécuter.

Il reprend une douche. Il ne mangera pas, son estomac ne lui permettra pas d'absorber la moindre nourriture comme si la vie n'était déjà plus faite pour lui.

Pour se mettre dans l'ambiance de ce soir, il allume les chaînes infos et écoute leur nouvel entrain pour l'armée et la guerre : ils s'enflamment. Ils se pourlèchent des scoops à venir, des heures

d'antenne à dissenter dans le vide avec des experts professionnels dans l'art de soutenir tout et son contraire et d'occuper le terrain des décennies durant. Il entend les premières interviews des manifestants arrivés tôt pour ne pas rater le départ de cette manifestation « pour la paix » même si elle implique de repartir en guerre. Les manifestants, mais aussi les passants. Tous ont bien appris leur leçon médiatico-politique et répètent les arguments et éléments de langage assénés depuis des semaines.

Sébastien les écoute pour entretenir sa rage tout en nettoyant de nouveau son arme et en vérifiant le ressort de ses chargeurs. Il teste leur arrimage dans l'intérieur de la grosse doudoune qu'il portera ce soir et qui devrait suffire à dissimuler son arme. Il ne mettra ni bonnet ni artifices susceptibles de le rendre suspect auprès des policiers. Il avancera d'un pas serein de citoyen normal. Il prendra son temps pour atteindre le noyau du cortège. Puis il ouvrira sa veste, il dégradera la sangle de son fusil et il arrosera la foule dans un tourniquet infernal. Arrachant le scotch des chargeurs les uns après les autres jusqu'à ce qu'il tombe au combat.

Le soleil commence à décroître. Il sent la tension monter. Il boit, mais pas trop. Il ne doit pas être ivre pour ne pas attirer l'attention. Il lutte dans cette dernière épreuve.

Puis son téléphone sonne l'heure fatidique.

Il arme son fusil.

L'heure des braves.

EXPLOSION

Le monde autour d'elle s'arrête. Elle n'est plus qu'une poupée de glace devant ce halo qui projette sur elle des flashes lumineux.

Elle le savait. Elle le craignait depuis des mois. Il ne répondait plus au téléphone. La veille, elle avait envoyé Virginie dormir chez sa grand-mère. Elle n'avait pas le courage de frapper à la porte de Sébastien. Elle m'avait adressé un SMS pour le faire à sa place. Je ne lui avais pas répondu. Ce mauvais pressentiment lui avait collé à la peau toute la journée. Comme si l'être humain retrouvait parfois son instinct animal.

Claire a l'impression que tout son corps s'est engourdi. L'anxiété accumulée au gré des heures puis face aux images transmises de la manifestation fait place à un abattement absolu lorsqu'elle entend ces cris d'horreur si familiers, mais auxquels on ne s'habitue jamais.

« ... apparemment un tueur isolé... »

Elle ne sait pas pourquoi, mais son attention se fixe sur le bonnet couvert de sang qui apparaît au bas du plan fixe de la caméra. Un bonnet qui semble rivé au sol, inébranlable malgré la foule paniquée qui s'écclate en tous sens.

Des détonations de fusil, des gerbes de sang, des corps qui tressautent et qui tombent lourdement. Le tout en direct, dans une sidération telle, qu'elle plonge les commentateurs dans un mutisme incroyable. Quelques onomatopées confuses finissent par sortir de leurs bouches tétanisées.

Tout est si bref, mais paraît si long.

Et ce bonnet qui ne bouge pas.

Les tirs s'espacent et finissent par mourir dans la confusion.

La nouvelle tombe.

« Le tueur a été abattu. »

Le téléphone sonne. Claire ne bouge pas. Elle sait déjà ce qu'on va lui annoncer.

ÉPILOGUE

Lorsque je suis venu dans une maison isolée à l'écart du bruit de la vie, ce livre n'était qu'un manuscrit sans titre. Sur la première page était simplement dactylographié : « *Histoire d'un soldat raconté par un reporter de guerre* ». L'épilogue n'était pas encore écrit.

J'ai frappé à cette porte close. D'un air méfiant, Claire et Virginie ont ouvert. Nous n'avons échangé aucun mot. Je leur ai remis ce manuscrit et je suis parti.

Quelques semaines plus tard, je les ai appelées. Je leur ai demandé si elles l'avaient lu.

Alors, je suis revenu avec un soldat blessé. Il ne boitait pas, il n'était ni sourd ni aveugle, sa gueule n'était pas cassée. Mais c'était un homme à l'âme brisée par les horreurs commises par des hommes sur d'autres hommes. Un homme à l'humanité épuisée.

Cet homme avait nettoyé, approvisionné et chargé son fusil. Depuis l'appel de sa femme, je n'avais pas franchi sa porte, mais je l'avais suivi comme un policier, un rempart à sa folie. Lorsque j'avais frappé à celle de son hôtel, il était sur le pied de guerre, prêt à tirer sur une foule égarée et versatile. Mais face à un être comme lui, écrasé sous le poids de sa conscience, il s'était laissé convaincre de déposer les armes.

Après beaucoup d'alcool, d'amertume et de fatalisme, nous avons décidé d'aller ensemble et sans armes assister au retour de la guerre et de ses atrocités. Nous avons marché près des bouches haineuses.

Puis soudain, comme le retour d'un cauchemar, nous avons reconnu le bruit familier, sec et mat des balles dans les corps, les cris de panique. Nos yeux avaient été voilés de rouge sang.

Nous avons couru jusqu'à cette chambre d'hôtel de seconde zone. Nous avons bu en silence. Puis, comme dans une crise de folie, nous avons découvert la revendication de cet attentat :

« *Nous connaissons l'identité du tueur. Il s'agit de Momar Dembé, un Shongais, chef d'une filière du groupe séparatiste Usraf du tristement célèbre Alpha Adéma.* »

Des années après, le soldat avait retrouvé l'enfant ou plutôt l'enfant avait rejoint le pays du soldat qui ne l'avait pas ramené avec lui.

Je crois que c'est à ce moment que la certitude d'écrire ce livre est née comme pour combler les trous d'une histoire.

Claire et Virginie sont sorties.

Au loin, elles ont vu le mari et le père. Elles pleuraient. Elles ont lu et su tout ce que cet homme avait enduré et jamais pu dire. Il avait lu

et su tout ce qu'elles avaient enduré et tu.

Alors, je l'ai laissé s'éloigner de moi, de mon cortège d'horreurs et de sang versé, pour les rejoindre, elles et leur quiétude.

J'ai attendu dehors, des heures dans le froid de ce printemps montagnard, pour m'assurer qu'il ne ressorte plus de cette maison.

Puis, je suis parti.

Il m'appelle souvent pour me dire qu'il dort, chaque nuit, un peu mieux.

J'ai été témoin de ce qu'il voulait faire cette nuit-là, mais je ne le dénoncerai jamais, car je sais que les guerres sont finies pour lui.

Il était une fois un homme de retour chez lui.

Il était une fois un soldat qui guérissait de la guerre.

FIN

À propos de l'auteur

Passionnée par la littérature sous toutes ses formes, Estelle Tharreau se consacre à l'écriture depuis 2016. Avec « La Peine du bourreau », elle reçoit le Prix du Roman Noir 2021 des Bibliothèques & des Médiathèques de Grand Cognac, ainsi que le Prix Spécial Dora-Suarez 2021 catégorie « Frissons ».

« Il était une fois la guerre » est son septième roman.

Du même auteur

Romans

Orages (Tournada Éd., 2016)

L'Impasse (Tournada Éd., 2017)

De la terre dans la bouche (Tournada Éd., 2018)

Mon ombre assassine (Tournada Éd., 2019)

La Peine du bourreau (Tournada Éd., 2020)

Les Eaux noires (Tournada Éd., 2021)

Recueil de nouvelles

Digital Way of Life - L'Intégrale (Tournada Éd., 2022)



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales

Images couverture : © Shutterstock / Oleg Belov / spixel / Nomad_Soul

© 2022, Taurnada Éditions – Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37258-111-0

ISSN : 2276-0717

- {1} Fin d'exercice.
- {2} Les humanitaires.
- {3} Engin explosif improvisé (*Improvised Explosive Device*).
- {4} Neutralisation d'engins explosifs, Élément Opérationnel de Déminage (Explosive Ordnance Disposal).